This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

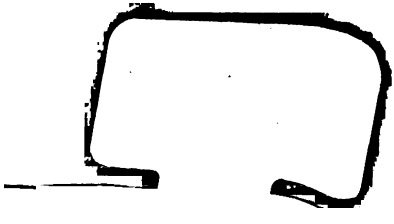
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Aut in A
5713

# LES AVENTURES DE TÉLEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

## *EXPLICATION DU FRONTISPICE.*

Le but de l'Auteur de ce Poëme étant de conduire ſon Eleve juſqu'à la plus haute ſageſſe, le Peintre a repreſenté cette Vertu ſous la figure d'une Femme aîlée, qui eſt au haut du Tableau, la tête tournée vers le ciel, & appuyée ſur le portrait de M. DE FÉNELON.

D'un côté, ſont deux Génies qui lui offrent des Palmes; & au-deſſous eſt la Muſe Calliope appuyée ſur trois Livres repréſentant les trois genres de Poéſie.

De l'autre côté eſt une Minerve, tenant un gouvernail où ſont les Armes du DAUPHIN DE FRANCE, pour marquer l'éducation de feu MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, pere du Roi, qui lui avoit été confiée.

les
aven-
tures
de
télémac
que

Rot in A 1
723.0
10

# LES AVENTURES DE TÉLEMAQUE, FILS D'ULYSSE,

Par feu Meſſire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FÉNELON, Précepteur de Meſſeigneurs les Enfants de France, & depuis Archevêque - Duc de Cambray, Prince du Saint-Empire Romain, &c.

*NOUVELLE ÉDITION*

ENRICHIE DE FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

*A MAESTRICHT,*

Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX, Imprimeurs-Libraires aſſociés.

*M. DCC. LXXXII.*

1782.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
491221
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1910 L

3 4 3 22 a

# DISCOURS

## *DE LA*

# POÉSIE ÉPIQUE,

## *ET*

## DE L'EXCELLENCE

## *DU POËME*

# DE TÉLEMAQUE.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas beſoin, pour ſe faire aimer, des ornements que lui prête l'imagination : mais ſa lumiere pure & délicate ne flatte pas aſſez ce qu'il y a de ſenſible en l'homme ; elle demande une attention qui gêne trop ſon inconſtance naturelle. Pour l'inſtruire, il faut lui donner non-ſeulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images ſenſibles qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la ſource de l'Eloquence, de la Poéſie, & de toutes les Sciences qui ſont du reſſort de l'imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces Sciences néceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours ; il ne ſuffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable (*a*),

Origine & fin de la Poéſie.

(*a*) *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci ; Lectorem delectando, pariterque monendo.* HOR. ART. POET.

Nous examinerons le Poëme de Télemaque ſelon ces deux vues, d'inſtruire & de plaire, & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a inſtruit plus que les Anciens, par la ſublimité de ſa morale, & qu'il a plu autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux ſortes de Poéſies héroïques.

Il y a deux manieres d'inſtruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ſes ſuites funeſtes : c'eſt le deſſein principal *de la Tragédie*. La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & ſa fin heureuſe : c'eſt le caractere propre *à l'Épopée*, ou Poëme Epique. Les paſſions qui appartiennent à l'une, ſont la terreur & la pitié. Celles qui conviennent à l'autre, ſont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les Acteurs parlent; dans l'autre, le Poëte fait la narration.

Définition & diviſion de la Poéſie Epique.

On peut définir le Poëme Epique, *Une Fable racontée par un Poëte, pour exciter l'admiration & inſpirer l'amour de la vertu, en nous repréſentant l'action d'un Héros favoriſé du Ciel, qui exécute un grand deſſein malgré tous les obſtacles qui s'y oppoſent.* Il y a donc trois choſes dans l'Epopée, *l'Action, la Morale & la Poéſie.*

## *I. De l'Action Épique.*

Qualités de l'Action Epique.

L'Action doit être *grande, une, entiere, merveilleuſe*, & *d'une certaine durée.* Télemaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modeles de la Poéſie Epique, Homere & Virgile, & nous en ſerons convaincus.

Deſſein de l'Odyſſée.

Nous ne parlerons que de l'Odyſſée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télemaque. Dans ce Poëme, Homere introduit un Roi ſage revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa prudence & de ſa valeur; des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les loix, la politique. De-là naiſſent naturellement une infinité d'incidents & de périls. Mais ſachant combien ſon abſence cauſoit de déſordre dans ſon Royaume, il ſurmonte tous ces obſtacles, mépriſe tous les plaiſirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout, pour ſoulager ſon peuple, & revoir ſa famille.

Dans l'Enéïde, un Héros pieux & brave, échappé des ruines d'un Etat puiſſant, eſt deſtiné par les Dieux pour en conſerver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince, choiſi pour Roi par les reſtes infortunés de ſes concitoyens, erre long-temps avec eux dans pluſieurs pays, où il apprend tout ce qui eſt néceſſaire à un Roi, à un Légiſlateur, à un Pontife. Il trouve enfin un aſyle dans des terres éloignées, d'où ſes ancêtres étoient ſortis. Il défait pluſieurs ennemis puiſſants qui s'oppoſent à ſon établiſſement, & jette les fondements d'un Empire, qui devoit être un jour le maître de l'Univers. Sujet de l'Enéide.

L'Action de Télemaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poëmes. On y voit un jeune Prince animé par l'amour de la patrie, aller chercher ſon pere, dont l'abſence cauſoit le malheur de ſa famille & de ſon Royaume. Il s'expoſe à toutes ſortes de périls; il ſe ſignale par des vertus héroïques; il renonce à la Royauté, & à des Couronnes plus conſidérables que la ſienne; & parcourant pluſieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour ſelon la prudence d'Ulyſſe, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en ſage Politique, en Prince religieux, en Héros accompli. Plan de Télemaque.

L'Action de l'Epopée doit être une. Le Poëme Epique n'eſt pas une Hiſtoire, comme la Pharſale de Lucain & la Guerre Punique de Silius Italicus, ni la vie toute entiere d'un Héros, comme l'Achilléïde de Stace : l'unité du Héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme eſt pleine d'inégalités. Il change ſans ceſſe de deſſeins, ou par l'inconſtance de ſes paſſions, ou par les accidents imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau biſarre, un contraſte de paſſions oppoſées, ſans liaiſon & ſans ordre. C'eſt pourquoi l'Epopée n'eſt pas la louange d'un Héros qu'on propoſe pour modele, mais le récit d'une action grande & illuſtre qu'on donne pour exemple. L'Action doit être une.

Il en eſt de la Poéſie comme de la Peinture : l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y inſere pluſieurs incidents particuliers. Le deſſein eſt formé dès le commencement du Poëme; le Héros en Des Epiſodes.

vient à bout en franchiſſant tous les obſtacles. C'eſt le récit de ces oppoſitions qui fait les Epiſodes : mais tous ces Epiſodes dépendent de l'action principale, & ſont tellement liés avec elle, & ſi unis entr'eux, que le tout enſemble ne préſente qu'un ſeul tableau, compoſé de pluſieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juſte proportion.

L'unité de l'action de Telemaque, & la continuité des Epiſodes.

Je n'examine point ici s'il eſt vrai qu'Homere noye quelquefois ſon action principale dans la longueur & le nombre de ſes Epiſodes, ſi ſon action eſt double, s'il perd ſouvent de vue ſes principaux perſonnages. Il ſuffit de remarquer que l'Auteur de Télemaque a imité par-tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Epiſodes de notre Auteur ſont continus, & ſi habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amene celui qui ſuit. Ses principaux perſonnages ne diſparoiſſent point; & les tranſitions qu'il fait de l'Epiſode à l'action principale, font ſentir toujours l'unité du deſſein. Dans les ſix premiers Livres, où Télemaque parle & fait le récit de ſes aventures à Calypſo, ce long Epiſode, à l'imitation de celui de Didon, eſt raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale eſt demeurée parfaite. Le Lecteur y eſt en ſuſpens, & ſent dès le commencement que le ſéjour de ce Héros dans cette iſle, & ce qui s'y paſſe, n'eſt qu'un obſtacle qu'il faut ſurmonter. Dans le XIII^e. & XIV^e. Livre, où Mentor inſtruit Idoménée, Télemaque n'eſt pas préſent, il eſt à l'armée; mais c'eſt Mentor, un des principaux perſonnages du Poëme, qui fait tout en vue de Télemaque & pour ſon inſtruction; de ſorte que cet Epiſode eſt parfaitement lié avec le deſſein principal. C'eſt encore un grand art dans notre Auteur, de faire entrer dans ſon Poëme des Epiſodes qui ne ſont pas des ſuites de ſa Fable principale, ſans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Epiſodes y trouvent place, non-ſeulement comme des inſtructions importantes pour un jeune Prince, qui eſt le grand deſſein du Poëte, mais parce qu'il le fait raconter à ſon Héros dans le temps d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'eſt ainſi qu'Adoam inſtruit Télemaque des mœurs & des loix de la Bétique pendant le calme d'une navigation : & Philoctete lui raconte ſes malheurs, tan-

dis que ce jeune Prince eſt au camp des alliés, en attendant le jour du combat.

L'Action doit être entiere.

L'Action Epique doit être entiere. Cette intégrité ſuppoſe trois choſes : la cauſe, le nœud, & le dénouement. La cauſe de l'action doit être digne du Héros, & conforme à ſon caractere. Tel eſt le deſſein de Télemaque. Nous l'avons déja vu.

Du Nœud.

Le Nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyſſée, c'eſt Neptune qui le forme. Dans l'Enéïde, c'eſt la colere de Junon. Dans Télemaque, c'eſt la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyſſée eſt naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obſtacle qui ſoit plus à craindre pour ceux qui vont ſur mer, que la mer même. L'oppoſition de Junon dans l'Enéïde, comme ennemie des Troyens, eſt une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune Prince qui mépriſe la volupté par amour de la vertu, & dompte ſes paſſions par le ſecours de la Sageſſe, eſt une Fable tirée de la nature, qui renferme en même-temps une morale ſublime.

Du Dénouement.

Le Dénouement doit être auſſi naturel que le nœud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ſes aventures; & ces inſulaires, amateurs des Fables, charmés de ſes récits, lui fourniſſent un vaiſſeau pour retourner chez lui : le dénouement eſt ſimple & naturel. Dans l'Enéïde, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'établiſſement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le ſang de ſes Troyens, & celui des Latins, dont il ſera bientôt le Roi, vuide la querelle par un combat ſingulier : ce dénouement eſt noble. Celui de Télemaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune Héros, pour obéir aux ordres du Ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, & ſon amitié pour Idoménée qui lui offroit ſa Couronne & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives, & les plaiſirs même les plus innocents, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite iſle déſerte, où elle ſe découvre à lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſu au travers des mers orageuſes, de terres inconnues, de guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la Sageſſe le con-

duit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux, & ſa deſtinée heureuſe ; puis elle le quitte. Sitôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe, l'action héroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre Héros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher ſeul, de ſe conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le Poëme de Télemaque, l'obſervation des plus petites regles de l'art eſt accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du nœud & du dénouement du Poëme Epique.

Outre le nœud & le dénouement général de l'action principale, chaque Epiſode a ſon nœud & ſon dénouement propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des Romans modernes. La ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très-imparfaite & paſſagere. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature ; préparer les événements d'une maniere ſi délicate, qu'on ne le prévoye pas ; les conduire avec tant d'art, que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détourné du but principal de la Poéſie héroïque, qui eſt l'inſtruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer : mais dans un Poëme Epique, qui eſt une eſpece de Philoſophie morale, ces intrigues ſont des jeux d'eſprit au-deſſous de ſa gravité & de ſa nobleſſe.

L'Action doit être merveilleuſe.

Si l'Auteur de Télemaque a évité les intrigues des Romans modernes, il n'eſt pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des ſtatues. L'action Epique doit être merveilleuſe, mais vraiſemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impoſſible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raiſon, quoiqu'il puiſſe aller quelquefois au-delà de la nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non-ſeulement pour exécuter par leur entremiſe de grands événements, & unir la vraiſemblance & le merveilleux, mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillants & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans notre Poëme, Mi-

nerve conduit ſans ceſſe Télemaque. Par-là le Poëte rend tout poſſible à ſon Héros, & fait ſentir que, ſans la Sageſſe divine, l'homme ne peut rien. Mais ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine : c'eſt non-ſeulement le vraiſemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout. Si Télémaque avoit ſu qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand, il en auroit été trop ſoutenu. Les Héros d'Homere ſavent preſque toujours ce que les immortels font pour eux. Notre Poëte, en dérobant à ſon Héros le merveilleux de la fiction, a fait admirer ſa vertu & ſon courage.

De la durée du Poëme Epique.

La durée du Poëme Epique eſt plus longue que celle de la Tragédie. Dans celle-ci, les paſſions regnent : rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus & les habitudes qui ne s'acquierent pas tout d'un coup, ſont propres au Poëme Epique, & par conſéquent ſon action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années : mais, ſelon les Critiques, le temps de l'action principale depuis l'endroit où le Poëte commence ſa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le temps d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homere & Virgile n'ont obſervé aucune regle fixe là-deſſus. L'action de l'Iliade toute entiere ſe paſſe en cinquante jour. Celle de l'Odyſſée, depuis l'endroit où le Poëte commence ſa narration, n'eſt que d'environ deux mois. Celle de l'Enéide eſt d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télemaque, depuis qu'il ſort de l'iſle de Calypſo juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre Poëte a choiſi le milieu entre l'impétuoſité & la véhémence avec laquelle le Poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du Poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, & ſemble trop allonger ſa narration.

De la Narration Epique.

Quand l'Action du Poëme Epique eſt longue, & n'eſt pas continue, le Poëte diviſe ſa Fable en deux parties ; l'une où le Héros parle & raconte ſes aventures paſſées ; l'autre, où le Poëte ſeul fait le récit de ce qui arrive enſuite à ſon Héros. C'eſt ainſi qu'Homere ne commence ſa narration qu'après qu'Ulyſſe

eſt parti de l'iſle d'Ogygie; & Virgile la ſienne, qu'après qu'Enée eſt arrivé à Carthage. L'Auteur de Télemaque a parfaitement imité ces deux grands modeles. Il diviſe ſon action comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télemaque finit le récit de ſes aventures à Calypſo. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement; dix-huit Livres y ſont employés. L'autre partie eſt beaucoup plus ample pour le nombre des incidents, & pour le temps : mais elle eſt beaucoup plus reſſerrée pour les circonſtances. Elle ne contient que les ſix premiers Livres. Par cette diviſion de ce que notre Poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télemaque, il retranche les temps d'inaction, comme ſa captivité en Egypte, ſon empriſonnement à Tyr, &c. Il n'étend pas trop la durée de ſa narration, il joint enſemble la variété & la continuité des aventures : tout eſt mouvement, tout eſt action dans ſon Poëme; on ne voit jamais ſes perſonnages oiſifs, ni ſon Héros diſparoître.

## *II. De la Morale.*

I. Des mœurs.

On peut recommander la vertu par les exemples & par les inſtructions, par les mœurs & par les préceptes. C'eſt ici où notre Auteur ſurpaſſe de beaucoup tous les autres Poëtes.

On doit à Homere la riche invention d'avoir perſonnaliſé les attributs divins, les paſſions humaines, & les cauſes phyſiques : ſource féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poéſie. Mais ſa Religion n'eſt qu'un tiſſu de fables, qui n'ont rien de propre, ni à faire reſpecter, ni à faire aimer la Divinité. Les caracteres de ſes Dieux ſont même au-deſſous de ceux de ſes Héros. Pythagore, Platon, Philoſtrate, payens comme lui, ne l'ont pas juſtifié d'avoir ravalé ainſi la nature divine, ſous prétexte que ce qu'il en dit eſt allégorie, tantôt phyſique, tantôt morale. Car outre qu'il eſt contre la nature de la Fable, de ſe ſervir des actions morales pour figurer des effets phyſiques, il leur parut très-dangereux de repréſenter les chocs des éléments & des phénomenes communs de la nature, par des actions vicieuſes attribuées aux Puiſſances céleſtes, & d'enſeigner la morale

Caracteres des Dieux d'Homere.

par des allégories, dont la lettre ne moetre que le vice.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homere par les ténebres & les mœurs de ſon ſiecle, & le peu de progrès qu'on avoit fait de ſon temps dans la Philoſophie. Sans entrer dans cette diſcuſſion, on ſe contentera de remarquer que l'Auteur de Télemaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il perſonnaliſe comme lui les attributs divins, & en fait des divinités ſubalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occaſions qui méritent leur préſence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une maniere digne d'elles. Il unit avec *art la Poéſie d'Homere & la Philoſophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus ſublime dans la morale Chrétienne, & a montré par-là que cette morale eſt écrite en caracteres ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il ſuivoit la voix de la pure & ſimple raiſon, pour ſe livrer totalement à cette vérité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps, & ſans laquelle toute raiſon particuliere n'eſt que ténebres & égarement.

Ses idées de la Divinité.

Les idées que notre Poëte nous donne de la Divinité, ſont non-ſeulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inſpire la confiance & l'amour : une piété douce, une adoration noble & libre, due à la perfection abſolue de l'Être infini; & non pas un culte ſuperſtitieux, ſombre & ſervile, qui ſaiſit & abat le cœur, lorſqu'on ne conſidere Dieu que comme un puiſſant Légiſlateur qui punit avec rigueur le violement de ſes loix.

Il nous repréſente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour & la bonté ne ſont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni mérités pas les pompeuſes apparences d'un culte extérieur, ni ſujets aux caprices bizarres des Divinités payennes; mais toujours réglés par la loi immuable de la ſageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

Des mœurs des Héros d'Homere.

On peut juſtifier plus aiſément les caracteres qu'Homere donne à ſes Héros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété & paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de ſa Religion, du génie de ſa langue, le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le goût de leur ſiecle & de leur nation, l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive; toutes ces choſes peuvent nous tromper, & nous faire regarder comme fade ce qui étoit eſtimé dans l'ancienne Grece.

Des deux ſortes d'Epopees, la Pathétique & la Morale.

Quoiqu'il paroiſſe plus naturel & plus philoſophe de diſtinguer la Tragédie de l'Epopée par la différence de leurs vues morales, comme on a fait d'abord, on n'oſe décider cependant s'il ne peut pas y avoir, comme dit Ariſtote, deux ſortes d'Epopée, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale*; l'une où les grandes paſſions regnent, l'autre où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyſſée peuvent être des exemples de ces deux eſpeces. Dans l'un, Achille eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts; tantôt comme brutal, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colere; tantôt comme furieux, juſqu'à ſacrifier ſa patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Héros de l'Odyſſée ſoit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le Poëte peint les hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une vengeance furieuſe & brutale. La politique eſt preſque toujours jointe avec le menſonge & la diſſimulation. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homere.

Ces deux eſpeces d'Epopées ſont unies dans le Télemaque.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans ſon Poëme ces deux ſortes d'Epopées, la Pathétique & la Morale. On voit un mêlange & un contraſte admirable de vertus & de paſſions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous repréſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'au-

tre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir tous les deux enſemble ; car la juſtice & la vertu parfaites demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe, qu'on s'aime & ſe haïſſe. Notre Poëte n'éleve pas Télemaque au-deſſus de l'humanité : il le fait tomber dans les foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincere de la vertu ; & ſes foibleſſes ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même & de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible, en lui donnant une perfection ſans tache : mais excite notre émulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractere de ſon Héros le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe, la piété d'Enée. Télemaque eſt colere comme le premier, ſans être brutal ; politique comme le ſecond, ſans être fourbe ; ſenſible comme le troiſieme, ſans être voluptueux.

2°. Des préceptes & des inſtructions morales.

Une autre maniere d'inſtruire, c'eſt par les préceptes. L'Auteur de Télemaque joint enſemble les grandes inſtructions avec les exemples héroïques, la morale d'Homere avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités qui manquent à celle des Anciens, ſoit Poëtes, ſoit Philoſophes. Elle eſt *ſublime* dans ſes principes, *noble* dans ſes motifs, *univerſelle* dans ſes uſages.

Qualités de la Morale de Télemaque.

1°. Elle eſt ſublime dans ſes principes.

1°. Sublime dans ſes principes. Elle vient d'une profonde connoiſſance de l'homme : on l'introduit dans ſon propre fonds ; on lui développe les reſſorts ſecrets de ſes paſſions, les replis cachés de ſon amour-propre, la différence des vertus fauſſes d'avec les ſolides. De la connoiſſance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait ſentir par-tout que l'Être infini agit ſans ceſſe en nous pour nous rendre bons & heureux : qu'il eſt la ſource immédiate de toutes nos lumieres & de toutes nos vertus ; que nous ne tenons pas moins de lui la raiſon que la vie : que ſa vérité ſouveraine doit être notre unique lumiere, & ſa volonté ſuprême régler tous nos amours ; que, faute de conſulter cette Sageſſe univerſelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes ſéduiſants ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ſes paſſions ; que les ſolides vertus ne nous vien-

nent que comme quelque choſe d'étranger qui eſt mis en nous; qu'elles ne ſont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puiſſance ſupérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obſtacles, & dont nous ne diſtinguons pas toujours l'action à cauſe de ſa délicateſſe. L'on nous montre enfin que, ſans cette puiſſance premiere & ſouveraine, qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne ſont que des raffinements d'un amour-propre, qui ſe renferme en ſoi-même, ſe rend ſa divinité, & devient en même-temps & l'idolâtre, & l'idole. Rien n'eſt plus admirable que le portrait de ce Philoſophe que Télemaque vit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de ſa propre vertu.

C'eſt ainſi que la morale de notre Auteur tend à nous faire oublier notre être propre, pour le rapporter tout entier à l'Être ſouverain, & nous en rendre les adorateurs; comme le but de ſa politique eſt de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & nous faire aimer les hommes. On ſait le ſyſtême de Machiavel, de Hobbes, & de deux Auteurs plus modérés, Puffendorf & Grotius : les deux premiers, ſous le vain & faux prétexte que le bien de la ſociété n'a rien de commun avec le bien eſſentiel de l'homme qui eſt la vertu, établiſſent pour ſeules maximes de gouvernement, la fineſſe, les artifices, les ſtratagêmes, le deſpotiſme, l'injuſtice & l'irréligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes payennes, & qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il eſt vrai que ces deux Philoſophes modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la ſociété, & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſidéré ſelon le civil. Mais l'Auteur de Télemaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite, avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entier n'eſt qu'une république univerſelle, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuſe idée naiſſent ce que les Politiques appellent les loix *de la Nature & des Nations*, équitables, généreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus cha-

que pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa patrie; le cœur s'étend, devient immenſe, & par une amitié univerſelle, embraſſe tous les hommes. De-là naiſſent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voiſines, la bonne foi, la juſtice & la paix parmi les Princes de l'Univers comme entre les particuliers de chaque Etat. Notre Auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux, que l'autorité du Prince n'eſt jamais mieux affermie que lorſqu'elle eſt appuyée ſur l'amour des peuples, & que la véritable richeſſe de l'Etat conſiſte à retrancher tous les faux beſoins de la vie, pour ſe contenter du néceſſaire, & des plaiſirs ſimples & innocents. Par-là il fait voir que la vertu contribue non-ſeulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la ſociété actuellement heureuſe dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2º La Morale de Télemaque eſt noble dans ſes motifs.

2º. La Morale de Télemaque eſt noble dans ſes motifs. Son grand principe eſt qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaiſir*, comme diſent Socrate & Platon, *l'honnête* à *l'agréable*, ſelon l'expreſſion de Cicéron. Voilà la ſource des ſentiments nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques. C'eſt par ces idées pures & élevées qu'il détruit d'une maniere infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe philoſophie de ceux *qui font du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain*. Notre Poëte montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ſes Héros, & les actions généreuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait ſur un cœur noble, pour lui faire ſacrifier ſes plaiſirs aux devoirs pénibles de ſa vertu. Je ſais que cette vertu héroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination ſe ſont déchaînés contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs pointes d'eſprit frivoles & mépriſables. C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentiments, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des nains qui jugent de la force des géants, par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes étroites de l'amour-

propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même. Quelques Philoſophes qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philoſophie, ſe ſont laiſſés entraîner par leurs préjugés juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre & l'amour du plaiſir, & à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vue de la vérité*, que *par le goût naturel du plaiſir*. On ne peut lire ſérieuſement Télemaque, ſans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les ſentiments généreux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur déſintéreſſé, qui s'oublie ſans ceſſe; d'un Philoſophe qui ne ſe borne ni à ſoi, ni à ſa Nation, ni à rien de particulier, mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Etre ſuprême.

3°. La Morale de Télemaque eſt univerſelle dans ſes uſages.

3°. La Morale de Télemaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étendue, féconde, proportionnée à tous les temps, à toutes les Nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui eſt tout enſemble Roi, Guerrier, Philoſophe & Légiſlateur. On y voit l'art de conduire des Nations différentes, la maniere de conſerver la paix au-dehors avec ſes voiſins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du Royaume une jeuneſſe aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ſes Etats, ſans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir deſpotique & les déſordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfants. Notre Auteur fait entrer dans ſon Poëme non-ſeulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le cœur de ſon Prince, il n'inſtruit pas moins chaque particulier de ſon devoir.

L'Iliade a pour but de montrer les funeſtes ſuites de la déſunion parmi les Chefs d'une armée. L'Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence, jointe avec la valeur. Dans l'Enéide, on dépeint les actions d'un Héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulieres ne font pas le bonheur du genre humain. Télemaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'éten-

due de ſes vues morales; de ſorte qu'on peut dire avec le Philoſophe critique d'Homere : * *Le don le plus utile que les Muſes ayent fait aux hommes, c'eſt le Télemaque; car ſi le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

* L'Abbé Terraſſon.

## *De la Poésie.*

C'eſt une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poéſie doit réunir ce que la Muſique, la Peinture & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poéſie ne differe de l'Eloquence qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme, on aime mieux dire que la Poéſie emprunte ſon harmonie de la Muſique, ſa paſſion de la Peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie.

L'harmonie du ſtyle de Télemaque.

Le ſtyle de Télemaque eſt poli, net, coulant, magnifique : il a toute l'abondance d'Homere, ſans avoir ſon intempérance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; & quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images, & encore moins les mêmes termes. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque : point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire : toutes ſes paroles font penſer, & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des Peintures de Télemaque.

Les images de notre Poëte ſont auſſi parfaites, que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non-ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances d'une maniere ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Télemaque peint les paſſions avec art : il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraîne; on ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Des comparaiſons & deſcriptions de Télemaque.

Les Poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures; les comparaiſons, & les deſcriptions. Les comparaiſons de Télemaque ſont juſtes & nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées; il ne l'embar-

raſſe pas non plus par une trop grande variété dimages. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minucies qui font languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du Poëme Epique par la deſcription des choſes baſſes & déſagréables. Il deſcend quelquefois dans le détail ; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il ſuit la nature dans toutes ſes variétés : il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalités ; tantôt ſublime, ſans être guindé ; tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux goût, de vouloir toujours embellir. Ses deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles, ſimples, & cependant agréables. Il peint non-ſeulement d'après nature, mais ſes tableaux ſont aimables. Il unit enſemble la vérité du deſſein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homere, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout : les deſcriptions de ce Poëme ſont non-ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'Auteur parle de la vie paſtorale, c'eſt pour recommander l'aimable ſimplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'eſt pas ſeulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un pere, comme dans l'Iliade & dans l'Enéïde : c'eſt pour choiſir un Roi qui ſurpaſſe tous les autres dans la force de l'eſprit & du corps, & qui ſoit également capable de ſoutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous repréſente les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon Héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces deſcriptions, & y trouver de ſemblables beautés : je me contenterai de remarquer que, dans cette nouvelle Edition, la ſculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télemaque, eſt pleine d'art, & renferme cette morale ſublime : Que le bouclier d'un Prince, & le ſoutien d'un Etat, ſont les ſciences & l'agriculture : Qu'un Roi armé par la ſageſſe cherche toujours la paix, & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoutumés au travail.

Philoſophie de Télemaque.

La Poéſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie.

Dans

Dans Télemaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un eſprit juſte & profond. Ces deux qualités ſe rencontrent rarement dans la même perſonne. Il faut que l'ame ſoit dans un mouvement preſque continuel pour inventer, pour paſſionner, pour imiter; & en même-temps dans une tranquillité parfaite, pour juger en produiſant, & choiſir entre mille penſées qui ſe préſentent celle qui convient. Il faut que l'imagination ſouffre une eſpece de tranſport & d'enthouſiaſme, pendant que l'eſprit paiſible dans ſon empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette paſſion qui anime tout, les diſcours paroiſſent froids, languiſſants, abſtraits, hiſtoriques. Sans ce jugement qui regle tout, ils ſont faux & trompeurs.

Le feu d'Homere, ſur-tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent comme un tourbillon de flammes qui embraſe tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur; il luit toujours uniment & également: celui de Télemaque échauffe & éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader ou paſſionner. Quand cette flamme éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, & de Télemaque ſur le ſens des loix de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumiere; l'enthouſiaſme & le feu poétiques ſeroient nuiſibles, comme les rayons trop ardents du Soleil qui éblouiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir; quand on a vu clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irréſolution, alors le Poëte excite un feu & une paſſion qui détermine & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de ſe rendre à la vérité. L'épiſode des amours de Télemaque dans l'iſle de Calypſo, eſt plein de ce feu.

Comparaiſon de la Poéſie de Télemaque avec Homere & Virgile.

Ce mélange de lumiere & d'ardeur diſtingue notre Poëte d'Homere & de Virgile: l'enthouſiaſme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & paſſer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'eſſor de ſon grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement & la conduite de Virgile, dégénerent quelquefois en une régularité trop compaſſée, où il ſemble plutôt Hiſto-

rien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes philoſophes & modernes, que le premier.

N'eſt-ce pas qu'ils ſentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poëte latin, que le beau feu du Poëte grec, que la *nature* ſeule peut donner?

Notre Auteur doit plaire à toutes ſortes de Poëtes, tant à ceux qui ſont philoſophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthouſiaſme. Il a uni les lumieres de l'eſprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philoſophe; il fait aimer la vérité prouvée par les ſentiments qu'il excite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuaſion; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes, qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oublier pour ne produire que les vérités qu'on veut perſuader, & les paſſions qu'on veut purifier.

Dans Télemaque, tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment; c'eſt ce qui le rend un Poëme de toutes les nations & de tous les ſiecles. Tous les étrangers en ſont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoiſe, n'effacent point ces beautés originales. La ſavante Apologiſte d'Homere nous aſſure que le Poëte Grec perd infiniment par une traduction, qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la force, la nobleſſe, & l'ame de la poéſie. Mais on oſe dire que Télemaque conſervera toujours en toutes ſortes de langues, ſa force, ſa nobleſſe, ſon ame & ſes beautés eſſentielles. C'eſt que l'excellence de ce Poëme ne conſiſte pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agréments que lui prête l'imagination, mais dans un goût ſublime de la vérité, dans des ſentiments nobles & élevés, & dans la maniere naturelle, délicate & judicieuſe de les traiter. De pareilles beautés ſont de toutes les langues, de tous les temps, de tous les pays, & touchent également les bons eſprits & les grandes ames dans tout l'univers.

**Premiere objection contre Télemaque.**

On a formé pluſieurs objections contre Télemaque: 1°. Qu'il n'eſt pas en vers.

La verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halicar-

naſſe, & Strabon, n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en proſe, comme on écrit des Tragédies ſans rimes. On peut faire des vers ſans poéſie, & être tout poétique ſans faire des vers. On peut imiter la verſification par art, mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la poéſie, n'eſt pas le nombre fixe & la cadence réglée des ſyllabes; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'eſt l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force, un je ne ſais quoi dans les paroles & les penſées, que la nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans Télemaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée : *Il a imité parfaitement la Poéſie, en rompant ſeulement la meſure, mais il a conſervé toutes les autres beautés poétiques.* RÉPONSE.

**Notre âge retrouve un Homere**
**Dans ce Poëme ſalutaire,**
**Par la vertu même inventé;**
**Les Nymphes de la double cime,**
**Ne l'affranchirent de la rime**
**Qu'en faveur de la vérité *.**

* *Ode à Meſſieurs de l'Académie, par M. de la Motte.* Premiere Ode.

De plus, je ne ſais pas ſi la gêne des rimes & la régularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointe à ce nombre fixe & meſuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor & la paſſion de la poéſie héroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, uſoient des inverſions des phraſes; leurs mots n'avoient point de place fixe; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'Europe ſont un compoſé du Latin & des jargons de toutes les nations barbares qui ſubjuguerent l'Empire Romain. Ces peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de breves, qui imite ſi bien les mouvements délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les

paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Eſpagnols, ont tâché d'affranchir leur verſification de la gêne des rimes. Un Poëte Anglois y a réuſſi merveilleuſement, & a commencé, même avec ſuccès, d'introduire les inverſions de phraſes dans ſa langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde objection contre Télemaque.

Quelques-uns, par une ignorance groſſiere de la noble liberté du Poëme Epique, ont reproché à Télemaque qu'il eſt plein d'anacroniſmes.

Réponse.

L'Auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télemaque, frere de cette Didon; Séſoſtris, qu'on dit avoir vécu vers le même temps, &c. ne ſont pas plus des fautes que l'anacroniſme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte de manquer quelquefois à l'ordre des temps, puiſque c'eſt une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature? Il ne ſeroit pas permis de contredire un point d'hiſtoire d'un temps peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée, dont les annales ſont ſi incertaines & enveloppées de tant d'obſcurités, on doit ſuivre la vraiſemblance, & non pas toujours la vérité. C'eſt l'idée d'Ariſtote confirmée par Horace. Quelques Hiſtoriens ont écrit que Didon étoit chaſte, Pénelope impudique; qu'Hélene n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homere & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'hiſtoire, pour rendre leurs Fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'Auteur de Télemaque, pour l'inſtruction d'un jeune Prince, de raſſembler les Héros de l'antiquité, Télemaque, Séſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte; pour unir dans un même tableau les différents caracteres des Princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices.

Troiſieme objection contre Télemaque.

On trouve à redire que l'Auteur de Télemaque ait inſéré l'hiſtoire des amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon Poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables qui paroiſſent trop paſſionnées.

Réponse.

La meilleure réponſe à cette objection, eſt l'effet qu'avoit produit Télemaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une con-

dition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils auxquels l'élévation & l'autorité expoſe ceux qui ſont deſtinés à régner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions ne lui auroient pas été néceſſaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour, où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne n'eſt occupé qu'à le ſéduire : pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans Télemaque, tous les détours ſéduiſants de l'amour inſenſé; lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle; lui montrer l'abyme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre Auteur, de précautionner ſon éleve contre ſes folles paſſions de la jeuneſſe, par la Fable de Calypſo, & de lui donner, dans l'hiſtoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'Epopée, & réunit par-là dans ſon Poëme les paſſions tendres des Romans modernes, avec les vertus héroïques de la Poéſie ancienne.

Quatrieme objection contre Télemaque.

Quelques-uns croyent que l'Auteur de Télemaque épuiſe trop ſon ſujet par l'abondance & la richeſſe de ſon génie. Il dit tout, & ne laiſſe rien à penſer aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entiere devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui, comme Horace, renferme un grand ſens en peu de mots, & donne le plaiſir d'en développer l'étendue.

Réponse.

Il eſt vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre Poëte; mais l'eſprit, en ſuivant ces idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumieres ſont fécondes, & nous y développons une vaſte éten-

due de penſées, qui ne paroiſſent pas d'abord, & que toute ſon éloquence n'exprime pas. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractere du Prince pour qui ſeul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance une imagination féconde & heureuſe, un génie élevé & étendu qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits d'Homere & de Virgile. Ce grand naturel inſpira à l'Auteur le deſſein d'un Poëme propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit eſſentielle pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, & lui donner la liberté de ſaiſir comme de lui-même les vérités préparées à ſon cœur, & de s'en nourrir. On voit aſſez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à ſupprimer, qu'à produire; qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance, pour répondre aux beſoins du Prince, & aux vues de l'Auteur.

Cinquieme objection contre Télemaque.

On a objecté que le héros & la fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la nation Françoiſe : qu'Homere & Virgile ont intéreſſé les Grecs & les Romains, en choiſiſſant des actions & des Acteurs dans les Hiſtoires de leurs Pays.

RÉPONSE.

Si l'Auteur n'a pas intéreſſé particuliérement la nation Françoiſe, il a fait plus, il a intéreſſé tout le genre humain. Son plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre des deux Poëtes anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un pays particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à lui, & ſe trouve même dans l'amour de la patrie. Mais une ame généreuſe doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point priſe à un Ouvrage ſi propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes deſirs, en pere des peuples & en héros Chrétien? Ce qu'on a vu de ce Prince, donnoit l'eſpérance & les prémices de cet avenir. Les voiſins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur univerſel. La fable du Prince *Grec*, devenoit l'Hiſtoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un deſſein plus pur que celui de

plaire à ſa nation; il vouloit la ſervir à ſon inſu, en contribuant à lui former un Prince, qui, juſques dans les jeux de ſon enfance, paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte enfant aimoit les Fables & la Mythologie. Il falloit profiter de ſon goût, lui faire voir, dans ce qu'il eſtimoit, le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer par des faits touchants les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naiſſance & la puiſſance ſuprême.

Dans ce deſſein, un héros Grec & une Poéſie d'après Homere & Virgile, les hiſtoires des Pays, des temps & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite, & peut-être unique, pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force tous les écueils qui menacent les Souverains dans toute la ſuite des ſiecles.

Il arrive, par une conſéquence naturelle & néceſſaire, que ces vérités univerſelles ont ſouvent du rapport aux hiſtoires du temps, & aux ſituations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, & deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les moments de ſa vie.

Cette convenance des moralités générales à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon Télemaque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus modérés en des ſatyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caracteres pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il, ſans infidélité, ſupprimer des maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la maniere de les dire la plus ſage ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des critiques?

Notre illuſtre Auteur a donc réuni dans ſon Poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthouſiaſme & l'abondance d'Homere, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le Poëte

Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie; variété dans la fable, diverſités dans les caracteres; ſes réflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde : par-tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le Poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caracteres, l'ordre & les regles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Partout l'art devient nature : mais le héros de notre Poëte eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre; ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentiments plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'Auteur de Télemaque a montré par ce Poëme, que la nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, & de tous les grands ſentiments des Romains. L'éloge de l'Auteur eſt celui de ſa Nation.

LES

Liv. 1er.

Gravé par Tardieu résidant à Malines

*Mentor et Telemaque, après un naufrage abordent dans l'Isle de Calypso.*

# LES AVENTURES DE TÉLEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

## LIVRE PREMIER.

### SOMMAIRE.

*Télemaque, conduit par Minerve, ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'Iſle de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ſes*

*aventures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos & à Lacédémone; ſon naufrage ſur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchiſes; le ſecours que Mentor & lui donnerent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, & le ſoin que le Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.*

CALYPSO (*a*) ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe. Dans ſa douleur, elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne réſonnoit plus de ſon chant. Les Nymphes qui la ſervoient, n'oſoient lui parler; elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris, dont un printemps éternel bordoit ſon Iſle. Mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, lui faiſoient rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, (*b*) qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer qu'elle arroſoit de ſes larmes, & elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté où le vaiſſeau d'Ulyſſe, fendant les ondes, avoit diſparu à ſes yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pieces, des rames écartées

---

(*a*) **Déeſſe du Secret.** Par le nom de cette Divinité ſi ſenſible pour Ulyſſe, Homere enſeigne aux Princes que s'ils ont des foibles, ils doivent les envelopper dans les voiles du ſecret. Il ne leur eſt point permis de montrer l'homme; le peuple ne doit voir en eux que le Héros. Charles-Quint fut ſi exact obſervateur de cette maxime, qu'il eut l'art de cacher non-ſeulement à ſon ſiecle, mais à la poſtérité, qui fut la mere de Dom Juan d'Autriche & de Marguerite de Parme.

(*b*) Le plus ſage des Princes qui aſſiégerent Troye. Les idées de vertus n'étoient guere épurées du temps d'Homere, & il ne donne à ce Prince qu'une prudence artificieuſe & une politique baſſe & rampante; mais le Poëte moderne qui avoit puiſé dans Platon la véritable idée des vertus morales, leur donne toujours pour principe la vérité & la généroſité.

çà & là ſur le ſable, un gouvernail, un mât, des cordages flottants ſur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroiſſoit âgé ; l'autre, quoique jeune, reſſembloit à Ulyſſe. Il avoit ſa douceur & ſa fierté, avec ſa taille & ſa démarche majeſtueuſe. La Déeſſe comprit que c'étoit Télemaque, fils de ce Héros ; mais quoique les Dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télemaque étoit accompagné. C'eſt que les Dieux ſupérieurs cachent aux inférieurs tout ce qui leur plaît : & Minerve, qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor (*a*), ne vouloit pas être connue de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouiſſoit d'un naufrage qui mettoit dans ſon Iſle le fils d'Ulyſſe ſi ſemblable à ſon pere. Elle s'avance vers lui, & ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon Iſle ? Sachez, jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joie de ſon cœur, qui éclatoit malgré elle ſur ſon viſage.

Télemaque lui répondit : O vous, qui que vous ſoyez, Mortelle ou Déeſſe, (quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une Divinité,) ſeriez-vous inſenſible au malheur d'un fils, qui cherchant ſon pere à la merci des vents & des flots, a vu briſer ſon navire contre vos rochers ? Quel eſt

(*a*) Ami d'Ulyſſe, à qui il avoit confié l'adminiſtration de ſa maiſon : c'eſt Minerve elle-même, qui, ſous la figure de cet ami fidele, inſtruit le jeune Télemaque, parce qu'il n'y a que la Sageſſe qui ait droit d'inſtruire les Enfants des Rois. Les Princes ſont toujours humains & éclairés, lorſqu'on ne confie leur éducation qu'à des Savants, qui forment leurs mœurs encore plus que leur eſprit, par l'étude des Belles-Lettres. L'hiſtoire de la République des Lettres n'étalera guere de noms plus illuſtres que ceux des Précepteurs de nos Rois.

donc votre pere que vous cherchez, reprit la Déeſſe? Il ſe nomme Ulyſſe, dit Télemaque; c'eſt un des Rois qui ont, après un ſiege de dix ans, renverſé la fameuſe Troye. Son nom fut célebre dans toute la Grece & dans toute l'Aſie, par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui. Pénelope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il eſt: mais que dis-je! peut-être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs: & ſi vous ſavez, ô Déeſſe! ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télemaque.

Calypſo (*a*), étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin, elle lui dit: Télemaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre pere; mais l'hiſtoire en eſt longue. Il eſt temps de vous délaſſer de tous vos travaux; venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils: venez; vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude, & je ferai votre bonheur, pourvu que vous ſachiez en jouir.

Télemaque ſuivoit la Déeſſe environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au-deſſus deſquelles elle

(*a*) On s'intéreſſe d'abord pour le Héros du Poëme, qui ſacrifie tout à l'amour paternel. Un Prince eſt d'ordinaire pour ſon peuple, ce qu'il eſt pour ſa famille. Toutes les hiſtoires font voir que ceux qui ont été bons Rois, ont été bons fils & bons peres. Les vertus obſcures d'un ſimple particulier acquierent de l'éclat ſur le trône. Platon ne craint point de dire que l'art de conduire un vaſte Etat, eſt l'art de conduire une ſeule famille.

s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue & flottante, ſes cheveux noués par-derriere négligemment, mais avec grace; le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baiſſés, gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télemaque. On arriva à la porte de la grotte (*a*) de Calypſo, où Télemaque fut ſurpris de voir avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatues: mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voûtes pleines de rocailles & de coquilles; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne, qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtés. Les doux Zéphyrs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du ſoleil, une délicieuſe fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prés ſemés d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le cryſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée: là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du ſoleil ne pouvoient percer: là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui ſe précipitant du haut d'un

(*a*) Homere en fait une deſcription moins chargée; mais il la rend digne d'une divinité, par un trait de maître: il dit que Mercure fut ravi d'admiration à l'aſpect de ces lieux, quoiqu'il arrivât du Palais des Immortels.

rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déeſſe étoit ſur le penchant d'une colline ; de-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle ſe briſoit en gémiſſant, & élevant ſes vagues comme des montagnes : d'un autre côté, on voyoit une riviere où ſe formoient des iſles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient les Iſles, ſembloient ſe jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paiſible & dormante ; d'autres, par de longs détours, revenoient ſur leurs pas comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui ſe perdoient dans les nuées, & dont la figure bizarre formoit un horiſon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feſton : le raiſin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles, & la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres, couvroient la campagne, & en faiſoient un grand jardin.

Calypſo, ayant montré à Télemaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Repoſez-vous ; vos habits ſont mouillés, il eſt temps que vous en changiez ; enſuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des hiſtoires dont votre cœur ſera touché. En même-temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus ſecret & le plus reculé d'une grotte voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les Nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur ſe ré-

pandoit de tous côtés, & elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Télemaque, voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme en conſidérant cette magnificence.

Mentor (*a*) lui dit d'un ton grave : Eſt-ce donc là, ô Télemaque! les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe ? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre pere, & à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire. La gloire n'eſt due qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine, & fouler aux pieds les plaiſirs.

Télemaque répondit en ſoupirant : Que les Dieux me faſſent périr plutôt que de ſouffrir que la molleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée : mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déeſſe ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux ; craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé notre navire. Le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu : gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera : la jeuneſſe eſt préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même ; quoi-

(*a*) L'ame ne ſauroit s'élever à de grands ſentiments, lorſqu'elle ſe plaît à de petits objets : ce n'eſt point aux Graces, mais aux Coribantes, que l'éducation de Jupiter fut confiée. Les Lacédémoniens qui s'entendoient ſi bien à former des Soldats, ne donnoient aux enfants d'autres amuſements que des armes.

que fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle ſe confie légérement & ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flatteuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs : craignez ce poiſon caché; défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conſeils.

Enſuite ils retournerent auprès de Calypſo qui les attendoit. Les Nymphes, avec leurs cheveux treſſés & des habits blancs, ſervirent d'abord un repas ſimple, mais exquis pour le goût & la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fleches à la chaſſe; un vin plus doux que le nectar couloit des grands vaſes d'argent dans les taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printemps promet, & que l'Automne répand ſur la terre (*a*). En même-temps quatre jeunes Nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter & de Sémelé, la naiſſance de Bacchus & ſon éducation conduite par le vieux Silene, la courſe d'Atalante & d'Hypomenes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au Jardin des Heſpérides. Enfin, la guerre de Troye fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevés juſqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux dou-

(*a*) L'Auteur retrace ce qu'on ne ſauroit trop eſtimer dans les mœurs anciennes. Chez les Grecs, les Muſes étoient de tous les feſtins; & il étoit difficile de ſe livrer uniquement aux plaiſirs dangereux de la table, lorſque la Muſique & la Poéſie élevoient l'ame par le récit des actions des Héros. On voit dans l'Odyſſée, qu'à la table du Roi des Phéaciens, on eſt plus occupé à entendre le Chantre Démodocus, qu'à louer la délicateſſe des mets.

ces voix de toutes les autres. Quand Télemaque entendit le nom de ſon pere, les larmes qui coulerent le long de ſes joues, donnerent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux Nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la deſcente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Télemaque, & lui parla ainſi : Vous voyez, Fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois : je ſuis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette Iſle, ſans être puni de ſa témérité; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre pere a eu le même bonheur que vous : mais hélas ! il n'a pas ſu en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette Iſle, il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel ; mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son vaiſſeau, après avoir été long-temps le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple : après ſon naufrage, vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'Iſle d'Ithaque après lui : conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ſes aventures dans la caverne du Cyclope Polypheme, & chez Antiphates, Roi des Leſtrigons : elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Iſle de Circé, fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde. Elle

repréſenta la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle ſupprima ſon arrivée dans l'Iſle des Phéaciens. Télemaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice & la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner : il répondit en peu de mots : O Déeſſe ! pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger; peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laiſſez-moi en ce moment pleurer mon pere, vous ſavez mieux que moi comme il mérite d'être pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer davantage ; elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe : mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles aventures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter ; elle le preſſa long-temps. Enfin, il ne put lui réſiſter, & il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du ſiege de Troye, des nouvelles de mon pere. Les Amants de ma mere Pénélope furent ſurpris de mon départ; j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Ménélas qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſi mon pere étoit encore en vie. Laſſé de vivre toujours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oui dire que mon pere avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor que vous voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein: il me repréſentoit d'un côté les Cyclopes, géants

monſtrueux qui dévorent les hommes; de l'autre, la flotte d'Enée & des Troyens qui étoient ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animés contre tous les Grecs : mais ſur-tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque; peut-être que votre pere, aimé des Dieux, y ſera auſſi-tôt que vous : mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mere, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece un Roi auſſi digne de régner que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires, mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter : je n'écoutai que ma paſſion; le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ſes conſeils; (a) & les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Télemaque parloit ainſi, Calypſo regardoit Mentor : elle étoit étonnnée, elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes : ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vue de cet inconnu; alors elle appréhenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-elle à Télemaque, & ſatisfaites ma curioſité. Télemaque reprit ainſi :

Nous eûmes aſſez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile; mais enſuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs,

(a) Les hommes ne ſe corrigent que par leurs propres fautes: il en eſt peu qui ayent l'art de mettre à profit celles d'autrui. Le Héros parfait n'eſt que dans nos Romans modernes : notre Auteur dépeint le ſien d'après le goût de l'antiquité; il lui donne les foibles de ſon âge.

nous apperçûmes d'autres vaiſſeaux expoſés au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée; ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſidérer attentivement. Mentor parut dans ce danger non-ſeulement ferme & intrépide, (*a*) mais plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit; je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible : il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui diſois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? Ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paſſé, ni modération pour ménager le préſent ? O ! ſi jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi; c'eſt vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en ſouriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite; il ſuffit que vous la ſentiez, & qu'elle vous ſerve à être une autre fois plus modéré dans vos deſirs. Mais quand le péril ſera paſſé, la préſomption reviendra peut-être : maintenant il faut ſe ſoutenir par le courage : avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre; mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

---

(*a*) C'eſt à cette joie que ſe fait connoître la véritable valeur. Pour un Prince qui a le génie de la guerre, nul plus agréable appareil qu'une armée prête à combattre. Ceux qui ont ſervi ſous le feu Roi de Suede, diſent que ce Prince, d'un naturel ſérieux, ne paroiſſoit joyeux qu'aux approches de l'ennemi.

La douceur & le courage du ſage Mentor me charmerent : mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle adreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux qui étoit preſque ſemblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur notre poupe des couronnes de fleurs ſemblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous paſſâmes au milieu de leur flotte; ils pouſſerent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus : nous fûmes même contraints par la violence de la mer, d'aller aſſez long-temps avec eux. Enfin, nous demeurâmes un peu derriere; & pendant que les vents impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet; mais ce que nous cherchions n'étoit guere moins funeſte que la flotte qui nous faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que régnoit le vieux Aceſte ſorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivés ſur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Iſle armés pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaiſſeau dans le premier emportement, (a) ils

(a) Les aventures du fils reſſemblent à celles du pere : dès le ſixieme Vers de l'Odyſſée, Homere déclare qu'Ulyſſe ne put

égorgent tous nos compagnons; ils ne réſervent que Mentor & moi pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſévere quel étoit notre pays, & le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Heſpérie, & notre patrie n'eſt pas loin de-là; ainſi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceſte, ſans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement; ſachez que je ſuis Télemaque, fils du ſage Ulyſſe, Roi des Ithaciens; je cherche mon pere dans toutes les mers : ſi je ne puis ni le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie que je ne ſaurois ſupporter. A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O fils d'Ulyſſe! me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de Troyens que votre pere a précipités ſur les rivages du noir Cocyte; vous & celui qui vous me-

---

conſerver ſes compagnons. Il ne convenoit point de donner à Télemaque une gloire ſupérieure.

ne, vous périrez. En même-temps un vieillard de la troupe propoſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe. Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce Héros; Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propoſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe, on y avoit dreſſé deux autels, où le feu ſacré étoit allumé; le glaive qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnés de fleurs, & nulle compaſſion ne pouvoit garantir notre vie; (a) c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roi; il lui dit:

O Aceſte! ſi le malheur du jeune Télemaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours ſoient écoulés, vous ſerez attaqué par des peuples barbares qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays: hâtez-vous de les prévenir; mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne: ſi ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours; ſi au contraire elle eſt véritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

(a) Il n'y a peut-être nul Poëme où le merveilleux ſoit mieux ménagé, & où il cauſe plus d'admiration & moins de cette ſurpriſe qui révolte. On s'attend à voir Télemaque échapper au plus grand péril, quand on voit à ſes côtés une Divinité toujours attentive à le protéger.

Aceſte fut étonné de ces paroles que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger! que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſpérités. En même-temps, il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé : on ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, des petits enfants les larmes aux yeux, qui ſe retiroient dans la ville. Les bœufs mugiſſants & les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient ſans ſavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la Ville ſe croyant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſieme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiere; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armés : c'étoient les Hymériens, peuples féroces, avec les Nations qui habitent ſur les monts Nébrodes, & ſur le ſommet d'Agragas, où regne un hyver que les Zéphyrs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fideles; les Dieux vous ont envoyé pour nous ſauver; je n'attends pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils, hâtez-vous de nous ſecourir. Mentor

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combattants. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance : il range les ſoldats d'Aceſte, il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin : je le ſuis de plus près, mais je ne puis égaler ſa valeur ; ſa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang par-tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie, que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis ; il déchire, il égorge, il nage dans le ſang ; & les bergers loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblants pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces Barbares qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables (*a*) : de ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de Géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir en expirant des torrents d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chûte ;

(*a*) Il eſt donné aux Héros d'être grands ſans être vains : ils peuvent rapporter leurs grandes actions, ſans en exténuer la gloire. La jalouſie s'en offenſe ; mais les perſonnes qui aiment la vertu leur applaudiſſent. Des Anciens qui s'entendoient ſi bien en modeſtie, n'ont point blâmé Xénophon, Sylla & Céſar d'avoir écrit leurs victoires. La vérité rapportée hiſtoriquement ne doit bleſſer perſonne ; mais elle offenſe dès qu'il y entre de l'oſtentation.

le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes : je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en pieces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccès ſi ineſpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des Dieux. Aceſte, touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile : il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſents, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit : mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſés ſur les côtes de la Grece. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte quand ils nous auroient laiſſés en Ithaque. Mais les Dieux qui ſe jouent des deſſeins des hommes, nous réſervoient à d'autres dangers.

*Fin du Livre premier.*

*Telemaque reduit à garder un troupeau dans le desert d'Oasis, est consolé par Termosiris grand Prêtre d'Apollon.*

# LIVRE SECOND.

## SOMMAIRE.

*Télemaque raconte qu'il fut pris dans le vaiſſeau Tyryen par la flotte de Séſoſtris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays & la ſageſſe du gouvernement de ſon Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé eſclave en Ethiopie : que lui-même Télemaque fut réduit à conduire un troupeau dans le déſert d'Oaſis : que Termoſiris, Prêtre d'Apollon, le conſola en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admete : que Séſoſtris avoit enfin appris tout ce qu'il faiſoit de merveilleux parmi les Bergers ; qu'il l'avoit rappellé étant perſuadé de ſon innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs : qu'on le mit en priſon dans une tour ſur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ſes ſujets révoltés & ſecourus par les Tyriens.*

LEs Tyriens par leur fierté avoient irrité contre eux le Roi Séſoſtris (*a*) qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce & la

(*a*) Prince également habile à régler ſon Royaume & à l'agrandir. L'Auteur a l'art d'introduire dans ſon Poëme les plus grands hommes de l'Antiquité, ſans qu'aucun y faſſe un perſonage étranger.

force de l'imprenable ville de Tyr ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refuſé de payer à Séſoſtris le tribut qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à ſon frere, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin.

Séſoſtris avoit réſolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile; le port & la terre ſembloient fuir derriere nous, & ſe perdre dans les nues. En même-temps, nous voyons approcher les navires des Egyptiens ſemblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner; mais il n'étoit plus temps. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favoriſoit; leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent, & nous emmenent priſonniers en Egypte.

En vain je leur repréſentai que nous n'étions pas Phéniciens; à peine daignerent-ils m'écouter, ils nous regarderent comme des eſclaves dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne ſongerent qu'au profit d'une telle priſe. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchiſſent par le mêlange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte preſqu'auſſi baſſe que la mer. Enſuite nous arrivons à l'Iſle de Pharos, voiſine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil juſqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eut rendus inſenſibles à tous les plaiſirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte ſemblable à un jardin délicieux arroſé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les

yeux ſur les deux rivages, ſans appercevoir des villes opulentes, des maiſons de campagne agréablement ſituées, des terres qui ſe couvroient tous les ans d'une moiſſon dorée ſans ſe repoſer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés ſous le poids des fruits que la terre épanchoit de ſon ſein; des Bergers qui faiſoient répéter les doux ſons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

(a) Heureux, diſoit Mentor, le peuple qui eſt conduit par un ſage Roi! Il eſt dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout ſon bonheur. C'eſt ainſi, ajoutoit-il, ô Télemaque! que vous devez régner & faire la joie de vos peuples, ſi jamais les Dieux vous font poſſéder le Royaume de votre pere : aimez vos peuples comme vos enfants, goûtez le plaiſir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puiſſent jamais ſentir la paix & la joie, ſans ſe reſſouvenir que c'eſt un bon Roi qui leur a fait ces riches préſents. Les Rois qui ne ſongent qu'à ſe faire craindre & qu'à abattre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis, ſont les fléaux du genre humain; ils ſont craints comme ils le veulent être : mais ils ſont haïs, déteſtés, & ils ont encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes ſuivant leſquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous,

(a) C'eſt-là tout le précis de la politique de Platon & de Xénophon. Il regardoit l'amour mutuel du Prince pour les ſujets, & des ſujets pour le Prince, comme le plus fort appui & la plus belle harmonie de l'Etat monarchique. Ces grands hommes n'avoient pas aſſez de ſubtilité pour découvrir dans un Royaume deux intérêts oppoſés, celui du Prince & celui des peuples. Le Politique d'Italie qui a ſéparé des points ſi étroitement unis, eſt auſſi mauvais Philoſophe que mauvais Citoyen.

nous ne reverrons jamais ni notre patrie, ni Pénelope : & quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon Royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe : mourons, puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écrioit-il ! quoi donc vous vous laiſſez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'Iſle d'Ithaque & Pénelope. Vous verrez même dans ſa premiere gloire celui que vous n'avez jamais connu : l'invincible Ulyſſe, que la fortune ne peut abattre, & qui, dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience, ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-temps.

Enſuite Mentor me faiſoit remarquer la joie & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la juſtice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfants qu'on accoutumoit à l'obéiſſance, au travail, à la ſobriété, à l'amour des arts, ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le déſintéreſſement, le deſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que cha-

que pere inſpiroit à ſes enfants. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage Roi conduit ainſi! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte; c'eſt celui de l'amour. Non-ſeulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs; chacun, bien-loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thebes pour être préſentés au Roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thebes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grece. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſûreté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques, les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ſes ſujets qui avoient ou des

plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit, ni ne rebutoit perſonne, & ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfants. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce (*a*) qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des manieres des peuples éloignés. Cette curioſité du Roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'ivoire, tenant en main un ſceptre d'or : il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte juſtice (*b*), il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavants, ou à converſer avec les plus honnêtes gens qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes ſujets que je vous dé-

(*a*) Il en eſt de la ſageſſe comme de la nature, elle eſt répandue dans tout l'univers; & ce ſeroit ſe méprendre que de croire qu'un ſeul peuple les réunit. Le véritable Sage eſt celui qui ſait connoître & mettre à profit la ſageſſe d'autrui, & qui s'inſtruit par tout ce qu'il voit. Homere, qui certainement s'entendoit bien en louanges, n'en donne pas une vulgaire à Ulyſſe, en diſant qu'il avoit connu le caractere d'eſprit de pluſieurs peuples. Nous avons vu de nos jours un grand Prince, à l'exemple des anciens Philoſophes, chercher la ſageſſe & les arts chez les nations policées, faire lui ſeul changer de face à un vaſte Etat; animer, pour ainſi dire, d'un nouvel eſprit une puiſſante Monarchie qui n'avoit pas encore connu ſes forces.

(*b*) Tel étoit le goût de François I^er.; & le fruit qu'il tira de ſes converſations avec les hommes doctes, ce fut de purger le Royaume de l'ignorance, & de cette eſpece de barbarie qui en eſt la compagne inſéparable. Il n'appartient qu'aux Muſes de donner aux Rois des délaſſements dignes d'eux; il n'appartient qu'aux grands Hommes de ſe délaſſer auprès des Muſes.

peindrai tout-à-l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe; il me demanda ma patrie & mon nom : nous fûmes étonnés de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis : O grand Roi! vous n'ignorez pas le ſiege de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruine qui a coûté tant de ſang à toute la Grece : Ulyſſe, mon pere, a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre ſur toutes les mers ſans pouvoir retrouver l'iſle d'Ithaque qui eſt ſon Royaume : je le cherche : & un malheur ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere & à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfants, & leur faire ſentir la joie de vivre ſous un ſi bon pere!

Séſoſtris continuoit à me regarder d'un œil de compaſſion : mais voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le Roi (a), il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si, au contraire, ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur pays ſur un de mes vaiſſeaux; car j'aime la Grece, pluſieurs Egyptiens y ont donné des loix : je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe : mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

(a) Un des plus grands foibles des Princes, c'eſt de ſe laiſſer arracher des graces par les demandes importunes du menſonge, & de ſouffrir que l'impoſture demeure tranquille aux pieds du trône.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame auſſi corrompue & auſſi artificieuſe que Séſoſtris étoit ſincere & généreux. Cet Officier ſe nommoit Métophis : il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & avec défiance ; car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous ſépara ; & depuis ce temps-là je ne fus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toujours qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires : ſur-tout il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flatteuſes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin, il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité ; mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence, & malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les Rois ſont-ils expoſés ? Les plus ſages même ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſés les environnent ; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés, ni flatteurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les Princes ne ſavent guere les aller chercher. Au contraire, les méchants ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui regne. O ! qu'un Roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchants (*a*) ! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flat-

(*a*) Il n'y a guere de flatterie à la Cour, quand on ſait que la vérité ſeule peut plaire au Prince. Henri IV ne fut preſque jamais flatté, parce qu'il n'aimoit pas les fades louanges. Il ſen-

terie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit, Calypſo interrompit Télemaque, diſant: Eh bien! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la ſervitude? Télemaque répondit: Mon malheur croiſſoit toujours, je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort: il fallut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déſerts affreux. On y voit des ſables brûlants au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpétuel ſur le ſommet des montagnes: & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes eſcarpées, les vallées y ſont ſi profondes, qu'à peine le ſoleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers auſſi ſauvages que le pays même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à ſuivre un troupeau, pour éviter la fu-

---

toit bien qu'il n'avoit pas beſoin de panégyriſtes pour établir ſa réputation. Mais quand un Prince aime l'encens, il ne doit pas craindre d'en manquer, il n'y a point de petit Poëte qui ne ſoit tout prêt à le mettre au rang des Dieux; c'eſt pour cela que tous les Rois de la Grece étoient deſcendants de Jupiter.

reur brutale d'un premier eſclave, qui, eſpérant d'obtenir ſa liberté, accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zele & ſon attachement à ſes intérêts. Cet eſclave ſe nommoit Butis : je devois ſuccomber dans cette occaſion; la douleur me preſſant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis ſur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus ſupporter mes peines. En ce moment, je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins ſembloient deſcendre du ſommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines : une voix mugiſſante ſortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles : Fils du ſage Ulyſſe, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne ſont guere dignes de l'être, la molleſſe les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu ſeras heureux, ſi tu ſurmontes tes malheurs, & ſi tu ne les oublie jamais! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera juſqu'aux aſtres. Quand tu ſeras le maître des autres hommes, ſouviens-toi que tu as été foible, pauvre & ſouffrant comme eux : prends plaiſir à les ſoulager; aime ton peuple, déteſte la flatterie, & ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras modéré & courageux pour vaincre tes paſſions.

Ces paroles divines entrerent juſqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie & le courage; je ne ſentis point cette horreur qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, & qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle (*a*). En même-temps

(*a*) Il n'y a point d'homme véritablement grand que celui qui eſt ſupérieur à la fortune, qui ſe joue de ſes caprices, &

je me trouvai un nouvel homme; la ſageſſe éclairoit mon eſprit, je ſentois une douce force pour modérer toutes mes paſſions, & pour arrêter l'impétuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les bergers du déſert; ma douceur, ma pâtience, mon exactitude appaiſerent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité & de la ſolitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit, & le ſoutenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violents, & qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, & qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir; & l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture (*a*). Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne ſont point comme moi privés de lecture. Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main. Ce vieillard avoit un grand front

---

qui peut être réduit à la condition la plus baſſe ſans rien perdre de ſa dignité. Céſar fut pris par des pirates; mais lors même qu'il étoit leur eſclave, il ſavoit, dit Plutarque, ſe faire reſpecter de ces Barbares comme s'il eût été le Roi.

(*a*) Il faut reſtreindre la maxime aujourd'hui plus que jamais; ceux qui aiment la lecture & qui ont du goût pour la bagatelle & pour le faux, achevent de ſe gâter l'eſprit par les livres de tant d'Auteurs ſubalternes qui n'ont nulle idée de vertus, & qui ne ſe propoſent d'autres deſſeins que d'amuſer l'imagination. Un Auteur ne mérite d'être lu, que quand il écrit pour rendre les hommes meilleurs.

chauve, & un peu ridé; une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture; ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, ſon teint étoit encore frais & vermeil, les yeux vifs & perçants; ſa voix étoit douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vu un ſi vénérable vieillard: il s'appelloit Termoſiris; il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit, étoit un recueil d'Hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons: il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé: il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée: auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler: il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent: Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellents Poëtes favoriſés des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter & lécher ſes pieds. Les ſatyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui: les arbres même paroiſſoient émus, & vous auriez cru que les rochers attendris alloient

deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accents (a); il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, & la ſageſſe des hommes qui préferent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe, ni ſon fils. Enfin, il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enſeigner aux Bergers à cultiver les Muſes. Apollon, diſoit-il, indigné de ce que Jupiter par ſes foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & les perça de ſes fleches. Auſſi-tôt le Mont Etna ceſſa de vomir des tourbillons de flammes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faiſoient gémir les cavernes de la terre & les abymes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus poli par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain furieux ſort de ſa fournaiſe; quoique boîteux, il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive ſuant & couvert de pouſſiere dans l'aſſemblée des Dieux, il fait des plaintes ameres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe du Ciel, & le précipite ſur la terre. Son char vuide faiſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits, avec le changement régulier des ſaiſons. Apollon, dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete. Il jouoit de

(a) L'Auteur décide ici la grande queſtion agitée récemment: Si la fin de la Poéſie eſt d'inſtruire ou de plaire. Les premiers Poëtes ne ſe diſoient inſpirés des Dieux, que parce qu'ils croyoient qu'il étoit de leur art de perfectionner les hommes; ils n'employoient l'harmonie que pour rendre l'oreille plus attentive à leurs divines leçons; ils penſoient pour inſtruire, ils chantoient pour plaire.

la flûte; & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux ſur le bord d'une claire fontaine écouter ſes chanſons. Juſques-là ils avoient mené une vie ſauvage & brutale, ils ne ſavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un déſert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printemps ſe couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît ſous ſes pas. Puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'été, où les Zéphyrs rafraîchiſſent les hommes, & où la roſée déſaltere la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorés dont l'automne récompenſe les travaux des laboureurs, & le repos de l'hyver pendant lequel la jeuneſſe folâtre dânſe auprès du feu. Enfin, il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons, où les rivieres font mille détours au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi aux Bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait goûter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flûtes ſe virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaiſirs purs qui fuyent les palais dorés. Les jeux, les ris, les graces, ſuivoient par-tout les innocentes Bergeres (*a*). Tous les jours étoient des fêtes : on n'entendoit plus que le gazouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des Zéphyrs qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher,

(*a*) Pour éloigner les hommes du luxe, il faut les rappeller aux plaiſirs purs & faciles de la nature. Le Sage fait la comparaiſon des uns avec les autres; il ne balance point ſur le choix.

rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux Bergers qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, & à percer de fleches les daims & les cerfs : les Dieux même devinrent jaloux des Bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire ; puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon : défrichez cette terre ſauvage, faites fleurir comme lui le déſert, apprenez à tous ces Bergers quels ſont les charmes de l'harmonie : adouciſſez les cœurs farouches, montrez-leur l'aimable vertu, faites-leur ſentir combien il eſt doux de jouir dans la ſolitude des plaiſirs innocents que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels qui environnent les Rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flûte ſi douce, que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous côtés, attirerent bientôt autour de moi tous les Bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me ſentois ému, & comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les Bergers, oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons ; il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage, tout y étoit doux & riant : la politeſſe des habitants ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termoſiris étoit Prêtre : les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergeres y

alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, & portant ſur leurs têtes dans des corbeilles les dons ſacrés. Après le ſacrifice, nous faiſions un feſtin champêtre; nos plus doux mêts étoient le lait de nos chevres & de nos brebis, que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raiſins : nos ſieges étoient les gazons, nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux; je n'avois en main que ma houlette : je m'avance hardiment, le lion hériſſe ſa criniere, me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſeche & enflammée, ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu, il bat ſes flancs avec ſa longue queue : je le terraſſe : la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer : trois fois je l'abattis, trois fois il ſe releva : il pouſſoit des mugiſſements qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin, je l'étouffai entre mes bras; & les Bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers ſe répandit dans toute l'Egypte, il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il fut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ſes déſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes; & tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, & découvrit

que Métophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une priſon perpétuelle, & lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſédoit injuſtement. O! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes : ſouvent (*a*) on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux ; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande ; chacun eſt intéreſſé à le tromper : chacun, ſous une apparence de zele, cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne : on l'aime ſi peu, que, pour obtenir ſes faveurs, on le flatte & on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ſes amants. La flotte étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me faiſoit eſpérer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon Royaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte ;

(*a*) Les Perſes appelloient les yeux du Roi, les Grands qui s'approchoient de ſon Trône, & qui étoient aſſociés aux fonctions royales. Ce ſeul titre faiſoit connoître au Prince que les regards d'un ſeul homme étoient trop foibles pour s'étendre ſur un vaſte Etat, & qu'un Roi eſt aveuglé ou éclairé par ceux qui l'approchent. Combien de Princes qui, après un long regne ſont morts ſans avoir connu leur Royaume !

chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere. Les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi, jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux! il falloit ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais: pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris ? Les jeunes gens diſoient : L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite, nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi : pour nous, nous ne l'avons vu que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du Roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris : chacun vouloit en conſerver l'image. Pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner : il avoit été nourri dans la molleſſe & dans une fierté brutale; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon pere avoit ménagés avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſucer le ſang des malheureux; enfin, qu'à ſuivre le conſeil flatteur des jeunes inſenſés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pere. C'étoit un monſtre, & non pas un Roi; toute l'Egypte gémiſſoit : & quoique le nom de Séſoſ-

tris, ſi cher aux Egyptiens, leur fît ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-temps régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque; je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Peluſe, où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau Roi; il m'avoit fait renfermer dans cette tour, pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe; tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abymé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être briſés contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas! je ne puis eſpérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient; l'onde étoit écumante ſous les rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus: j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, & d'autres qui ſembloient aller au-devant de cette flotte qu'on y voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'iſle de Cypre; car mes

malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit par ſes violences cauſé une révolte de ſes ſujets, & allumé la guerre civile : je fus, du haut de cette tour, ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens, qui avoient appellé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple; il paroiſſoit comme le Dieu Mars; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant; à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſés. Ce jeune Roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans ſes yeux la fureur & le déſeſpoir; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : ſon courage le pouſſoit au haſard, & la ſageſſe ne modéroit pas ſa valeur. Il ne ſavoit ni modérer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie; ſes lumieres égaloient ſon courage; mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses maîtres avoient empoiſonné par la flatterie ſon beau naturel. Il étoit enivré de ſa puiſſance & de ſon bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ſes deſirs fougueux. La moindre réſiſtance enflammoit ſa colere; alors il ne raiſonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même; ſon orgueil furieux en faiſoit une bête farouche; ſa bonté naturelle & ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant; ſes plus fideles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ſes paſ-

ſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long-temps ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis; mais enfin, il fut accablé; je le vis périr, le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine, les rênes lui échapperent des mains, il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'iſle de Cypre lui coupa la tête; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe. Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le ſang, les yeux fermés & éteints; ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe & menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux; & ſi jamais les Dieux me faiſoient régner, je n'oublierois point un ſi funeſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Eh! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

*Fin du Livre ſecond.*

# LIVRE TROISIEME.

## SOMMAIRE.

*Télemaque raconte que le ſucceſſeur de Bocchoris rendant tous les priſonniers Tyriens, lui-même Télemaque fut emmené à Tyr ſur le vaiſſeau de Narbal, qui commandoit la flotte Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice: qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'iſle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre: qu'alors il étoit ſur le point de périr; mais qu'Aſtarbé, maîtreſſe du Tyran, l'avoit ſauvé, pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.*

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages (*a*). Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télemaque racontoit ingénuement les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le ſage Mentor; elle trouvoit une nobleſſe & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accuſoit lui-même, & qui paroiſſoit avoir ſi bien profité de ſes im-

(*a*) C'eſt par défaut de lumiere qu'on méconnoît ſes fautes; c'eſt par défaut de ſentiments qu'on craint de les avouer. Tous les hommes ſe trompent; mais les grands Hommes reconnoiſſent qu'ils ſe ſont trompés, dit un bel Eſprit de ce ſiecle.

*Liv. 3.*

*Telemaque est instruit par Narbal du Commerce de Tyr.*

prudences pour ſe rendre ſage, prévoyant, & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télemaque; il me tarde de ſavoir comment vous ſortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Télemaque reprit ainſi ſon diſcours. Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fideles au Roi, étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres : on établit un autre Roi, nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'iſle de Cypre ſe retirerent, après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens, je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaſte mer étoit couverte de navires, les mariniers pouſſoient des cris de joie, les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'applaniſſoient peu-à-peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le ſoleil qui ſe levoit ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelants; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes que nous découvrions encore un peu ſur l'horiſon, & tout le ciel peint d'un ſombre azur nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne ſuis point de Phénicie, lui dis-je; mais les Egyptiens m'avoient pris ſur

la mer dans un vaiſſeau de Phénicie ; j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien ; c'eſt ſous ce nom que j'ai long-temps ſouffert ; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal ? Je lui parlai ainſi. Je ſuis Télemaque, fils d'Ulyſſe, Roi d'Ithaque en Grece ; mon pere s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiégé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays, la fortune me perſécute comme lui ; vous voyez un malheureux qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon pere.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſais quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement ſincere & généreux, il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirerent pour me ſauver d'un grand péril.

Télemaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter ; la douceur & la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je ſens même que les Dieux que j'ai toujours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils ; je vous donnerai un conſeil ſalutaire ; & pour récompenſe, je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier. Quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon (a) ſecret, & encore

(a) On ne divulgue point ſon ſecret, mais on le laiſſe tranſpirer. Qu'il eſt difficile d'être impénétrable ſans paroître caché, & d'envelopper ſon ſecret ſous d'autre voiles que ceux de la diſſimulation & du déguiſement !

plus de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe ? je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talents ſont inutiles.

Quand Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiege de Troye, il me prit ſur ſes genoux & entre ſes bras (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté); après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles quoique je ne puſſe les entendre : O mon fils! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faulx une tendre fleur qui commence à éclore; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mere & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance; ſi vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flatterie; enſeignez-lui à ſe vaincre; qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincere & fidele à garder le ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

(a) Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on

(a) L'ame des enfants bien nés eſt ſuſceptible des plus hauts ſentiments. C'eſt un grand art que de les faire éclore. Amilcar, qui vouloit rendre Hannibal ſon fils implacable ennemi des Romains, le fit jurer dès l'enfance, à la face des autels, qu'il feroit une guerre éternelle au peuple Romain. Ces ſentiments ne s'effaçerent jamais du cœur de ce Héros.

a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur. Je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon pere eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mere expoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable & ſûr. On m'entretenoit ſecretement des plus grandes affaires; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter les prétendants. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance, par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé, jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret; ſouvent les prétendants tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir. Mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télemaque, la puiſſance des Phéniciens, ils ſont redoutables à toutes les nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſques aux Colonnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſants. Le grand Roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient; il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſants pour porter patiemment le joug de la ſervitude. Nous reprîmes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le temps de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que

de ſa puiſſance : mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien-loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télemaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion, notre Roi ; il les a trempées, ces mains cruelles, dans le ſang de Sichée, mari de Didon, ſa ſœur. Didon, pleine de deſirs de la vengeance, s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont ſuivie : elle a fondé ſur la côte d'Afrique, une ſuperbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſérable & odieux à ſes ſujets (*a*). C'eſt un crime à Tyr que d'avoir des grands biens ; l'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel ; il perſécute les riches, & il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu : car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices & ſes infamies ;

(*a*) Pygmalion eſt dépeint comme un mauvais politique. Un Prince chancelant ſur ſon trône, ne peut avoir de plus ferme appui que ceux qui ſe ſont enrichis par des voies légitimes. On ſait la ruſe de ce Roi d'Angleterre, ſi vantée par Comines. Ce Prince craignant que le Parlement ne ſe déclarât pour ſon compétiteur, emprunta ſecretement des ſommes conſidérables des principaux membres de cette aſſemblée. Ils ne penſerent plus à changer de maître, quand ils virent qu'ils ne pouvoient perdre leur Roi ſans perdre une partie de leur fortune.

la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiete, le ronge; il a peur de ſon ombre, il ne dort ni nuit, ni jour; les Dieux pour le confondre l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre : il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais, il eſt ſeul, triſte, abattu au fond de ſon palais : ſes amis même n'oſent l'aborder, de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toujours des épées nues & des piques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verouils, ſont le lieu où il ſe renferme; on ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce; ſi on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche, ils ſont ſans ceſſe errants de tous côtés; (a) il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout ému; il eſt pâle & défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mêts les plus exquis le dégoûtent; ſes enfants, loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur; il en a fait ſes plus dan-

(a) La deſcription n'eſt point outrée, elle paroit copiée d'après ce que l'Hiſtoire Grecque rapporte de Denis de Syracuſe. Les terreurs accompagnent le crime, la ſécurité ſuit la vertu. On n'a jamais vu de Tyran tranquille ſur le trône.

gereux ennemis; il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie, le fera périr! Quelqu'un de ſes domeſtiques auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi je crains les Dieux; quoi qu'il m'en coûte, je ſerai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télemaque! gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe : il eſpéreroit qu'Ulyſſe retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, & il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſérable que Pygmalion me le paroiſſoit.

Surpris d'un ſpectacle ſi affreux & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux, il a cru y parvenir par les richeſſes & par une autorité abſolue; il poſſede tout ce qu'il peut deſirer, & cependant il eſt miſérable par ſes richeſſes & par ſon autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois naguere, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été; il jouiroit des plaiſirs innocents de la campagne, & en jouiroit ſans remords. Il ne craindroit ni le fer, ni le poiſon. Il aimeroit les hommes, il en ſeroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richeſſes qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher; mais il jouiroit librement des fruits de la terre, & ne ſouffriroit aucun véritable beſoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il

veut; mais il s'en faut bien qu'il le faſſe. Il fait tout ce que veulent ſes paſſions féroces; il eſt toujours entraîné par ſon avarice, par ſa crainte, & par ſes ſoupçons : il paroît être maître de tous les autres hommes; mais il n'eſt pas maître de lui-même : car il a autant de maîtres & de bourreaux qu'il a de deſirs violents.

Je raiſonnois ainſi de Pygmalion ſans le voir; car on ne le voyoit point, & on regardoit ſeulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes tréſors. Je comparois ce Roi inviſible avec Séſoſtris ſi doux, ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les étrangers, ſi attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux Rois. Séſoſtris, dis-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre; il ſe montroit à tous ſes ſujets comme à ſes propres enfants. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant Roi eſt toujours expoſé à une mort funeſte, même dans ſon palais inacceſſible, au milieu de ſes gardes : au contraire le bon Roi Séſoſtris étoit en ſûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pere dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Iſle de Cypre, qui étoient venues ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté : il me fit paſſer en revue parmi les ſoldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux juſques dans les moindres choſes. Le défaut des Princes trop faciles & inappliqués, eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit, au contraire, de ſe défier des plus honnêtes gens. Il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits & ſimples qui agiſſent ſans déguiſement :

guiſement : auſſi n'avoit-il jamais vu de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un Roi ſi corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit ſur le trône, dans les hommes dont il s'étoit ſervi, tant de diſſimulation, de perfidie & de vices affreux, déguiſés ſous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes ſans exception, comme s'ils euſſent été maſqués. Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune vertu ſincere ſur la terre : ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à-peu-près égaux (*a*). Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne ſe donnoit pas la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchants les plus déclarés, parce qu'il les croyoit auſſi méchants & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échappai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal tremblolt de crainte que je ne fuſſe découvert; il lui en eût coûté la vie, & à moi auſſi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents contraires nous retinrent aſſez long-temps à Tyr.

Je profitai de ce ſéjour pour connoître les mœurs des Phéniciens, ſi célebres chez toutes les nations connues. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une iſle. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui ſe touchent preſque; enfin, par la douceur de ſon climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du Midi;

(*a*) Un mauvais Prince ne ſauroit trouver que des Miniſtres encore pires. Un homme de probité ne ſauroit ſe prêter au crime; & la plus coupable de toutes les injuſtices, c'eſt de ſe rendre le miniſtre des injuſtices d'autrui.

elle eſt rafraîchie par le vent du Nord qui ſouffle du côté de la mer. Ce pays eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nues, & va toucher les aſtres; une glace éternelle couvre ſon front; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrents des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au-deſſous, on voit une vaſte forêt de cedres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantés, & qui portent leurs branches épaiſſes juſques vers les nues : cette forêt a ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondiſſent ſur l'herbe. Là, coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-deſſous de ces pâturages le pied de la montagne qui eſt comme un jardin : le printems & l'automne y regnent enſemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais, ni le ſouffle empeſté du Midi qui ſeche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'eſt auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'iſle où eſt bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville ſemble nager au-deſſus des eaux, & être la Reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ſes habitants ſont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une ville qui appartienne à un peuple particulier; mais qu'elle eſt la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, ſemblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embraſſent un vaſte port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de navires; & ces navires ſont ſi nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer

qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richeſſes ne les dégoûtent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture eſt ſi vive, que le temps ne peut l'effacer : on s'en ſert pour des laines fines qu'on réhauſſe d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gades ; & ils ont même pénétré dans le vaſte Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait auſſi de longues navigations ſur la mer rouge, & c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher dans des iſles inconnues, de l'or, des parfums & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point comme dans les villes de la Grece des hommes oiſifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes ſont occupés à décharger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes ou à les vendre, à ranger leurs magaſins, & à tenir un compte exact de ce qui leur eſt dû par les négociants étrangers. Les femmes ne ceſſent jamais ou de filer les laines, ou de faire des deſſins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce ; c'eſt notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui dompterent les

flots long-temps avant l'âge de Typhis & des Argonautes tant vantés dans la Grece. Ils furent, dis-je, les premiers qui oſerent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues & des tempêtes; qui ſonderent les abymes de la mer, qui obſerverent les aſtres loin de la terre, ſuivant la ſcience des Egyptiens & des Babyloniens : enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſéparés. Les Tyriens ſont induſtrieux, patients, laborieux, propres, ſobres & ménagers; ils ont une exacte police; ils ſont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincere, plus fidele, plus ſûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices & dans l'oiſiveté; ſi les premiers de la nation mépriſoient le travail & l'économie (*a*); ſi les arts ceſſoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant ſoit peu les regles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils ceſſoient de faire les grandes avances qui ſont néceſſaires pour rendre leurs marchandiſes parfaites chacune dans ſon genre, vous verriez bientôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais, expliquez-moi, lui diſois-je, les vrais

(*a*) Les nations barbares mépriſent les Arts; & c'eſt ſans doute parce que nous en deſcendons, que nous les croyons incompatibles avec la nobleſſe. Rien ne dégrade moins l'homme que le travail; mais quand l'eſprit tient autant de part que le corps, ce travail illuſtre ennoblit en quelque maniere un grand Artiſan: les noms des Mirons, des Policletes, des Philiaſſes ſeront toujours en honneur dans l'Hiſtoire.

moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici; recevez bien & facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la ſûreté, la commodité, la liberté entiere; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, eſt de ne vouloir jamais trop gagner, & de ſavoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers : ſouffrez même quelque choſe d'eux : craignez d'exciter la jalouſie par votre hauteur : ſoyez conſtant dans les regles du commerce; qu'elles ſoient ſimples & faciles : accoutumez vos peuples à les ſuivre inviolablement : puniſſez ſévérement la fraude, & même la négligence ou le faſte des (a) marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur-tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce, pour le tourner ſelon vos vues. Il eſt plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, & qu'il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine; autrement il les découragera. Il en tirera aſſez d'avantages par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes Etats. Le commerce eſt comme certaines ſources; ſi vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils ſe retirent inſenſiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, & les accoutument à ſe paſſer de vous. Il faut même

(a) Un grand commerce introduit le luxe; & le luxe, en ſe répandant parmi le peuple, détruit preſque toujours ce grand commerce. La politique Romaine avoit voulu parer à cet inconvénient par les Loix ſomptuaires; mais elles furent le plus mal obſervées; il n'y avoit pas toujours des Catons pour Cenſeurs.

vous avouer que, depuis quelque temps, la gloire de Tyr eſt bien obſcurcie. O ! ſi vous l'aviez vue, mon cher Télemaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les triſtes reſtes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuſe Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ſes ſujets. Au-lieu d'ouvrir, ſuivant notre ancienne coutume, ſes ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut ſavoir le nombre des vaiſſeaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y ſont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandiſes, & le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il uſe de ſupercherie pour ſurprendre les marchands, & pour confiſquer leurs marchandiſes. Il inquiete les marchands qu'il croit les plus opulents : il établit ſous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainſi le commerce languit. Les étrangers oublient peu-à-peu le chemin de Tyr qui leur étoit autrefois ſi conuu ; & ſi Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puiſſance ſeront bientôt tranſportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai enſuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus ſi puiſſants ſur la mer ; car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui ſert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fourniſſent les bois des vaiſſeaux, & nous les réſervons avec ſoin pour cet uſage ; on n'en coupe jamais que pour les beſoins publics. Pour la conſtruction des vaiſ-

ſeaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui diſois-je, avez-vous pu trouver ces ouvriers ? Il me répondit : Ils ſe ſont formés peu-à-peu dans le pays. Quand on récompenſe bien ceux qui excellent dans les arts, on eſt ſûr d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur derniere perfection; car les hommes qui ont le plus de ſageſſe & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenſes ſont attachées (*a*). Ici on traite avec honneur tous ceux qui réuſſiſſent dans les arts & dans les ſciences utiles à la navigation. On conſidere un bon Géometre; on eſtime fort un habile Aſtronome; on comble de biens un pilote qui ſurpaſſe les autres dans ſa fonction; on ne mépriſe point un bon charpentier; au contraire, il eſt bien payé & bien traité : les bons rameurs même ont des récompenſes ſûres & proportionnées à leur ſervice (*b*) : on les nourrit bien; on a ſoin d'eux quand ils ſont malades; en leur abſence, on a ſoin de leurs femmes & de leurs enfants. S'ils périſſent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoye chez eux ceux qui ont ſervi un certain temps. Ainſi on en a autant qu'on en veut. Le pere eſt ravi d'élever ſon fils dans un ſi bon métier; & dès ſa plus tendre jeuneſſe, il ſe hâte de lui enſeigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriſer les tempêtes. C'eſt ainſi qu'on mene les hommes ſans contrainte, par la récompenſe & par

(*a*) Cicéron dit que la gloire eſt la nourrice des arts; mais on peut dire qu'en ce point les récompenſes vont de pair avec la gloire, ſi elles ne la précedent : les hommes vulgaires n'aimeront jamais aſſez la vertu pour ſe contenter d'un mérite ſtérile.

(*b*) A Athenes, ceux qui excelloient dans quelque art, ou qui rendoient quelques ſervices à la République, étoient entretenus dans le Pritanée; on avoit attaché beaucoup de gloire à cette récompenſe.

le bon ordre. L'autorité ſeule ne fait jamais bien : la ſoumiſſion des inférieurs ne ſuffit pas : il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choſes où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Après ce diſcours, Narbal me mena viſiter tous les magaſins, les arſenaux & tous les métiers qui ſervent à la conſtruction des navires. Je demandois le détail des moindres choſes, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal qui connoiſſoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du Roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à viſiter curieuſement le port, & à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien : le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on ſache certainement de quel pays il eſt; vous en répondrez ſur votre tête. Dans ce moment, je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion exacte de toutes ſes parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, ſurpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui eſt de l'iſle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois.

Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télemaque ; nous ſommes perdus. Le Roi, que ſa défiance tourmente jour & nuit, ſoupçonne que vous n'êtes pas de l'iſle de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr ſi je ne vous mets entre ſes mains. Que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la ſageſſe pour nous tirer de ce péril ! Il faudra, Télemaque, que je vous mene au palais du Roi. Vous ſoutiendrez que vous êtes Cyprien, de la ville d'Amathonte, fils d'un ſtatuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pere ; & peut-être que le Roi, ſans approfondir davantage, vous laiſſera partir. Je ne vois point d'autres moyens de ſauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : Laiſſez périr un malheureux que le deſtin veut perdre ; je ſais mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me réſoudre à mentir. Je ne ſuis point Cyprien, & je ne ſaurois dire que je le ſuis. Les Dieux voyent ma ſincérité ; c'eſt à eux à conſerver ma vie par leur puiſſance, s'ils le veulent ; mais (*a*) je ne veux point la ſauver par un menſonge.

Narbal me répondit : Ce menſonge, Télemaque, n'a rien qui ne ſoit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à perſonne ; il ſauve la vie à deux innocents ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de bleſſer la Religion.

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en préſence des Dieux, qui doit tout à la vérité.

(*a*) Les grandes ames ne trouveront pas cette morale au-deſſus de leur portée. C'eſt faire trop de cas de la vie, dit un Ancien, que de la conſerver aux dépens de la vertu.

Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les Dieux, & ſe bleſſe ſoi-même; car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal de me propoſer ce qui eſt indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſauront nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons en mourant les victimes de la vérité, & nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie: la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte?

Nous demeurâmes long-temps dans cette eſpece de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine: c'étoit un autre Officier du Roi qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit; elle étoit enjouée, flatteuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Syrenes, un cœur cruel & plein de malignité: mais elle ſavoit cacher ſes ſentiments corrompus par un profond artifice. Elle avoit ſu gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guere moins funeſte que ſon infame avarice: mais quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ſes vrais ſentiments, & elle faiſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le temps même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuſe beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à con-

ſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds, flottants ſur ſes épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe; enfin, qu'à chanter ſes amours ſur ſa lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme. D'ailleurs, il craignit de s'expoſer à la cruelle jalouſie du Roi. Aſtarbé, ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon déſeſpoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'étranger que le Roi faiſoit chercher, & qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet, elle le perſuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne ſavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intéreſſés, artificieux, prêts à exécuter ſes ordres injuſtes & ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en priſon.

Aſtarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet Officier qui lui dit ces paroles: Aſtarbé vous défend de découvrir au Roi quel eſt votre étranger; elle ne vous demande que le ſilence, & elle ſaura bien faire en ſorte que le Roi ſoit content de vous: cependant, hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire; & l'Officier, ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal & moi, nous admirâmes la bonté des Dieux qui récompenſoient notre ſincérité, & qui ont un ſoin ſi touchant de ceux qui haſardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être, & l'eſt preſque toujours groſſiérement. Il ſe défie des gens de bien, & s'abandonne à des ſcélérats : il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion, il eſt le jouet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchants pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même-temps, nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télemaque, vous mettre en ſûreté : fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous! Mais un deſtin ſévere m'attache à cette malheureuſe patrie; il faut ſouffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enſeveli dans ſes ruines : n'importe; pourvu que je diſe toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télemaque! je prie les Dieux qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure & ſans tache, juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Pénelope, délivrez-la de ſes téméraires amants; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans votre bonheur, ſouvenez-vous du malheureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arroſai de

mes larmes ſans lui répondre. De profonds ſoupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embraſſions en ſilence. Il me mena juſqu'au vaiſſeau ; il demeura ſur le rivage : & quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

*Fin du Livre troiſieme.*

# LIVRE QUATRIEME.

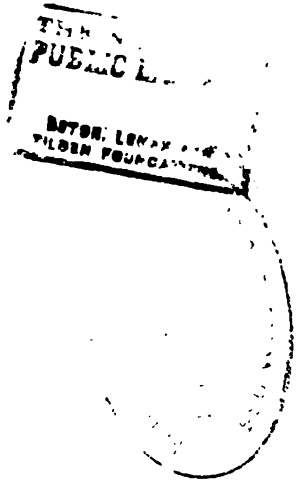
## SOMMAIRE.

*Calypſo interrompt Télemaque, pour le faire repoſer. Mentor le blâme en ſecret d'avoir entrepris le récit de ſes aventures, & lui conſeille de les achever, puiſqu'il les a commencées. Télemaque raconte que pendant ſa navigation, depuis Tyr juſqu'en l'iſle de Cypre, il avoit eu un ſonge, où il avoit vu Vénus & Cupidon contre qui Minerve le protégeoit; qu'enſuite il avoit cru voir auſſi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'iſle de Cypre : qu'à ſon réveil, une tempête auroit fait périr le vaiſſeau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le ſauver : qu'à ſon arrivée dans l'iſle, il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazael, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant au même lieu, avoit réuni les deux Grecs, & les avoit embarqués dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crete; & que dans ce trajet, ils avoient vu le beau ſpectacle d'Amphitrite, traînée dans ſon char par des chevaux marins.*

CALYPSO, qui avoit été juſqu'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les aventures de Télemaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil, après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la

Liv. 4

*Telemaque retrouve Mentor dans l'isle de Cypre. Il supplie Hazaël de l'embarquer avec lui pour les conduire en Crete.*


PUBLIC

joie ; goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ſes doigts de roſe entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil, ſortant de l'onde amere, répandront les flammes du jour, pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télemaque, l'hiſtoire de vos malheurs (*a*). Jamais votre pere n'a égalé votre ſageſſe & votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector ; ni Théſée, revenu des enfers ; ni même le grand Alcide qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle ſera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſais déja, & de vous demander ce que je ne ſais pas encore ! Allez, mon cher Télemaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grotte écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupieres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, & de vous envoyer des ſonges légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télemaque dans cette grotte ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil. Les Nymphes y avoient pré-

(*a*) Il n'y a point de louange plus odieuſe que celle qu'on donne aux dépens d'autrui. C'eſt adulation, ou ſtérilité de génie, que de louer par comparaiſon.

paré deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télemaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télemaque : Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné : vous avez charmé la Déeſſe, en lui expliquant les dangers dont votre courage & votre induſtrie vous ont tiré; par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon iſle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures (*a*)? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, & à vous apprendre quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé moyen de parler long-temps ſans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle deſire ſavoir; tel eſt l'art des femmes flatteuſes & paſſionnées. Quand eſt-ce, ô Télemaque! que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer : pour moi, je ne puis vous pardonner rien; je ſuis le ſeul qui vous connois, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de votre pere!

Quoi

(*a*) Il eſt facile de tromper ceux qui aiment à faire briller leur eſprit. Budée étoit chargé d'une négociation importante auprès de Léon X. Ce Pape, qui vouloit l'amuſer, lui propoſoit dans toutes ſes audiences quelque point d'antiquité à débrouiller : Budée étaloit ſon érudition, & oublioit le ſujet de ſon ambaſſade.

Quoi donc, répondit Télemaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter: mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez; & tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja dans ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver!

Mais que ferai-je donc, continua Télemaque, d'un ton modéré & docile? Il n'eſt plus temps, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos aventures; elle en ſait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſait pas encore; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter: achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télemaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil, & ils ſe coucherent.

Auſſi-tôt que Phébus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor, entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes Nymphes dans le bois, éveilla Télemaque. Il eſt temps, lui dit-il, de vaincre le ſommeil: allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles: ne lui ouvrez jamais votre cœur; craignez le poiſon flatteur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit au-deſſus de votre ſage pere, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange eſt exceſſive? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cauſe qu'elle vous croit foible, & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allerent au lieu où la Déeſſe les attendoit. Elle ſourit en le voyant, & cacha ſous une apparence de joie, la crainte & l'inquiétude qui troubloient ſon cœur; car elle prévoyoit que Télemaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télemaque, de ſatisfaire ma curioſité; j'ai cru pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie, & chercher une nouvelle deſtinée dans l'iſle de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypſo ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres & paſſionnés ſur Télemaque, & de voir avec indignation que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les Nymphes en ſilence ſe penchoient pour prêter l'oreille, & faiſoient une eſpece de demi-cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'aſſemblée étoient immobiles & attachés ſur le jeune homme. Télemaque, baiſſant les yeux & rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire.

A peine le doux ſouffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, & d'obſerver toutes les regles de la diſcrétion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence, un ſommeil doux & puiſſant vint me ſaiſir : mes ſens étoient liés & ſuſpendus; je goûtois une paix & une joie profonde qui enivroit mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vénus qui fendoit les nues dans ſon char volant, conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres qui parurent en elle quand elle ſortit de l'écume de l'O-

céan, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit tout-à-coup d'un vol rapide juſqu'auprès de moi, me mit en ſouriant la main ſur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bientôt dans cette Iſle fortunée, où les plaiſirs, les ris & les jeux folâtres naiſſent ſous mes pas. Là, tu brûleras des parfums ſur mes autels; là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces eſpérances, & garde-toi bien de réſiſter à la plus puiſſante de toutes les Déeſſes qui veut te rendre heureux.

En même-temps j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant, le faiſoient voler autour de ſa mere. Quoiqu'il eût ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces & l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne ſais quoi dans ſes yeux perçants qui me faiſoit peur. Il rioit en me regardant : ſon ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes fleches; il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide. Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur paſſionnée que j'avois remarquée dans le viſage & dans la poſture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, négligée, modeſte; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majeſté. La fleche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en ſoupira amérement : il eut honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire Enfant; tu ne vaincras jamais que des ames lâches qui aiment mieux tes honteux plaiſirs que la ſageſſe, la vertu & la gloire. A ces mots, l'Amour irrité, s'envola; & Vénus, remontant vers l'Olympe, je vis long-temps ſon char avec ſes deux colombes dans une nuée d'or & d'azur; puis elle diſ-

parut. En baiſſant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs Elizées. En ce lieu, je reconnus Mentor qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette iſle empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à ſon cou pour l'embraſſer : mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains, s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort, je m'éveillai, & je ſentis que ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. (*a*) Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même, pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Styx, il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes.

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant, tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient ſur leurs rames; le Pilote, couronné de fleurs, laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main

(*a*) Les ames enivrées de l'amour de la gloire ſont ſupérieures aux charmes de la volupté. On ſait avec quelle noble indifférence le Héros de la Grece regarda la femme & les filles de Darius; Scipion l'Africain, chaſte juſques dans ſes regards, ne voulut point voir la plus belle perſonne de la Cour du Roi Indibilis; mais après lui avoir donné ſa rançon pour dot, il la renvoya à celui à qui elle étoit fiancée.

une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée; lui & tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînés mugiſſoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, & nous précipiter dans l'abyme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flots irrités ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ſouvent oui dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers (*a*). Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux, pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote, troublé par le vin, comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau: j'encourageai les matelots effrayés, je leur fis abaiſ-

(*a*) Les Cypriens étoient les plus efféminés de tous les Grecs; & tandis que les autres peuples défendoient généreuſement leur liberté contre l'Empereur des Perſes, ils payoient à ce Prince un lâche tribut. Tous les politiques de l'antiquité ont regardé comme voiſin de ſa chûte, un Etat où l'on aime les plaiſirs plus que la gloire. Il n'y a peut-être point de maximes plus autoriſées dans l'Hiſtoire.

ſer les voiles : ils ramerent vigoureuſement : nous paſſâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'iſle de Cypre au mois du printemps qui eſt conſacré à Vénus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'iſle, je ſentis un air doux qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile & agréable, étoit preſqu'inculte; tous les habitants étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes & de jeunes filles, vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, ſe dévouer à ſon temple : la beauté, les graces, la joie, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages; mais les graces y étoient trop affectées : on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entre elles pour allumer de grandes paſſions; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil & mépriſable : à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduiſit au temple de la Déeſſe : elle en a pluſieurs dans cette iſle; car elle eſt particuliérement adorée à Cythere, à Idalie, & à Paphos : c'eſt à Cythere que je fus conduit. Le temple eſt tout de marbre; c'eſt un parfait périſtile : les colonnes ſont d'une groſſeur & d'une hauteur qui ren-

dent cet édifice très-majeſtueux : au-deſſus de l'architrave & de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la Déeſſe. A la porte du temple, eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu ſacré, aucune victime : on n'y brûle point comme ailleurs la graiſſe des geniſſes & des taureaux; on n'y répand jamais leur ſang : on préſente ſeulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut & ſans tache; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes ſont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préſentées devant l'autel, on les renvoye dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des Prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le Nectar. Les Prêtres ſont revêtus de longues robes blanches, avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour ſur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une eſpece de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple ſont ornées de feſtons pendants : tous les vaſes qui ſervent au ſacrifice, ſont d'or; un bois ſacré de myrthe, environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent préſenter les victimes aux Prêtres, & qui oſent allumer le feu des autels : (a) mais l'impudence & la diſſolution déshonorent un temple ſi magnifique.

(a) Toutes ces deſcriptions ſont copiées d'après les anciens Hiſtoriens. Il y avoit, au rapport de Strabon, plus de 1200 courtiſanes dans un ſeul Temple de Vénus.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquoit de mon innocence : ma retenue & ma pudeur servoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pieges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient : je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu : (a) j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide ; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent : mais si les bords sont escarpés, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu-à-peu, & sa force l'abandonne ; ses membres épuisés s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne ; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeller, ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon pere. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager : une secrete & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poison flatteur, qui se glissoit de veine en veine, & qui pénétroit jusqu'à la moelle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs ; je versois des larmes ameres : je rugissois comme un lion dans ma fu-

(a) Image sensible d'une ame vertueuse qui lutte contre la volupté. De tous les travaux d'Hercule, c'est celui que l'antiquité a le plus relevé ; elle vouloit nous apprendre que la plus glorieuse victoire d'un Héros est celle qu'il remporte sur lui-même.

reur. O malheureuſe jeuneſſe! diſois-je : O Dieux! qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge qui eſt un temps de folie ou de fievre ardente? O! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon aïeul! La mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur, enivré d'une folle paſſion, ſecouoit preſque toute pudeur; puis je me voyois plongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche que le chaſſeur a bleſſée : elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur; mais la fleche qui l'a percée dans le flanc, la ſuit par-tout; elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment, j'apperçus aſſez loin de moi, dans l'ombre épaiſſe de ce bois, la figure du ſage Mentor : mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & auſtere, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſpérance? Eſt-ce vous? Quoi donc! eſt-ce vous-même? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux? Eſt-ce vous, Mentor? N'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes qui jouiſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elizées? Parlez, Mentor, vivez-vous encore? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder, ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpiration : il m'attendoit tranquillement ſans faire

un pas vers moi. O Dieux! vous le ſavez quelle fut ma joie, quand je ſentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor : c'eſt ainſi que je m'écriai; j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes : je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin, je lui dis : Hélas! d'où venez-vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence? & que ferois-je maintenant ſans vous? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il, d'un ton terrible; fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon; l'air qu'on reſpire eſt empeſté; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infâme, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous? ne regardez pas même derriere vous en fuyant; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette iſle exécrable.

Il dit, & auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiere : une joie douce & pleine d'un ferme courage, renaiſſoit dans mon cœur : cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle & folâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnés : l'une eſt une joie d'ivreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, & de cuiſants remords; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux & de céleſte; elle eſt toujours pure & égale; rien ne peut l'épuiſer : plus on s'y plonge, plus elle eſt douce; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la

vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! Peut-on la voir ſans l'aimer ? peut-on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor me dit : il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : Il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échapper ; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie, pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec, pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curioſité de paſſer dans l'iſle de Crete, pour étudier les ſages loix de Minos. Pendant notre navigation, les vents nous ont contraints de relâcher dans l'iſle de Cypre ; en attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au Temple, le voilà qui en ſort ; les vents nous appellent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télemaque ; un eſclave qui craint les Dieux, doit ſuivre fidélement ſon maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe & des larmes de Pénelope ; ſouvenez-vous des juſtes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Télemaque !

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici : plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce maître Syrien eſt-il impitoyable ? Eſt-ce une tigreſſe dont il a ſuccé les mammelles dans ſon enfance ?

Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive : vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en ſuivant vos pas. Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié de ma jeuneſſe & de mes larmes : (*a*) puiſqu'il aime la ſageſſe, & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & inſenſible. Je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuſe, c'eſt fait de moi ; je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment, Hazaël appella Mentor ; je me proſternai devant lui : il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe, le plus ſage des Rois de la Grece qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troye, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere : la fortune, pour comble de mes maux, me l'a enlevé ; elle l'a fait votre eſclave ; ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimez la juſtice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les loix du bon Roi Minos, n'endurciſſez point votre cœur contre mes ſoupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui eſt réduit à demander

(*a*) Le premier fruit de la ſageſſe, c'eſt l'humanité. L'homme eſt ce qu'il y a de plus précieux dans l'univers, & c'eſt dans ce point de vue que le Sage le conſidere.

la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois, j'ai voulu mourir en Sicile, pour éviter l'eſclavage : mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; ô Hazaël ! ſouvenez-vous de Minos, dont vous admirez la ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un viſage doux & humain, me tendit la main, & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe : Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs ; & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe ; je ſerai votre pere, juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de votre pere, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave : mais je le garde comme un ami fidele ; (a) l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aie ſur la terre. J'ai trouvé en lui la ſageſſe ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi ; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amere douleur à la plus vive joie que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays : je trouvois un ſecours pour y retourner ; je goûtois la conſolation d'être auprès

(a) Le plus noble uſage que les Princes puiſſent faire de leurs tréſors, c'eſt de s'attacher des hommes illuſtres ; c'eſt la plus belle gloire d'Alexandre, d'Auguſte, & de Louis le Grand.

d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin, je trouvois tout en retrouvant Mentor, pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage; nous le ſuivons, on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles. Un zéphyr leger ſe joue dans nos voiles; il anime tout le vaiſſeau, & lui donne un doux mouvement. L'iſle de Cypre diſparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes ſentiments, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette iſle. Je lui dis ingénument en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſouffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horeur pour le vice, & dit ces paroles : O Vénus! je reconnois votre puiſſance & celle de votre fils; j'ai brûlé de l'encens ſur vos autels; mais ſouffrez que je déteſte l'infâme molleſſe des habitants de votre iſle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célebrent vos fêtes.

Enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puiſſance qui a formé le ciel & la terre; de cette Lumiere infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager; de cette Vérité ſouveraine & univerſelle qui éclaire tous les eſprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumiere pure, eſt aveugle comme un aveugle né : il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, & il eſt inſenſé : il croit tout voir, & il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vu : tout au plus il apperçoit de ſombres & fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes entraînés par le plaiſir des ſens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette

raiſon éternelle. C'eſt elle qui nous inſpire quand nous penſons bien : c'eſt elle qui nous reprend quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie ; elle eſt comme un grand Océan de lumiere : nos eſprits ſont comme de petits ruiſſeaux qui en ſortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

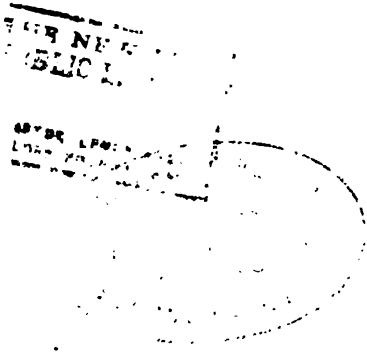
(a) Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſais quoi de pur & de ſublime : mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des Dieux, des Héros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Déluge, des premieres hiſtoires du genre humain, du fleuve d'Oubli où ſe plongent les ames des morts ; des peines éternelles, préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, & de cette heureuſe paix dont jouiſſent les juſtes dans les Champs Elizées, ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or & d'azur. En ſe jouant, ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traînée par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée, laiſſoient loin derriere eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure ; elle étoit

(a) Il ne faut point craindre d'élever les enfants à des ſentiments & à des connoiſſances ſupérieures à leurs âges. Le premier jeu d'Hercule dans ſon berceau, fut d'étouffer les ſerpents ; les enfants des Héros ſont hommes avant le temps.

d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, & les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriere le char; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues; de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palæmon, ſon fils, pendant à ſa mammelle. Elle avoit un viſage ſerein, & une douce majeſté qui faiſoit fuir les vents ſéditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduiſoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-deſſus du char; elle étoit à demi-enflée par le ſouffle d'une multitude de petits Zéphyrs qui s'efforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs, Eole, empreſſé, inquiet & ardent. Son viſage ridé & chagrin, ſa voix menaçante, ſes ſourcils épais & pendants, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & auſtere, tenoient en ſilence les fiers Aquilons, & repouſſoient tous les nuages. Les immenſes baleines & tous les monſtres marins faiſant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amere, ſortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déeſſe.

*Fin du Livre quatrieme.*



Liv. 5.

*Telemaque explique les loix de Minos aux Cretois assemblés pour élire un Roi.*

# LIVRE CINQUIEME.

## SOMMAIRE.

*Télemaque raconte qu'en arrivant en Crete, il apprit qu'Idoménée, Roi de cette iſle, avoit ſacrifié ſon fils unique pour accomplir un vœu indiſcret : que les Crétois, voulant venger le ſang du fils, avoient réduit le pere à quitter leur pays : qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement aſſemblés pour élire un autre Roi. Télemaque ajoute qu'il fut admis dans cette aſſemblée ; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, & qu'il expliqua les queſtions laiſſées par Minos dans le livre de ſes loix ; que les Vieillards Juges de l'iſle, & tous les peuples voulurent le faire Roi, voyant ſa ſageſſe.*

APRÈS que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crete, que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du mont Ida, au-deſſus des autres montagnes de l'iſle, comme un vieux cerf dans une forêt porte ſon bois rameux au-deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. (*a*) Peu-à-peu nous vîmes plus diſtinctement

(*a*) C'eſt des Crétois que la Grece a pris les deux ſciences fondamentales d'un Etat, celle des loix & celle des armes ; l'antiquité paroît autoriſer tout ce que l'Auteur dit de merveilleux de cette iſle.

les côtes de cette iſle, qui ſe préſentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Crete ſe montroit fertile & ornée de tous les fruits, par le travail de ſes habitants.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, & des villes ſuperbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fût imprimée; par-tout, la charrue avoit laiſſé des creux ſillons: les ronces, les épines, & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnues en ce pays. Nous conſidérions avec plaiſir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les gras herbages le long des ruiſſeaux; les moutons paiſſants ſur le penchant d'une colline; les vaſtes campagnes couvertes de jaunes épics, riches dons de la féconde Cérès; enfin, les montagnes ornées de pampres & de grappes d'un raiſin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux préſents de Bacchus, pour charmer les ſoucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete, & il nous expliqua ce qu'il en connoiſſoit. Cette iſle, diſoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuſe par ſes cent villes, nourrit ſans peine tous ſes habitants, quoiqu'ils ſoient innombrables. C'eſt que la terre ne ſe laſſe jamais de répandre ſes biens ſur ceux qui la cultivent. Son ſein fécond ne peut s'épuiſer; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils ſoient laborieux, plus ils jouiſſent de l'abondance: ils n'ont jamais beſoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ſes dons ſelon le nombre de ſes enfants, qui méritent ſes fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils ſe rendent malheureux par le deſir du ſuperflu;

(*a*) s'ils vouloient vivre ſimplement & ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit partout l'abondance, la joie, l'union & la paix.

C'eſt ce que Minos, le plus ſage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette iſle, eſt le fruit de ſes loix. L'éducation qu'il faiſoit donner aux enfants, rend les corps ſains & robuſtes : on les accoutume d'abord à une vie ſimple, frugale & laborieuſe ; on ſuppoſe que toute volupté amollit le corps & l'eſprit : (*b*) on ne leur propoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richeſſes & les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulation, & l'avarice.

Pour le faſte & la molleſſe, on n'a jamais beſoin de les réprimer ; car ils ſont inconnus en Crete : tout le monde y travaille, & perſonne ne ſonge à s'y enrichir ; chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce & réglée, où l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui eſt véritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni palais dorés. Les habits y ſont de laine

(*a*) C'eſt la principale leçon qu'ont donné les anciens Poëtes, & l'on peut dire que c'eſt à cet article que ſe réduit toute la morale d'Homere ; auſſi Horace qui l'avoit bien approfondie, ne craint point de l'élever au-deſſus de celle de Cryſipe, de Crantor, & de la ſévere école de Zénon.

(*b*) C'eſt nourrir les paſſions des enfants, que de leur donner pour récompenſe ce qu'il faut leur apprendre à mépriſer ; tout ce que les Lacédémoniens accordoient aux jeunes gens qui ſe diſtinguoient dans les Gyldas, ſe réduiſoit à la préſéance ſur ceux qu'ils avoient ſurpaſſés.

fine & de belle couleur, mais tout unis & ſans broderie. Les repas y ſont ſobres; on y boit peu de vin; le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. (*a*) Tout au plus on y mange un peu de groſſe viande ſans ragoût; encore même a-t-on ſoin de réſerver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes, mais ſans ornements. La ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée, mais elle eſt réſervée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperflues; l'habitude du travail, & l'horreur de l'oiſiveté; l'émulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux loix, & la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi, & il me répondit : Il peut tout ſur les peuples, mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le pere de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes ſervent par leur miſere & par leur ſervitude lâche à flatter l'orgueil & la molleſſe d'un ſeul homme. Le Roi ne doit rien avoir au-deſſus des autres, excepté ce qui

(*a*) C'eſt ainſi que dans l'Iliade eſt ſervie la table d'Agamemnon, d'Achille, & des autres Héros; il eſt aiſé de reconnoître où l'Auteur a puiſé ſes idées.

eſt néceſſaire, ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoutenir les loix. D'ailleurs, le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la molleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs; mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au-dehors le défenſeur de ſa patrie, en commandant les armées; & au-dedans, le juge des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples: c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon temps, tous ſes ſoins, toute ſon affection; & il n'eſt digne de la Royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfants régnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille; c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Crete ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérants qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-à-dire à leur vanité. Enfin, c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux Enfers le ſouverain juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'iſle. Nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous conſidérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer: nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement, & voici ce qu'un Crétois, nommé Nauſicrate, nous raconta.

Idoménée, fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Grece au ſiege de Troye. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crete; mais la tempête fut ſi violente, que le pilote de ſon vaiſſeau & tous les autres, qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux, chacun voyoit les abymes ouverts pour l'engloutir : chacun déploroit ſon malheur, n'eſpérant pas même le triſte repos des ombres qui traverſent le Styx après avoir reçu la ſépulture. Idoménée, levant les yeux & les mains vers le Ciel, invoquoit Neptune. O puiſſant Dieu! s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux: ſi tu me fais revoir l'iſle de Crete malgré la fureur des vents, je t'immolerai la premiere tête qui ſe préſentera à mes yeux.

Cependant ſon fils impatient de revoir ſon pere, ſe hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embraſſer; malheureux, qui ne ſavoit pas que c'étoit courir à ſa perte. Le pere, échappé à la tempête, arrivoit dans le port deſiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux : mais bientôt il ſentit combien ſes vœux lui étoient funeſtes. Un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon vœu indiſcret; il craignoit d'arriver parmi les ſiens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némeſis, Déeſſe impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & ſur-tout les Rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale & inviſible Idoménée. Il arrive; à peine oſe-t-il lever les yeux; il voit ſon fils : il recule ſaiſi d'horreur; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou; & tout étonné que ſon pere répond ſi

mal à ſa tendreſſe, il le voit fondant en larmes. O mon pere! dit-il, d'où vient cette triſteſſe? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre Royaume, & de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds ſoupirs, il dit : (a) Ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me briſant finir ma triſte vie; laiſſe vivre mon fils. O Dieu cruel! tiens, voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui, arrêterent ſa main. Le vieillard Sophronyme, interprete des volontés des Dieux, lui aſſura qu'il pourroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Votre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promeſſe, celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur ſang autour de ſon autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce diſcours la tête baiſſée & ſans répondre; la fureur étoit allumée dans ſes yeux : ſon viſage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ſes membres tremblants. Cependant ſon fils lui diſoit : Me voici, mon pere; votre fils eſt prêt à mourir pour ap-

(a) Un des plus grands abus que l'on puiſſe faire de la Religion, c'eſt de *paëtiſer* avec le Ciel, & de mettre à prix les graces qu'on lui demande; c'eſt faire de la Religion un ſordide commerce, & un indigne trafic.

paiſer le Dieu de la mer : n'attirez pas ſur vous ſa colere : je meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment, Idoménée, tout hors de lui, & comme déchiré par les furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de près ; il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles : il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang, ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumiere ; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans ſa racine par le tranchant de la charrue, languit & ne ſe ſoutient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon premier âge. Le pere, dans l'excès de ſa douleur, devient inſenſible ; il ne ſait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande ſon fils.

Cependant le peuple, touché de compaſſion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux furies. La fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons & des pierres ; la diſcorde ſouffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les ſages Crétois, oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la

merci des ondes. Idoménée, revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, & qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents le conduiſent vers l'Heſpérie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont réſolu d'en choiſir un qui conſerve dans leur pureté les loix établies. Voici les meſures qu'ils ont priſes pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes ſont aſſemblés ici. On a déja commencé par des ſacrifices; on a aſſemblé tous les Sages les plus fameux des pays voiſins, pour examiner la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander: on a préparé des jeux publics, où tous les prétendants combattent; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'eſprit & pour le corps. On veut un Roi dont le corps ſoit fort & adroit, & dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe & de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit: Hâtez-vous donc, ô étrangers! de venir dans notre aſſemblée: vous combattrez avec les autres; & ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le ſuivîmes ſans aucun deſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

(a) Nous arrivâmes à une eſpece de Cirque très-vaſte, environné d'une épaiſſe forêt: le milieu du

(a) Les grands événements du Poëme épique occupent le Lecteur; Homere & Virgile ont eu l'art de le délaſſer par la deſcription des Jeux; dans la circonſtance où l'Auteur les place, il les releve & les rend dignes de la majeſté de l'épopée.

Cirque étoit une arene préparée pour les combattants ; elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, & Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe & ma vigueur m'ôtoient toute excuſe : je jettai néanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, & j'apperçus qu'il ſouhaitoit que je combattiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me faiſoit : je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce & luiſante ſur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulyſſe qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & pluſieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans ſurmonta tous les autres qui oſerent ſe préſenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneſſe ; ſes bras étoient nerveux & bien nourris : au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voyoit tous ſes muſcles ; il étoit également ſouple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer ; mais je me préſentai à lui. Alors nous nous ſaiſîmes l'un l'autre, nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, & les bras entrelacés comme des ſerpents ; chacun s'efforçant d'enlever de terre ſon ennemi. Tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit

de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainſi, je le pouſſai avec tant de violence, que ſes reins plierent : il tomba ſur l'arene, & m'entraîna ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous ; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulyſſe ; & j'aidai au Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui céderent; il n'y eut que moi qui eſpérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'eſtomac, des coups qui me firent vomir le ſang, & qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me preſſoit, & je ne pouvois plus reſpirer. Mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulyſſe, ſeriez-vous vaincu ? La colere me donna de nouvelles forces; j'évitai pluſieurs coups dont j'aurois été accablé. Auſſi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que ſon bras s'allongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture penchée : déja il reculoit, quand je hauſſai mon ceſte pour tomber ſur lui avec plus de force : il voulut eſquiver; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverſer. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever; il ſe redreſſa lui-même couvert de pouſſiere & de ſang; ſa honte fut extrême, mais il n'oſa renouveller le combat.

Auſſi-tôt on commença les courſes des chariots que l'on diſtribua au ſort. Le mien ſe trouva le moindre pour la légéreté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons, un nuage de pouſſiere vole & couvre le ciel. Au commencement je laiſſai les autres paſſer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laiſſoit d'abord

tous les autres derriere lui. Un Crétois, nommé Polyclete, le ſuivoit de près. Hyppomaque, parent d'Idoménée, qui aſpiroit à lui ſuccéder, lâchant les rênes à ſes chevaux fumants de ſueur, étoit tout penché ſur leurs crins flottants; & le mouvement des roues de ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & ſe mirent peu-à-peu en haleine; je laiſſai loin derriere moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hyppomaque, parent d'Idoménée, preſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta par ſa chûte à ſon maître l'eſpérance de régner.

Polyclete, ſe penchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme dans une ſecouſſe; il tomba, les rênes lui échapperent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla ſon ardeur: tantôt il invoquoit les Dieux & leur promettoit de riches offrandes; tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer: il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne & lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les ſiens, étoient en état de le dévancer; il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me fermer le paſſage. Pour y réuſſir, il haſarda de ſe briſer contre la borne; il y briſa effectivement ſa roue. Je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon déſordre; & il me vit un moment après au bout de la carriere. Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulyſſe; c'eſt lui que les Dieux deſtinent à régner ſur nous.

Cependant les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Crétois nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis

Juges du peuple & Gardes des loix, nous aſſemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre ne fut admis. Les Sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos ſont recueillies. Je me ſentis ſaiſi de reſpect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit; ils étoient aſſis avec ordre, & immobiles dans leurs places: leurs cheveux étoient blancs; pluſieurs n'en avoient preſque plus. On voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce & tranquille: ils ne ſe preſſoient point de parler; ils ne diſoient que ce qu'ils avoient réſolu de dire. Quand ils étoient d'avis différents, ils étoient ſi modérés à ſoutenir ce qu'ils penſoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choſes paſſées, & l'habitude du travail leur donnoit de grandes vues ſur toutes choſes: mais ce qui perfectionnoit de plus leur raiſon, étoit le calme de leurs eſprits délivrés des folles paſſions & des caprices de la jeuneſſe; la ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient ſans peine le doux & noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe, d'être ſi impétueuſe & ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baiſerent avec reſpect; car ils diſent qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons,

ſages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix. C'eſt la loi, & non pas l'homme, qui doit régner. Tel étoit le diſcours de ces Sages. Enſuite celui qui préſidoit propoſa trois queſtions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La premiere queſtion étoit de ſavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent, que c'étoit un Roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, & qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent que c'étoit un homme ſi riche, qu'il pouvoit contenter tous ſes deſirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, & qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers pays ſans être jamais aſſujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginerent que c'étoit un Barbare, qui, vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & tout beſoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il jouiſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviſerent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, (*a*) eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on ſoit, on eſt très-

(*a*) L'homme le plus libre eſt celui dont la liberté approche le plus de celle de l'Etre ſuprême; c'eſt par conſéquent celui qui n'obéit qu'à la raiſon. Sur ce principe donc on ne peut diſconvenir que l'eſclave Epictete étoit plus libre que ſon maître Epaphrodite.

libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre eſt celui qui, dégagé de toute crainte & de tout deſir, n'eſt ſoumis qu'aux Dieux & à la raiſon. Les vieillards s'entre-regarderent en ſouriant, & furent ſurpris de voir que ma réponſe fût préciſément celle de Minos.

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes : Qui eſt le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit : C'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit : C'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfants ingrats & indignes de lui. Il vint un Sage de l'iſle de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots, toute l'aſſemblée s'écria : on applaudit, & chacun crut que ce ſage Lesbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée, & (*a*) je répondis ſuivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes eſt un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſérables : il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement ; ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guérir : il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller juſqu'à lui. Il eſt tyranniſé par ſes paſſions ; il ne connoît point ſes devoirs : il n'a jamais goûté le

(*a*) L'Auteur ne s'éloigne jamais des principes de ſa noble philoſophie : le plus malheureux eſt toujours, ſelon lui, le plus coupable, parce que, dans ſon ſyſtême, il ne connoît d'autre félicité que la vertu, ni d'autre malheur que le crime ; la douleur & le plaiſir ne ſont tout au plus, ſelon lui, que des biens & des maux ſubalternes.

plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu : il eſt malheureux & digne de l'être ; ſon malheur augmente tous les jours : il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoua que j'avois vaincu le ſage Lesbien, & les vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſieme queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable : (a) d'un côté, un Roi conquérant & invincible dans la guerre ; de l'autre, un Roi ſans expérience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le pays quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient, au contraire, que le Roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au-lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi :

Un Roi qui ne ſait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire

(a) Homere réunit ces deux qualités dans Agamemnon, Le Sceptre, dit ce Poëte, avoit paſſé des mains de Jupiter dans les ſiennes ; c'eſt-à-dire, qu'il conduit ſon peuple avec la bonté du pere des Dieux & des hommes ; ſes armes ſont plus redoutables que celles du Dieu Mars. Nous avons vu Louis le Grand, au même temps qu'il reculoit les frontieres de ſon Royaume, élever les arts à un point de perfection qui ſervira de modele à la la poſtérité ; & faire goûter les fruits les plus précieux de la paix dans le ſein même de la guerre.

duire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi Roi. Mais ſi vous comparez un Roi qui ne ſait que la guerre, à un Roi ſage, qui, ſans ſavoir la guerre, eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes Généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre ſa domination & ſa gloire propre; il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple que ſon Roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon regne? Dailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres; les victorieux mêmes ſe déreglent pendant ce temps de confuſion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grece pour avoir triomphé de Troye; elle a été privée de ſes Rois pendant plus de dix ans. Lorſque tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guerre à ſoutenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolérer la licence, & de ſe ſervir des méchants. Combien y a-t-il de ſcélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a beſoin de récompenſer l'audace dans les déſordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant, ſans avoir beaucoup à ſouffrir de ſon ambition. Un conquérant, enivré de ſa gloire, ruine preſque autant ſa nation victorieuſe que les autres nations vaincues. Un Prince qui n'a point les qualités néceſſaires pour la paix, ne peut faire goûter à ſes ſujets les fruits d'une guerre heureuſement finie: il eſt comme un homme qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, & qui uſurperoit celui de ſon voiſin même, mais qui ne ſauroit ni labourer, ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon: un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas né pour troubler le repos de ſon peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la juſtice ne lui a pas ſoumis : mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſûreté contre ſes ennemis. Voici comment : il eſt juſte, modéré, & commode à l'égard de ſes voiſins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix : il eſt fidele dans ſes alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiere confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi, pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération, le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans, ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la molleſſe, & tous les arts qui ne ſervent qu'à flatter les vices : il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie ; ſur-tout il applique ſes ſujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amolli par les voluptés,

qui eſt exercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage Roi, appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville : mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès même ne peuvent abattre. D'ailleurs, ſi ce Roi n'eſt pas aſſez expérimenté pour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité. Cependant il tirera du ſecours de ſes alliés. Ses ſujets aimeront mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre Roi violent & injuſte. Les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles reſſources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, eſt un Roi très-imparfait, puiſqu'il ne ſait point remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis : mais j'ajoute qu'il eſt néanmoins infiniment ſupérieur au Roi conquérant, qui manque de qualités néceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car (a) la plupart des hommes, éblouis par les choſes éclatantes, com-

(a) Les Peuples, dit Guichardin, accuſerent Ferdinand d'avarice, parce qu'ils ſont aſſez aveugles pour préférer le faſte & la prodigalité d'un Roi qui les opprime, à la ſage économie de celui qui ménage leur ſubſtance.



491291

me les victoires & les conquêtes, les préferent à ce qui eſt ſimple, tranquille & ſolide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les Vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces Vieillards s'écria : Je vois l'accompliſſement d'un oracle d'Apollon connu dans toute notre iſle. Minos avoit conſulté le Dieu, pour ſavoir combien de temps ſa race régneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: Les tiens ceſſeront de régner, quand un étranger entrera dans ton iſle pour y faire régner tes loix. Nous avions craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'iſle de Crete : mais le malheur d'Idoménée, & la ſageſſe du fils d'Ulyſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le ſens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi ?

*Fin du Livre cinquieme.*

Liv. 6

*Telemaque et Mentor refusent la Royauté de Crete et font couronner Aristodême.*

# LIVRE SIXIEME.

## SOMMAIRE.

*Télemaque raconte qu'il refuſa la royauté de Crete pour retourner en Ithaque : qu'il propoſa d'élire Mentor, qui refuſa auſſi le diadême : qu'enfin, l'aſſemblée preſſant Mentor de choiſir pour toute la nation, il leur avoit expoſé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Ariſtodeme, qui fut proclamé Roi au même moment : qu'enſuite Mentor & lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque ; mais que Neptune, pour conſoler Vénus irritée, leur avoit fait faire naufrage, après lequel la Déeſſe Calypſo venoit de les recevoir dans ſon iſle.*

AUSSI-TÔT les Vieillards ſortent de l'enceinte du bois ſacré ; & le premier me prenant par la main, annonce au peuple déja impatient dans l'attente d'une déciſion, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'aſſemblée. Chacun pouſſe des cris de joie. Tout le rivage & toutes les montagnes voiſines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulyſſe ſemblable à Minos regne ſur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faiſois ſigne de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me diſoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénelope qui vous attend comme ſa derniere eſpérance, & le grand Ulyſſe que les Dieux avoient

réſolu de vous rendre? Ces paroles percerent mon cœur, & me ſoutinrent contre le vain deſir de régner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi : O illuſtres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de régner quand un étranger entrera dans cette iſle, & y fera régner les loix de ce ſage Roi : mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction; je ſuis venu dans cette iſle; j'ai découvert le vrai ſens des loix, & je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfere ma patrie, la pauvre petite iſle d'Ithaque, aux cent villes de Crete, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué : ſi j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſpérance de régner ici ; c'étoit pour mériter votre eſtime & votre compaſſion ; c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance. (*a*) J'aime mieux obéir à mon pere Ulyſſe, & conſoler ma mere Pénelope, que de régner ſur tous les peuples de l'univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur ; il faut que je vous quitte ; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir, Télemaque aimera les Crétois, & s'intéreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva un bruit ſourd

(*a*) Sentiment bien oppoſé à celui que Céſar avoit puiſé dans Euripide : *Qu'il eſt beau de s'éloigner de l'équité pour une Couronne!* Et que peut-on attendre d'un Prince qui monte ſur le Trône par des voies qui devroient l'en exclure ?

ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient : (a) Eſt-ce quelque divinité ſous une figure humaine ? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, & qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient : Il faut le contraindre de régner ici. Enfin, je repris la parole, & chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois ! que je vous diſe ce que je penſe. Vous êtes le plus ſage de tous les peuples : mais la ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choiſir, (b) non pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus conſtante vertu. Pour moi, je ſuis jeune, par conſéquent ſans expérience, expoſé à la violence des paſſions, & plus en état de m'inſtruire en obéiſſant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'eſprit & de corps, mais qui ſe ſoit vaincu lui-même : cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de ſon cœur, & dont toute la vie ſoit la pratique de ces loix ; que

(a) C'étoit une penſée commune à ceux qui voyoient quelques perſonnes extraordinaires, parce qu'Homere dit, que quand les Dieux veulent paroître, ils ne peuvent choiſir une figure plus ſortable à leur majeſté, que celle de l'homme. On lit dans Hérodote, que Piſiſtrate ſut ſe faire ouvrir les portes de la citadelle d'Athenes, en ſe faiſant introduire par une femme d'une éclatante beauté, qui ſe diſoit la Déeſſe Minerve.

(b) Il y a beaucoup de diſtance d'un grand Philoſophe à un grand Roi. Jacques I^er., Roi d'Angleterre, avoit étudié l'art de régner dans les plus ſages Politiques de l'antiquité : l'Hiſtoire l'a cependant mis au rang des Princes médiocres. Platon, avec toutes ſes belles idées de gouvernement, n'eut cependant que de très-foibles ſuccès à la Cour de Denis de Syracuſe.

ſes actions plutôt que ſes paroles vous le faſſent choiſir.

Tous les Vieillards, charmés de ce diſcours, & voyant toujours croître les applaudiſſements de l'aſſemblée, me dirent : Puiſque les Dieux nous ôtent l'eſpérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui faſſe régner nos loix. Connoiſſez-vous quelqu'un qui puiſſe commander avec cette modération ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous eſtimez en moi ; c'eſt ſa ſageſſe, & non pas la mienne, qui vient de parler ; & il m'a inſpiré toutes les réponſes que vous venez d'entendre.

En même-temps, toute l'aſſemblée jetta les yeux ſur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les ſoins qu'il avoit eus de mon enfance ; les périls dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre ſur moi, dès que j'avois ceſſé de ſuivre ſes conſeils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cauſe de ſes habits ſimples & négligés, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid & réſervé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſais quoi de ferme & d'élevé : on remarqua la vivacité de ſes yeux, & la vigueur avec laquelle il faiſoit juſqu'aux moindres actions ; on le queſtionna : il fut admiré, on réſolut de le faire Roi. Il s'en défendit ſans s'émouvoir : il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté ; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faiſoient preſque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que ſi la ſervitude eſt miſérable, la Royauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée.

(a) Quand on eſt Roi, diſoit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéir. Heureux celui qui n'eſt point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur ſurpriſe, lui demanderent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui deſire la Royauté, ne la connoît pas: & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point? Il la cherche pour lui, & vous devez deſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refuſoient la Royauté recherchée par tant d'autres; ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrates, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au Cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'iſle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſurent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami; que cet eſclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuſer d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos, tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

---

(a) Les Princes les plus impérieux ont beaucoup à ſouffrir de ceux qui leur ſont néceſſaires; il n'eſt pas juſques aux perſonnes les plus obſcures qu'ils ne ſoient obligés de ménager. Louis XI eſſuyoit les mauvaiſes humeurs & les bizarreries de Coquetier, ſon Médecin, dont il n'oſoit pas ſe défaire.

Les Vieillards dirent à Hazaël : Nous n'oſons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs, vous êtes trop détaché des richeſſes & de l'éclat de la Royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois ! que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſais combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux : mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y eſt attaché eſt faux, & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie eſt courte ; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter : c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur, & où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi, ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin, les Crétois s'écrierent parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les mortels ! dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre Roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement. C'eſt un vieillard aſſez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariſtodeme. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfants étoient au nombre de

ceux qui combattoient; il a paru n'en avoir aucune joie; il a dit que pour l'un il ne lui ſouhaitoit pas les périls de la Royauté, & qu'il aimoit trop ſa patrie pour conſentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfants qui a de la vertu, & qu'il ne flattoit point l'autre dans ſes déréglements. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures : mais ſa vertu ſincere & ennemie de la flatterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée; c'eſt ce qui empêcha ce Roi de s'en ſervir dans le ſiege de Troie. Il craignoit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſuivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ſes ſervices; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers & lâches qui n'eſtiment que les richeſſes : mais content dans ſa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'iſle, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils ſont heureux par leur frugalité; & par leur travail ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage, tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte; il les inſtruit : il juge tous les différends de ſon voiſinage : il eſt le pere de toutes les familles. Le malheur de la femme eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le pere, après l'avoir long-temps ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voilà, ô Crétois! ce qu'on m'a raconté. Vous

devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſait la guerre, qui a montré ſon courage, non-ſeulement contre les fleches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté; qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flatterie, qui aime le travail, qui ſait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amollir par un amour aveugle de ſes enfants, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre : en un mot, un homme qui eſt déja le pere du peuple. Voilà votre Roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire régner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il eſt vrai, Ariſtodeme eſt tel que vous le dites; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les Vieillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple; il parut tranquille : on lui déclara qu'on le faiſoit Roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. (*a*) La premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſieme, que mes enfants n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction, ſelon leur mérite, comme le reſte des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême fut mis par le chef des Vieillards gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodeme. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux.

(*a*) Les qualités des Princes ne ſont jamais ſtériles; ils ne peuvent manquer d'imitateurs même dans leurs vertus.

Ariſtodeme nous fit des préſents, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Crete, depuis Saturne & l'âge d'or; il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpeces qui ſont bonnes en Crete, & inconnues dans la Syrie, & il lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armés; il fit mettre des habits pour nous & des proviſions. A l'inſtant même, il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il, ils voyent une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu: un jour ils nous réuniront; & ces champs fortunés, où l'on dit que les juſtes jouiſſent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres! En prononçant ces mots, il verſoit des torrents de larmes, & les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui, & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodeme, il nous dit: C'eſt vous qui venez de me faire Roi: ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraie ſageſſe, & que je ſurpaſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe régnant avec ſa chere Pénelope. Télemaque, je vous donne un bon vaiſſeau, plein de

rameurs & d'hommes armés; ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes qui perſécutent votre mere. O Mentor! (a) votre ſageſſe qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à deſirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux enſemble; ſouvenez-vous d'Ariſtodeme; & ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa; & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le Mont-Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous les rivages diſparoiſſoient. Les côtes du Péloponeſe ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe préſenta à nous. O Neptune! c'eſt vous qui excitâtes par votre ſuperbe trident toutes les eaux de votre empire! Vénus, pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon temple de Cythere, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ſes beaux yeux étoient baignés de larmes: du moins c'eſt ainſi que Mentor, inſtruit des choſes divines, me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouent impunément de ma puiſſance? Les Dieux mêmes la ſentent; & ces téméraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon iſle. Ils ſe piquent d'une ſageſſe à toute épreuve, & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans votre Empire? que tardez-vous à enſévelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis ſouffrir?

(a) Telle eſt l'élévation de la ſageſſe, elle ſe ſuffit à elle-même, & les Rois ne trouvent rien dans leurs tréſors dont elle ne ſache ſe paſſer. Les Dieux n'ont beſoin de rien, & le Sage de peu de choſe, diſoit Socrate.

A peine avoit-elle parlé, que Neptune ſouleva des flots juſqu'au ciel; & Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé, s'écria qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux vents qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs pouſſent de lamentables cris vers le Ciel. J'embraſſe Mentor, & je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous; il ſeroit inutile de diſputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toujours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut ſans la craindre faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublés regrettent la vie, ſans chercher les moyens de la conſerver, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. (*a*) Auſſi-tôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté; il jette le mât hors du vaiſſeau, & s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, & qui demeure immo-

(*a*) C'eſt par un ſtratagême à-peu-près pareil qu'Ulyſſe ſe ſauve du naufrage & aborde à l'iſle des Féaciens. Homere juſtifie par-là ſa grande maxime qui a formé tant de Héros: *La voie la plus ſure d'échapper au péril, c'eſt de ne le point craindre.*

bile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles ; de même Mentor, non-ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, ſembloit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pu ne pas le ſuivre encouragé par lui ? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous ; car nous pouvions nous aſſeoir deſſus. S'il eût fallu nâger ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées : mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer ; alors nous buvions l'onde amere qui couloit de notre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de diſputer contre les flots, pour rattraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi, une vague haute comme une montagne, venoit paſſer ſur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente ſecouſſe, le mât qui étoit notre unique eſpérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, auſſi paiſible qu'il eſt maintenant ſur ce ſiege de gazon, me diſoit : Croyez-vous, Télemaque, que votre vie ſoit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout. C'eſt donc les Dieux, & non pas la mer qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les aſtres ſous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce diſcours qui me conſoloit un peu ; mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous paſſâmes toute la nuit tremblants de froid & demi-morts, ſans ſavoir

voir où la tempête nous jettoit. Enfin, les vents commencerent à s'appaiſer ; & la mer, mugiſſant, reſſembloit à une perſonne qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reſte de trouble & d'émotion, étant laſſe de ſe mettre en fureur ; elle grondoit ſourdement, & ſes flots n'étoient preſque plus que comme les ſillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été ſi long-temps cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je ſentis l'eſpérance renaître dans mon cœur ; mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons. Selon les apparences, ils perdirent courage, & la tempête les ſubmergea tous avec le vaiſſeau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous pouſſoit contre des pointes de rocher, qui nous euſſent briſés ; mais nous tâchions de leur préſenter le bout de notre mât, & Mentor faiſoit de ce mât ce qu'un ſage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainſi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie ; & nageant ſans peine, nous abordâmes ſur le ſable. C'eſt-là que vous nous vîtes, ô grande Déeſſe qui habitez cette Iſle ! c'eſt-là que vous daignâtes nous recevoir.

*Fin du Livre ſixieme.*

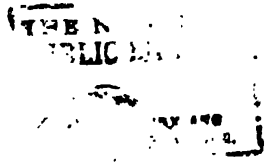
# LIVRE SEPTIEME.

## SOMMAIRE.

*Calypſo admire Télemaque dans ſes aventures, & n'oublie rien pour le retenir dans ſon iſle, en l'engageant dans ſa paſſion. Mentor ſoutient Télemaque par ſes remontrances, contre les artifices de cette Déeſſe, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à ſon ſecours. Néanmoins Télemaque & la Nymphe Eucharis reſſentent bientôt une paſſion mutuelle, qui excite d'abord la jalouſie de Calypſo, & enſuite ſa colère contre ces deux amants. Elle jure par le Styx, que Télemaque ſortira de ſon iſle. Cupidon va la conſoler, & oblige ſes Nymphes à aller brûler un vaiſſeau fait par Mentor, dans le temps que celui-ci entraîne Télemaque pour s'y embarquer. Télemaque ſent une joie ſecrete de voir brûler ce vaiſſeau. Mentor qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gagner, en nageant, un autre vaiſſeau qu'il voyoit près de cette côte.*

QUAND Télemaque eût achevé ce diſcours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés ſur lui, ſe regardoient les unes les autres. Elles ſe diſoient avec étonnement : Quels ſont donc ces deux hommes ſi chéris des Dieux ? A-t-on jamais oui parler d'aventures ſi merveilleuſes ? Le fils d'Ulyſſe le ſurpaſſe déja en éloquence, en ſageſſe & en valeur. Quelle mine ! Quelle beauté ! Quelle douceur ! Quelle modeſtie ! Mais quelle

*Mentor jette Telemaque dans la mer, et s'y précipite avec lui, pour s'échaper de l'Isle de Calypso.*



nobleſſe & quelle grandeur ! Si nous ne ſavions qu'il eſt le fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel eſt ce Mentor qui paroît un homme ſimple, obſcur, & d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſais quoi au-deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ce diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. (*a*) Ses yeux errants alloient ſans ceſſe de Mentor à Télemaque, & de Télemaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télemaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes aventures ; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin, ſe levant bruſquement, elle mena Télemaque ſeul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſous la forme d'un homme. Télemaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret, pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs, elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; & s'il eût ſu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu : il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidents les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle deſiroit ſavoir.

---

(*a*) La plupart de nos Poëtes ont dépeint l'Amour avec des couleurs capables de l'inſpirer plutôt que de le rendre odieux ; & pour parler leur langage, ils ont forgé les traits de ce Dieu. La Tragédie, qui, ſelon les ſages regles qu'en a donné Ariſtote, doit être la réformatrice des mœurs, & l'école des vertus, eſt devenue, par l'abus qu'ils en ont fait, l'amorce de la plus dangereuſe paſſion. L'Auteur repréſente l'Amour avec ſes charmes, mais avec ſes périls, & l'un ſert de préſervatif à l'autre.

Cependant toutes les Nymphes aſſemblées autour de Mentor, prenoient plaiſir à le queſtionner. L'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vu à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur; & ſes paroles, quoique ſimples, étoient pleines de grace. Calypſo ne les laiſſa pas long-temps dans cette converſation; elle revint; & pendant que les Nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Télemaque, elle prit à l'écart Mentor, pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis, & dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor: mais elle ſentoit toujours je ne ſais quoi, qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe jouoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nues, & qui ſe joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſpérer qu'elle l'embarraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de ſon cœur. Mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſpérances s'évanouiſſoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup: & une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flattant Télemaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'eſpéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télemaque; & une Divinité plus puiſſante qu'elle vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Vénus, toujours pleine de reſſentiment du mépris

que Mentor & Télemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Iſle de Cypre, ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux téméraires mortels euſſent échappé aux vents & à la mer, dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes ameres à Jupiter : mais le pere des Dieux ſouriant, ſans vouloir lui découvrir que Minerve, ſous la figure de Mentor, avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Vénus de chercher les moyens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle ſur ſes autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie; elle vole dans ſon char attelé de colombes, elle appelle ſon fils; & la douleur ſe répandant ſur ſon viſage orné de nouvelles graces, elle parla ainſi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui mépriſent ta puiſſance & la mienne? Qui voudra déſormais nous adorer? Va; perce de tes fleches ces deux cœurs inſenſibles : deſcends avec moi dans cette iſle, je parlerai à Calypſo. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle ſe préſenta à Calypſo, qui, dans ce moment, étoit ſeule au bord d'une fontaine aſſez loin de ſa grotte.

Malheureuſe Déeſſe, lui dit-elle, l'ingrat Ulyſſe vous a mépriſée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un ſemblable mépris : mais l'Amour vient lui-même pour vous venger; je vous le laiſſe : il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri par les Nymphes de l'iſle de Naxos. Télemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il ſentira bientôt ſon pouvoir. Elle dit; & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa après elle une odeur d'ambroiſie dont tous les bois de Calypſo furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypſo.

(a) Quoique Déeſſe, elle ſentit la flamme qui couloit déja dans ſon ſein. Pour ſe ſoulager, elle le donna auſſi-tôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas! dans la ſuite, combien de fois ſe repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on avoit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaiſir : mais à peine s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on y ſentoit je ne ſais quoi d'empoiſonné. L'enfant malin & trompeur ne careſſoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'oſoit approcher de Mentor dont la ſévérité l'épouvantoit; & il ſentoit que cet inconnu étoit invulnérable, en ſorte qu'aucune de ſes fleches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes, elles ſentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec ſoin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant, Télemaque voyant cet enfant qui ſe jouoit avec les Nymphes, fut ſurpris de ſa douceur & de ſa beauté. Il l'embraſſe, il le prend tantôt ſur ſes genoux, tantôt entre ſes bras. Il ſent en lui-même une inquiétude, dont il ne peut trouver la cauſe. Plus il cherche à ſe jouer innocemment, plus il ſe trouble, & s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes, diſoit-il à Mentor? combien ſont-elles différentes de ces femmes de l'iſle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cauſe de leur immodeſ-

(a) L'élevation ne met point à couvert des traits de l'Amour. Homere fait l'énumération de pluſieurs Déeſſes qui reſſentirent quelque foible pour de ſimples mortels; mais il ajoute au même endroit, que les Dieux déſapprouvent ces amours mal aſſortis: il craint qu'on n'abuſe de ſa fiction.

tie ? Ces Beautés immortelles montrent une innocence, une modeſtie, une ſimplicité qui charme. Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, & quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

Mentor lui dit : O Télemaque ! les dangers de l'iſle de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice groſſier fait horreur ; l'impudence brutale donne de l'indignation : mais la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux appas trompeurs d'une paſſion qu'on n'apperçoit que quand il n'eſt preſque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télemaque ! fuyez ces Nymphes qui ne ſont ſi diſcretes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeuneſſe ; mais ſur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoiſſez pas. C'eſt l'Amour, que Vénus, ſa mere, eſt venue apporter dans cette iſle, pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere : il a bleſſé le cœur de la Déeſſe Calypſo ; elle eſt paſſionnée pour vous ; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, preſque ſans le ſavoir !

(a) Télemaque interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette iſle ? Ulyſſe ne vit plus : il doit être depuis longtemps enſeveli dans les ondes. Pénelope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu réſiſter à tant de

(a) Un Prince préoccupé de cette paſſion, n'écoute qu'elle. On a dit que François I^er^. ne s'étoit mis à la tête de ſon armée dans ſa ſeconde entrepriſe ſur le Milanois, que pour y aller voir une de ſes maîtreſſes. Le Roi Jean eut, dit-on, le même motif dans le voyage qu'il fit en Angleterre après ſa priſon.

prétendants. Son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les amants de Pénelope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux aſſurer notre perte à notre retour.

Mentor répondoit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, & on ſe détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper & pour étouffer ſes remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte, ne ſe ſont-ils pas tournés tout-à-coup en proſpérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les deſtinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ! vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je ſaurai bien ſortir de cette iſle. Lâche fils d'un pere ſi ſage & ſi généreux, menez ici une vie molle & ſans honneur au milieu des femmes ; faites malgré les Dieux ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Télemaque juſqu'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri aux diſcours de Mentor : ſa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme ſi ſage à qui il devoit tant. Mais une paſſion naiſſante, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, diſoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte

par la Déeſſe? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu, & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulyſſe & Pénelope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls, pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere, vous ordonnent de quitter cette iſle. L'Amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé, que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe, en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télemaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette iſle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévere qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour-à-tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante. Son cœur étoit comme la mer qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer; ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes ameres, & pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſements d'un lion. Il étoit devenu maigre; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant: à le voir pâle, abattu & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télemaque. Sa beauté, ſon enjouement, ſa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui; il périſſoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, & ſe flétrit peu-à-peu vers le ſoir; ſes vives couleurs s'effacent, elle languit, elle ſe deſſeche, & ſa belle tête ſe penche, ne pouvant plus ſe ſoutenir: (a) Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

(a) Antiochus Ier. fut réduit à l'extrémité par une pareille ma-

Mentor, voyant que Télemaque ne pouvoit réſiſter à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué que Calypſo aimoit éperduement Télemaque, & que Télemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guere la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Télemaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo : J'ai remarqué dans Télemaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vue en lui. Ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô Déeſſe! qui lui inſpirez cette grande ardeur?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put ſe retenir. Ce Télemaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'iſle de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes? Mentor, remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abattu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fu-

---

ladie, & Eréſiſtrate, ſon médecin, la découvrit à la vive émotion du poux de ce Prince, aux approches de Stratonice, ſa belle-mere. Sa fievre fut guérie par ce qui l'avoit cauſée : Nicanor, ſon pere, lui céda la Reine Stratonice.

reur. Elle ſut que Télemaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les meſures de Télemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi :

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune téméraire ! que tu es venu dans mon iſle pour échapper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette iſle, qui n'eſt ouverte à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinités de l'Olympe & du Styx ! écoutez une malheureuſe Déeſſe. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton pere, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens ! Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miſérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouet des flots, ſoit rejetté ſans eſpérance de ſépulture, ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes, le verra auſſi : elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & ſon déſeſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges & enflammés ; ſes regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne ſais quoi de ſombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides ; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage : ſes larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ;

la rage & le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource ; & à peine en couloit-il quelques-unes ſur ſes joues. Sa voix étoit rauque, tremblante & entrecoupée. Mentor obſervoit tous ces mouvements, & ne parloit plus à Télemaque. Il le traitoit comme un malade déſeſpéré qu'on abandonne : il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion.

Télemaque ſentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

(*a*) Les Dieux & les Déeſſes de l'Olympe aſſemblés dans un profond ſilence, avoient les yeux attachés ſur l'iſle de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour, en ſe jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'iſle. Minerve, ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour, contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télemaque ne lui échappât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vêtue comme Diane. Vénus & Cupidon avoient répandu ſur

(*a*) Un jeune Prince que la volupté veut ſéduire, eſt en ſpectacle à toute la terre : il ne peut commencer le grand ouvrage de ſa réputation par une victoire plus glorieuſe.

elle de nouveaux charmes, en ſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit celle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo, la regardant de loin, ſe regarda en même-temps dans la plus claire de ſes fontaines; elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grotte, & parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amants, en déclarant que je veux être de cette chaſſe. En ſerai-je ? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma beauté à relever la ſienne ? Faudra-t-il que Télemaque, en me voyant, ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes; je ſaurai bien les empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télemaque, il le remenera en Ithaque. Mais que dis-je ? & que deviendrai-je, quand Télemaque ſera parti ? où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus, vous m'avez trompée. O perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télemaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que déſeſpoir. Mes Nymphes ſe ſont révoltées contre moi. Ma divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télemaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, & je te percerai à ſes yeux. Mais je m'égare, ô malheureuſe Calypſo ! Que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abyme de malheurs ? C'eſt moi qui ai mis le flambeau dans le ſein du chaſte Télemaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaiſirs ! Falloit-il empoiſonner ſon cœur ! Il m'eût quittée. Eh bien ! ne faudra-i-il

pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. Parts, Télemaque, va-t-en au-delà des mers; laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort. Laiſſe-la inconſolable, couverte de honte, déſeſpérée avec ton orgueilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grotte : mais tout-à-coup elle ſort impétueuſement : Où êtes-vous, ô Mentor! dit-elle ? Eſt-ce ainſi que vous ſoutenez Télemaque contre le vice auquel il ſuccombe ? Vous dormez pendant que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulyſſe déshonorer ſon pere, & négliger ſa haute deſtinée ? Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parents ont confié ſa conduite ? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur; & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau; c'eſt-là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette iſle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où ſont tous les inſtruments néceſſaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un vaiſſeau.

A peine eut-elle dit ces paroles qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les inſtruments, abattit les peupliers, & mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer. C'eſt que la puiſſance & l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypſo ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit : d'un côté, elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit; de l'autre, elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe où Eucharis auroit été

en pleine liberté avec Télemaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amants : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faiſoit frémir. Mais dans le moment même, elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil de Télemaque à la jeune Nymphe.

Cependant, Eucharis diſoit à Télemaque d'un ton moqueur : (a) Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! Rien ne peut adoucir ſon auſtérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs ; il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télemaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouer le joug. Il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt aſſez voiſin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçut de loin le vaiſſeau achevé : ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais

(a) Les Princes les plus aveugles ſont ceux qui ſacrifient leurs plus fideles ſerviteurs aux caprices de leurs maîtreſſes. Pluſieurs grands Hommes ont été rendu inutiles par les artifices de la Comteſſe d'Eſtampes & de la Ducheſſe de Valentinois.

nuage ſemblable à celui de la mort. Ses genoux tremblants ſe déroboient ſous elle : une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps : elle fut contrainte de s'appuyer ſur les Nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa en jettant ſur elle un regard terrible.

Télemaque, qui vit ce vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini ſon travail, demanda à la Déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, & à quoi on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre : mais enfin elle dit : C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne ſerez plus embarraſſé par cet ami ſévere qui s'oppoſe à votre bonheur, & qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne ! c'eſt fait de moi, s'écria Télemaque. Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échapperent dans le tranſport de ſa paſſion ; il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant : mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis, rougiſſant & baiſſant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon cœur. Télemaque ne ſe comprenoit plus lui lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcretement. Ce qu'il avoit fait lui paroiſſoit comme un ſonge, mais un ſonge dont il paroiſſoit confus & troublé.

Calypſo, plus furieuſe qu'une lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, & ne ſachant où elle alloit. Enfin, elle ſe trouve à l'entrée de ſa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon iſle, dit-elle, ô étrangers qui êtes venus troubler mon repos ! loin de moi ce jeune inſenſé ; & vous, imprudent vieillard,

lard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une Déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, ſerment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Télemaque, que tes maux ne ſont pas finis; ingrat, tu ne ſortiras de mon iſle que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je ſerai vengée: tu regretteras Calypſo, mais en vain. Neptune, encore irrité contre ton pere qui l'a offenſé en Sicile, & ſollicité par Vénus que tu as mépriſée dans l'iſle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere qui n'eſt pas mort; mais tu le verras ſans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Vas, je conjure les Puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joie!

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'Amour rappella dans ſon cœur le deſir de retenir Télemaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment: te voilà engagée; & les ondes du Styx par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. Perſonne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit ſur ſon viſage les furies peintes; & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Télemaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit; (car qu'eſt-ce que l'amour ne devine pas?)

& l'horreur de Télemaque redoubla les tranſports de la Déeſſe ; ſemblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlements, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance, les larmes aux yeux, & regardant de loin Télemaque, à qui elle n'oſe plus parler. La Déeſſe frémit en la voyant auprès d'elle ; & loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette Nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télemaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux ; car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder : il verſe un torrent de larmes ; il veut parler ; la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage ; il ne ſait, ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin, il s'écrie : O mon vrai pere ! ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez-moi de tant de maux : délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flatter ſa paſſion, & lui dit : Fils du ſage Ulyſſe, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore : c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoît point encore, & ne ſait point ſe défier de ſoi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abyme, pour vous en montrer toute la profondeur ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'au-

riez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flatte pour perdre, & qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. (a) Il est venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux & les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, & c'est l'unique espérance qui vous reste. La Déesse, troublée, ressemble à une furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer : & voilà ce que fait le traître Amour qui paroît si doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir votre chere patrie ? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser ; le vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette isle, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entraînoit vers le rivage. Télemaque suivoit à peine, regardant toujours derriere lui. Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottants, & sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors mê-

(a) Il ne faut qu'une captive pour mettre la mésintelligence entre Agamemnon & Achille, & pour faire échouer toutes les forces de la Grece. C'est ainsi qu'Homere nous apprend que les plus grands événements sont aussi souvent des jeux de l'Amour, que des jeux de la Fortune.

me qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix; quoiqu'abſente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ſes yeux; il croyoit même parler à elle, ne ſachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor : Je ſuis réſolu de vous ſuivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniere fois, pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe : O Nymphe! les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir : mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon pere! ou laiſſez-moi cette derniere conſolation qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette iſle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor : votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle; vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fievre rend frénétique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Télemaque! vous étiez prêt à renoncer à Pénelope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur;

vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſport ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi : mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télemaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir, mais à fuir ſans délibérer, & ſans donner à ſoi-même le temps de regarder jamais derriere ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte ; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler ; la mere qui vous mit au monde, ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tû ; j'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes ſoupirs, pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! ſoulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles. (*a*) Rendez-moi Télemaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer ; & Télemaque qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance.

(*a*) Les Grands n'ont pour amis que ceux qui s'affligent de leurs fautes, & qui condamnent leurs paſſions. On peut voir cette maxime bien établie dans l'excellent Traité de Plutarque, ſur l'art de diſtinguer un flatteur.

Minerve, toujours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télemaque de ſon Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette iſle. Enfin, ils arriverent dans un endroit de l'iſle où le rivage de la mer étoit eſcarpé; c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regarderent de cette hauteur, ſi le vaiſſeau que Mentor avoit préparé étoit encore dans la même place; mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télemaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypſo, errante dans les ſombres forêts: elle ne put le voir ſans gémir, & elle ſentit qu'il r'ouvroit toutes les playes de ſon cœur. L'Amour lui dit: Vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible mortel, qui eſt captif dans votre iſle! Pourquoi le laiſſez-vous ſortir? O malheureux Amour! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils: c'eſt toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix, pour me précipiter dans un abyme de malheurs. C'en eſt fait; j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télemaque. Jupiter même, le pere des Dieux, avec toute ſa puiſſance, n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Télemaque, ſors de mon iſle: ſors auſſi, pernicieux enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour, eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras; laiſſez-moi faire, ſuivez votre ſerment, ne vous oppoſez point au départ de Télemaque. Ni vos Nymphes, ni moi, n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le deſſein de brûler ce vaiſſeau que Mentor a fait

avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a ſurpriſe, ſera inutile. Il ſera ſurpris lui-même à ſon tour, & il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Télemaque.

Ces paroles flatteuſes firent gliſſer l'eſpérance & la joie juſqu'au fond des entrailles de Calypſo. Ce qu'un zéphyr fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau pour délaſſer les troupeaux languiſſants que l'ardeur de l'été conſume, ce diſcours le fit pour appaiſer le déſeſpoir de la Déeſſe. Son viſage devint ſerein, ſes yeux s'adoucirent; les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle ſourit, elle flatta le folâtre Amour, & en le flattant elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les Nymphes qui étoient errantes & diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit : Télemaque eſt encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles frémiſſent, elles pouſſent des hurlements, elles ſecouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flamme vole, elle dévore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec & enduit de réſine; des tourbillons de fumée & de flamme s'élevent dans les nues.

Télemaque & Mentor apperçoivent ce feu de deſſus le rocher, & entendent les cris des Nymphes. Télemaque fut tenté de s'en réjouir; car ſon cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de temps en temps de deſſous la cendre, & qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télemaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous

reſte plus aucune eſpérance de quitter cette iſle.

Mentor vit bien que Télemaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, & qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin, au milieu des flots, un vaiſſeau arrêté, qui n'oſoit approcher de l'iſle, parce que tous les pilotes connoiſſent que l'iſle de Calypſo étoit inacceſſible à tous les mortels. Auſſi-tôt le ſage Mentor, pouſſant Télemaque qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télemaque, ſurpris de cette violente chûte, but l'onde amere, & devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'iſle fatale.

Les Nymphes qui avoient cru les tenir captifs, pouſſerent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo, inconſolable, rentra dans ſa grotte qu'elle remplit de ſes hurlements. L'Amour qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mere l'attendoit. L'enfant, encore plus cruel, ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

(a) A meſure que Télemaque s'éloignoit de l'Iſle, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere! que

(a) Il y a des climats contagieux à la vertu : Achille ne devint Héros que quand il fut ſorti de l'iſle de Scyros, où les délices de la Cour du Roi Lycomede, & les charmes de la Princeſſe Déidamie l'avoient amolli. La plupart de nos Croiſés devenoient voluptueux en Aſie.

les Dieux m'on aimé en me donnant votre ſecours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

*Fin du Livre ſeptieme.*

# LIVRE HUITIEME.

## SOMMAIRE.

*Adoam, frere de Narbal, commande le vaiſſeau Tyrien, où Télemaque & Mentor ſont reçus favorablement. Ce Capitaine, reconnoiſſant Télemaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Aſſarbé, puis l'élevation de Baléazar, que le Tyran ſon pere avoit diſgracié à la perſuaſion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télemaque & à Mentor, Achitoas, par la douceur de ſon chant, aſſemble autour du vaiſſeau les Tritons, les Néréïdes, & les autres Divinités de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte enſuite les merveilles de la Bétique. Il décrit la douce température de l'air & les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande ſimplicité de mœurs.*

Le vaiſſeau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaiſſeau Phénicien qui alloit dans l'Epire. (*a*) Ces Phéniciens avoient vu Télemaque au voyage d'Egypte : mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Men-

(*a*) Le grand art de l'épopée, c'eſt d'en lier ſi étroitement les différentes parties, qu'elles ne faſſent qu'un ſeul corps. L'Auteur ne perd jamais de vue cette grande regle : on ne voit dans ſon Poëme nul épiſode étranger, nul événement qui n'ait un rapport eſſentiel à l'action principal. Le troiſieme livre prépare à celui-ci, ſans rien diminuer du plaiſir de la ſurpriſe.

*Liv. 8.*

*Gravé par Tardieu résident à Malines*

*Les Dieux marins s'assemblent autour du vaisseau de Mentor attirés par les doux sons de la Lyre dont il jouoit pend.t la nuit*

tor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par-tout où vous irez. Celui qui commandoit répondit : Nous vous recevrons avec joie; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi-tôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que ne pouvant plus respirer, ils demeurerent immobiles ; car ils avoient nagé long-temps & avec effort pour résister aux vagues. Peu-à-peu ils reprirent leurs forces, on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, & qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette isle, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettés; nous sommes Grecs ; notre patrie est l'isle d'Ithaque, voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainſi c'étoit Mentor qui portoit la parole; & Télemaque, gardant le ſilence, le laiſſoit parler; car les fautes qu'il avoit faites dans l'iſle de Calypſo, augmenterent beaucoup ſa ſageſſe. Il ſe défioit de lui-même; il ſentoit le beſoin de ſuivre toujours les ſages conſeils de Mentor; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le Commandant Phénicien, arrêtant ſes yeux ſur Télemaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vu; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vu; votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne ſais où je vous ai vu : votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Télemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je ſuis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard; je vous ai vu, je vous reconnois : mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu-à-peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télemaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revînmes d'Egypte. Je ſuis ſon frere, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent; je vous laiſſai entre ſes mains après l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique auprès des colonnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir; & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télemaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir;

mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me ſera toujours ſi cher! Eſt-il toujours à Tyr? Ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbare Pygmalion? Adoam répondit en l'interrompant: Sachez, Télemaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'iſle d'Ithaque avant que d'aller en Epire; & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſouffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames. Auſſitôt il prit à part Télemaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télemaque, ſatisfaire votre curioſité. (a) Pygmalion n'eſt plus; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui; les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautés, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal. Les méchants croyoient ne pouvoir aſſurer leur vie, qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expoſés que les autres. Comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes; & ſur le moindre ſoupçon, il les ſacrifioit à ſa ſûreté. Ainſi à force de chercher ſa ſûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie, étoient dans un

(a) Pygmalion réunit dans ſon caractere les trois vices qui rendent les Princes odieux, la cruauté, l'avarice, la volupté. Il étoit néceſſaire de montrer dans quels abymes précipitent de telles paſſions.

péril continuel par ſa défiance, & ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible, qu'en prévenant par la mort du tyran ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé, dont vous avez oui parler ſi ſouvent, fut la premiere à réſoudre la perte du Roi. Elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au Roi que l'aîné de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon pere, avoit conſpiré contre lui: elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux Roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les mœurs & les ſciences de la Grece: mais en effet, parce qu'Aſtarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontents. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit; ils ſe ſauverent en nageant juſques à des barques étrangeres qui les attendoient, & ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſques à cet excès. En même-temps, l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour, & à l'avarice, (a) Aſtarbé ſe

(a) Les Princes ont tout à craindre de celles qui déshono-

hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration : mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un, par qui elle ſeroit trahie. Enfin, il lui parut plus aſſuré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. (a) Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repas; il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table. Il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non-ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers; mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, & tous les autres aliments ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage: il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemés, & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il

---

rent leurs lits; ils ne ſauroient avoir de plus dangereux ennemis qu'une maîtreſſe qui les trahit. Il n'y a guere de conſpiration dans laquelle n'ait trempé quelque femme d'intrigue.

(a) Un Prince qui témoigne tant de défiance, déclare qu'il n'aime point ſon peuple, & qu'il n'en eſt point aimé. Céſar répondit à ceux qui lui conſeilloient de prendre des Gardes, qu'il ne vouloit point de défenſeurs contre le peuple Romain. On ſait que nos Rois les ont retenus plutôt pour l'éclat que pour la ſûreté du Trône.

ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle; il la faiſoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus long-temps que lui. Mais elle prit du contrepoiſon qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille, dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe retire. Le Roi demeure interdit, ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu. Il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flatte & le preſſe de manger; elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la premiere; elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de temps après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé, qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, & à pouſſer des cris lamentables; elle embraſſoit le Roi mourant, elle le tenoit ſerré entre ſes bras; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin, quand elle vit que les forces du Roi étoient épuiſées, & qu'il étoit comme agoniſant;

ſant ; dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle paſſa des careſſes & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle ſe jetta ſur lui, & l'étouffa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de ſuivre ſa paſſion, & que ſon amant ſeroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſés à lui plaire, étoient des eſprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une ſincere affection. D'ailleurs, ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Aſtarbé s'étoit attirés. Enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun, pour ſa propre ſûreté, deſiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais eſt plein d'un tumulte affreux ; on entend par-tout les cris de ceux qui diſent : Le Roi eſt mort. Les uns ſont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroiſſent en peine des ſuites (*a*), mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, & il ne ſe trouve pas un ſeul homme qui regrette le Roi ; ſa mort eſt la délivrance & la conſolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup ſi terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en ſe livrant à l'impie Aſ-

(*a*) Elles ſont toujours funeſtes pour ceux qui ont conſpiré contre un bon Prince. Le premier mouvement du peuple ne laiſſe rien à la ſévérité des Juges. Ce ne fut point Laurent de Médicis qui ſe vengea de ceux qui avoient attenté à ſa perſonne ; le peuple de Florence les pourſuivit ſans aucun égard aux dignités les plus ſacrées.

tarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monſtrueux, que d'être, ſelon le devoir d'un Roi, le pere de ſon peuple. Il ſongea au bien de l'Etat, & ſe hâta de rallier tous les gens de bien pour s'oppoſer à Aſtarbé, ſous laquelle on auroit vu un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal ſavoit que Baléazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui aſſurerent à Aſtarbé qu'il étoit mort, parlerent ainſi, croyant qu'il l'étoit : mais à la faveur de la nuit, il s'étoit ſauvé en nageant; & des Marchands de Crete, touchés de compaſſion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas oſé retourner dans le Royaume de ſon pere, ſoupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr ; & craignant autant la cruelle jalouſie de Pygmalion, que les artifices d'Aſtarbé. Il demeura long-temps errant & traveſti ſur les bords de la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laiſſé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner ſa vie. Enfin, il trouva moyen de faire ſavoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier ſon ſecret & ſa vie à un homme d'une vertu ſi éprouvée. Narbal, maltraité par le pere, ne laiſſa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ſes intérêts : mais il n'en prit ſoin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à ſon pere, & il l'engagea à ſouffrir patiemment ſa mauvaiſe fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puiſſe vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai auſſi-tôt qu'il ſera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar : il auroit tout haſardé pour la vie du Prince & pour la ſienne propre; tant il étoit difficile de ſe garantir des recherches rigoureuſes de Pygmalion. Mais auſſi-tôt que ce malheureux

Roi eut fait une fin digne de ſes crimes, (a) Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit auſſi-tôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le temps que toute la ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccéderoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi, ſon pere, qui étoit haï univerſellement; mais à cauſe de ſa douceur & de ſa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſais quel éclat qui relevoit toutes ſes bonnes qualités, & qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

Narbal aſſembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conſeil, & les Prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Ils ſaluerent Baléazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Aſtarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche & infâme Joazar. Tous les méchants dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchants craignent les méchants, s'en défient, & ne ſouhaitent pas de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſeroient de l'autorité, & quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les méchants s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils eſperent trouver en eux de la modération & de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ſes crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le ſupplice.

(a) S'il eſt une gloire auſſi belle que celle de porter dignement une Couronne, c'eſt de la mettre ſur la tête du Prince à qui elle appartient légitimement. Il y a peu de Rois d'Angleterre qui brillent dans l'Hiſtoire de cette Nation autant que le Général Monk, qui rétablit la royauté, après la mort de l'uſurpateur Cromwel.

On força le palais; ces ſcélérats n'oſerent pas réſiſter long-temps, & ne ſongerent qu'à s'enfuir. Aſtarbé, déguiſée en eſclave, voulut ſe ſauver; mais un ſoldat la reconnut; elle fut priſe, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, eſpérant de l'éblouir par ſes charmes, & de lui faire eſpérer qu'elle lui découvriroit des ſecrets importants (*a*). Baléazar ne put refuſer de l'écouter. D'abord elle montra avec ſa beauté une douceur & une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus delicates & les plus inſinuantes; elle lui repréſenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux, comme ſi elle les eût ſincérement adorés; elle verſa des torrents de larmes; elle ſe jetta aux genoux du nouveau Roi: mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects & odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnés. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune Prince; elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle eſpéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes ſoupçons qu'elle avoit vus dans celui du Roi ſon pere. Mais Baléazar, ne pouvant plus ſouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella

(*a*) C'eſt par cet art dangereux que Cléopatre tenta de ſéduire le jeune Auguſte. Cette Reine Courtiſanne, ainſi que l'appelle Lucain, n'avoit d'autre reſſource que ſes attraits & le poiſon.

des gardes. On la mit en prison; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une furie sortie de l'Enfer; elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourments. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrités : au-lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage mourant; on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses graces étoient effacées; ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses levres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage tiré & retréci faisoit des grimaces hideuses; une pâleur livide & une froideur mortelle avoient saisi tout son corps; quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlements. Enfin, elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaï-

des puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percés; où Ixion tourne à jamais ſa roue; où Tantale, brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes levres; où Siziphe roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe; & où Titie ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon regne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſédant les cœurs, il poſſede plus de tréſors que ſon pere n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité: ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſûreté de ſa vie; car il a toujours autour de lui la plus ſûre garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne haſardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon Roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui; il craint de charger trop ſes peuples; ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens; il les laiſſe dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolents; car ils ſont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa

grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune Roi qu'elle doit tant de proſpérités.

Narbal gouverne ſous lui. O Télemaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de préſents? Quel plaiſir ſeroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne ſuis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'iſle d'Ithaque mettre ſur le trône le fils d'Ulyſſe, afin qu'il y regne auſſi ſagement que Baléazar regne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainſi parlé, Télemaque, charmé de l'hiſtoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans ſon malheur, l'embraſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'iſle de Calypſo. Télemaque lui fit à ſon tour l'hiſtoire de ſon départ de Tyr; de ſon paſſage dans l'iſle de Cypre; de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Crete; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée; de la colere de Vénus; de leur naufrage; du plaiſir avec lequel Calypſo les avoit recus; de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté ſon ami dans la mer, dès qu'il vit le vaiſſeau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit ſervir un magnifique repas; & pour témoigner une plus grande joie, il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc & couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompit de temps en temps par les doux accords de ſa voix & de ſa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, & de

ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides, toutes les Divinités qui obéiſſent à Neptune, les monſtres marins mêmes ſortoient de leurs grottes humides & profondes, pour venir en foule autour du vaiſſeau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danſerent long-temps les danſes de leur pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece. De temps en temps des trompettes faiſoient retentir l'onde juſqu'aux rivages éloignés. Le ſilence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la lune répandue ſur la face des ondes, le ſombre azur du Ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Télemaque, d'un naturel vif & ſenſible, goûtoit tous ces plaiſirs; (a) mais il n'oſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'iſle de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt prompte à s'enflammer, tous les plaiſirs même les plus innocents lui faiſoient peur; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor; il cherchoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien-aiſe de le voir dans cet embarras, & ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télemaque, il lui dit en ſouriant : Je comprends ce que vous craignez; vous êtes louable de cette crainte, mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amolliſſent point. Il vous faut des plai-

(a) La plus ſage crainte eſt celle des plaiſirs, parce qu'il n'eſt rien de ſi difficile que de les goûter avec modération.

ſirs qui vous délaſſent, & que vous goûtiez en vous poſſédant, mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux & modérés, qui ne vous ôtent point la raiſon, & qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouiſſez-vous, Télemaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtere ni d'affecté : c'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs ; elle ſeule les ſait aſſaiſonner pour les rendre purs & durables ; elle ſait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & ſérieuſes ; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas, jaloux, laiſſa tomber la ſienne de dépit ; ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur : tout le monde eût apperçu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtants. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque choſe de ce chant divin ; on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, Pere & Roi des Dieux & des hommes, qui, d'un ſigne de ſa tête, ébranle l'univers. Puis il repréſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-à-dire, la ſageſſe que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix ſi touchante, & avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe, à la face

de Jupiter, dont les regards ſont plus perçants que ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui devenant follement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin, il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis, qu'un ſanglier déchira, & que Vénus, paſſionnée pour lui, ne put ranimer en faiſant au Ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun ſentoit je ne ſais quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Phéniciens étonnés ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit : C'eſt Orphée ; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il apprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbere ; qu'il ſuſpendit les tourments d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit : Non, c'eſt Linus, fils d'Apollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même. Télemaque n'étoit guere moins ſurpris que les autres ; car il ignoroit que Mentor fût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor : mais il rougit en le louant, & il ne put achever ſon diſcours. Mentor qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé ; car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant, Télemaque dit à Adoam : Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique, depuis que nous fûmes par-

tis d'Egypte. (a) La Bétique eſt un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien-aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curioſité, & qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſi-tôt il commença ainſi.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, & ſous un ciel doux, qui eſt toujours ſerein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui ſe jette dans le grand Océan, aſſez près des Colonnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuſe, rompant ſes digues, ſépara autrefois la terre de Tarſis d'avec la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y ſont tiedes, & les rigoureux Aquilons n'y ſoufflent jamais. L'ardeur de l'été y eſt toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchiſſants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi, toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du Printemps & de l'Automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre, dans les vallons & dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins y ſont bordés de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, & d'autres arbres toujours verds, & toujours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux qui fourniſſent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays. Mais les habitants, ſimples, & heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or & l'argent parmi leurs richeſſes; ils n'eſtiment

(a) Rien ne reſſemble mieux à la deſcription que Strabon fait de l'Eſpagne; toutes ces fleurs ne ſont point nées dans l'imagination du Poëte, il avoit puiſé dans les plus belles ſources de l'antiquité. Il n'avance rien qu'il n'autoriſe. Pouvoit-il mieux prévenir le Duc d'Anjou en faveur du pays qui devoit lui être ſoumis?

que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux, employés aux mêmes uſages que le fer, par exemple, pour des ſocs de charrue. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoie. Ils ſont preſque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans, car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux véritables néceſſités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pas d'exercer les arts néceſſaires à leur vie ſimple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuſe blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur eſt facile; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une légere chauſſure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfants: elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maiſons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits ſont aiſés à faire; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piece d'étoffe fine & légere, qui n'eſt point taillée, & que chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

(a) Les hommes n'ont d'autres arts à exercer,

(a) Il ne faut point regarder ces idées comme plus ſpécieuſes que ſolides; de grands Légiſlateurs ont fait voir qu'elles étoient praticables. Licurgue fut bannir de ſa République, non-ſeulement l'or & l'argent, mais tous les vices qu'ils entraînent. Il

outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre; encore même ne ſe ſervent-ils guere du fer, excepté pour les inſtruments néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles, car ils ne bâtiſſent jamais de maiſons. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que d'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eſtimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policés, ils les déteſtent comme des inventions de la vanité & de la molleſſe.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments ſuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuſes, des parfums exquis, des mets délicieux, des inſtruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes: Ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes; ce ſuperflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le poſſedent; il tente ceux qui en ſont privés, de vouloir l'acquérir par l'injuſtice & par la violence. Peut-on nommer bien, un ſuperflu qui ne ſert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays ſont-ils plus ſains & plus robuſtes que nous? Vivent-ils plus long-temps? Sont-ils plus unis entre eux? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche & noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables de plaiſirs purs & ſim-

réduiſit tous les exercices des Lacons à l'agriculture & à l'art militaire; auſſi Sparte n'avoit-elle d'autre rempart que les corps de ſes Citoyens.

ples, puiſqu'ils ſont eſclaves de tant de fauſſes néceſſités, dont ils ſont dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe, & il faut avouer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable Roi. Le pere de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfants, ou petits-enfants, qui fait une mauvaiſe action : mais avant de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéiſſance & l'horreur du vice hàbitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée, qu'on dit qui eſt retirée dans le Ciel, eſt encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres & ſi modérés n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays tranſporte ſes tentes d'un lieu à un autre, quand elle a conſumé les fruits, & épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêts à ſoutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes & des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union & cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'expérience des ſages vieillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes

hommes, qui égalent les vieillards conſommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empeſtée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſements d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie eſt ſi courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue. Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants, qui ſubjuguent les grands Empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice! Mais pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire, que de s'aſſujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon pere & ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très-miſérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un conquérant eſt un homme que les Dieux irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la miſere, le déſeſpoir, & pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas aſſez, en conduiſant avec ſageſſe ce que

les Dieux ont mis dans ſes mains ? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur & tyrannique ſur tous ſes voiſins ? Il ne faut jamais ſonger à la guerre, que pour défendre ſa liberté. Heureux celui qui, n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave ! Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves débordés, qui paroiſſent majeſtueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient ſeulement arroſer.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télemaque, charmé, lui fit diverſes queſtions curieuſes. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins ; aucune terre n'en porte de plus délicieux : mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpece de poiſon, diſent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté & leurs forces ſans vin. Avec le vin, ils courent riſque de ruiner leur ſanté & de perdre les bonnes mœurs.

Télemaque diſoit enſuite : Je voudrois bien ſavoir quelles loix reglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour les maris. Jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles & agréables ; mais ſimples, modeſtes & laborieuſes. Les mariages y

ſont

ſont paiſibles, féconds, ſans tache. Le mari & la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps différents; le mari & la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques : le mari regle toutes les affaires du dehors; la femme ſe renferme dans ſon ménage : elle ſoulage ſon mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne ſa confiance, & le charme moins par ſa beauté que par ſa vertu. Le vrai charme de leur ſociété dure autant que leur vie. La ſobriété, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de ſix vingts ans, qui ont encore de la gaieté & de la vigueur.

Il me reſte, ajoutoit Télemaque, à ſavoir (a) comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voiſins. La nature, dit Adoam, les a ſéparés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par des hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs, les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres nations, ne pouvant s'accorder enſemble, les ont pris pour juges de leurs différends, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils diſputoient entre eux. Comme cette ſage nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entre eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, diſent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il reſtera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voiſins qui viendroient s'en ſaiſir. On ne trouve

(a) Les Conquérants ne ſont guere tentés de faire l'eſſai de leurs forces ſur une nation pauvre, mais belliqueuſe : ce ſont ces deux barrieres qui défendent les Cantons Suiſſes encore plus que leurs montagnes.

dans tous les habitants de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent eſpérer de s'en faire craindre; c'eſt pourquoi ils les laiſſent en repos. Ce peuple abandonneroit ſon pays, ou ſe livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la ſervitude. Ainſi il eſt autant difficile à ſubjuguer, qu'il eſt incapable de vouloir ſubjuguer les autres. C'eſt ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voiſins.

Adoam finit ce diſcours, en racontant de quelle maniere les Phéniciens faiſoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, diſoit-il, furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venoient de ſi loin: ils nous laiſſerent fonder une ville dans l'iſle de Gades. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun payement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur reſteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage. En effet, ils nous en envoyerent un riche préſent. C'eſt un plaiſir pour eux, que de donner aux étrangers leur ſuperflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient guere ſages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni ſatisfaire à aucun vrai beſoin. Ne creuſez point, nous diſoient-ils, ſi avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or & de l'ar-

gent que pour en acheter les aliments qui ſoutiennent la vie.

Nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants appriſſent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous diſoient-ils, à avoir beſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenues néceſſaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu, pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au beſoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art : mais ils croyent que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-là, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur pays ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont-ils chercher dans un autre? Ce qui ſuffit au beſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour aſſouvir l'avarice des marchands, & pour flatter les paſſions des autres hommes.

Télemaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, & ſe réjouiſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui, ſuivant la droite nature, fût ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages! Nous ſommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

*Fin du Livre huitieme.*

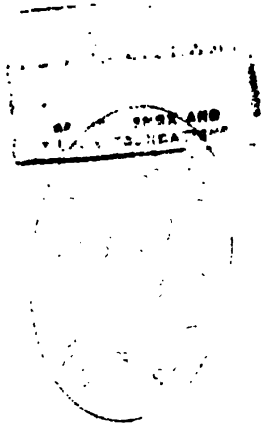
# LIVRE NEUVIEME.

## SOMMAIRE.

*Vénus, toujours irritée contre Télemaque, en demande la perte à Jupiter. Mais les deſtinées ne permettant pas qu'il périſſe, la Déeſſe va concerter avec Neptune, les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduiſoit. Ils employent une Divinité trompeuſe pour ſurprendre le Pilote Achamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idoménée reçoit Télemaque dans ſa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un ſacrifice à Jupiter pour le ſuccès d'une guerre contre les Manduriens. Le ſacrificateur conſultant les entrailles des victimes, fait tout eſpérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra ſon bonheur à ſes deux nouveaux hôtes.*

PENDANT que Télemaque & Adoam s'entretenoient de la ſorte, oubliant le ſommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de ſa courſe, une Divinité ennemie & trompeuſe les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Achamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit ſupporter plus long-temps que Télemaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'iſle de Calypſo. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ſes charmes. Dans le tranſport de ſa douleur,

*Mentor et Telemaque arrivent à Salente lorsque Idomenée prépareoit un Sacrifice à Jupiter pour le succès de la guerre.*



elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'iſle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télemaque avoit mépriſé ſon empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les aſtres qui roulent ſous leurs pieds; ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de boue. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue eſt un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette boue. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinités, que miſere & foibleſſe.

(a) C'eſt dans cette demeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile; ſes yeux percent juſques dans l'abyme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs. Ses regards doux & ſereins répandent le calme & la joie dans tout l'univers: au contraire, quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céleſtes étoient dans ce mo-

(a) On a reproché à Homere d'avoir fait des Dieux de ſes Héros, & des hommes de ſes Dieux; l'Auteur n'a ſaiſi de la Fable que ce qui aſſortit l'idée de la Divinité; il ne la repréſente qu'environnée de ſa gloire.

ment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein; sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau temps. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les graces. Les cheveux de la Déesse étoient attachés par-derriere négligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue, & leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le sont, quand Phœbus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours sur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignés de larmes, & qu'une douleur amere étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce & légere, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris; & se levant, il l'embrassa. Ma chere fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur, vous connoissez ma tendresse & ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : O pere des Dieux & des hommes! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? (a) Minerve ne s'est

(a) Vénus, dans l'Iliade, est opposée aux Rois de la Grece qui ont Minerve pour protectrice; l'Auteur a suivi la même fiction; mais dans l'un & l'autre Poëme, la Sagesse triomphe de la Volupté.

pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondements la ſuperbe ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la ſienne; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel deſtructeur de Troye. Télemaque eſt accompagné par Minerve; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinités; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'iſle de Cypre, pour m'outrager : il a mépriſé ma puiſſance; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on célebre en mon honneur; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune pour le punir à ma priere, a irrité les vents & les flots contre lui. Télemaque, jetté par un naufrage horrible dans l'iſle de Calypſo, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette iſle, pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & de ſes Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette iſle; me voilà confondue; un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour conſoler Vénus, lui dit : il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les fleches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens, pour l'amour de vous, qu'il ſoit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux & de dangers : mais les deſtins ne permettent, ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flattez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille; ſoyez contente de tenir dans votre empire, tant d'autres Héros, & tant d'immortels.

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumiere, semblable aux plus perçants éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter; & Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télemaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins : mais si nous ne pouvons abymer Télemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien, dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce; ils répandent par-tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus, contente de cette promesse, rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

(a) Neptune envoya auſſi-tôt une Divinité trompeuſe, ſemblable aux ſonges, excepté que les ſonges ne trompent que pendant le ſommeil; au-lieu que cette Divinité enchante le ſens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faiſant, environné d'une foule innombrable de menſonges aîlés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile & enchantée ſur les yeux du pilote Achamas, qui conſidéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles, & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja aſſez près de lui les rochers eſcarpés. Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrerent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte ſe préſenterent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours, & qu'elles fuſſent revenues ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toujours au pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'iſle, plus cette image reculoit; elle fuyoit toujours devant lui, & il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il ſe préparoit ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecretement dans une petite iſle qui eſt auprès de la grande, pour dérober aux amants de Pénélope conjurés contre Télemaque le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, & il ſembloit entendre l'horrible mu-

(a) Ulyſſe eſſuie dans l'Odiſſée toutes les fureurs de Neptune; ici les mêmes fictions ornent une morale encore plus ſublime, ſans laiſſer au Lecteur la peine de la chercher à travers le voile des allégories.

giſſement des vagues qui vont ſe briſer contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ſes yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obſcurciſſent quelquefois l'horiſon pendant que le ſoleil ſe couche. Ainſi Achamas étoit étonné ; & l'impreſſion de la Divinité trompeuſe qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de ſouffler pour jetter le navire ſur les côtes de l'Heſpérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'aurore annonçoit le jour : déja les étoiles, qui craignent les rayons du ſoleil, & qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'Océan leurs ſombres feux, quand le pilote s'écria : Enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons preſque à l'iſle d'Ithaque : Télemaque, réjouiſſez-vous ; dans une heure, vous pourrez revoir Pénélope, & peut-être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône.

A ce cri, Télemaque, qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe leve, monte au gouvernail, embraſſe le pilote ; & de ſes yeux, à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voiſine. Il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Hélas ! où ſommes-nous, dit-il ? Ce n'eſt point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Achamas ; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de notre pays. Non, non, répondit Achamas, je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette iſle. Combien de fois ſuis-je entré dans votre port ? J'en connois juſqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'eſt guere mieux dans ma mémoire. Recon-

noiſſez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chûte? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresſe & la maiſon d'Ulyſſe votre pere.

Vous vous trompez, ô Achamas! répondit Télemaque; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux! eſt-ce ainſi que vous vous jouez des hommes?

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Achamas furent changés. Le charme ſe rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut ſon erreur. Je l'avoue, ô Télemaque! s'écria-t-il: quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux: je croyois voir Ithaque, & ſon image toute entiere ſe préſentoit à moi; mais dans ce moment elle diſparoit comme un ſonge. Je vois une autre ville: c'eſt ſans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Crete, vient de fonder dans l'Heſpérie; j'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne ſont pas encore achevés: je vois un port qui n'eſt pas entiérement fortifié.

Pendant qu'Achamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naiſſante, & que Télemaque déploroit ſon malheur, le vent que Neptune faiſoit ſouffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade, où ils ſe trouverent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que ſourire de l'erreur d'Achamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télemaque: Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le

chemin de la gloire. (a) Souvenez-vous des travaux d'Hercule, ayez toujours devant vos yeux ceux de votre pere. Quiconque ne ſait pas ſouffrir, n'a point un grand cœur. Il faut, par votre patience & votre courage, laſſer la cruelle fortune qui ſe plaît à vous perſécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je ne craignois les careſſes flatteuſes de la Déeſſe qui vous retenoit dans ſon iſle. Que tardons-nous? Entrons dans ce port; voici un peuple ami; c'eſt chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée, maltraité par la fortune, aura pitié des malheureux. Auſſi-tôt ils entrerent dans le port de Salente, où le vaiſſeau Phénicien fut reçu ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Télemaque regardoit avec admiration cette ville naiſſante. Semblable à une jeune plante, qui, ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du ſoleil qui viennent l'embellir; elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouit ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idoménée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure, elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient ſur la mer de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevoient juſqu'au ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux. Les pierres étoient ſuſpendues en l'air par des grues

(a) Les Héros fabuleux ſont relevés par le luſtre de l'adverſité bien ſoutenue. C'eſt l'état le plus avantageux à la gloire d'un grand Homme; on ne voit point briller en lui l'éclat de la fortune, mais ſa ſeule vertu.

avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiſſoit; & le Roi Idoménée, donnant par-tout ſes ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnerent à Télemaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié ſincere. (*a*) On ſe hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t-il; d'Ulyſſe, ce cher ami, ce ſage Héros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye! qu'on l'amene ici, & que je lui montre combien j'ai aimé ſon pere. Auſſi-tôt on lui préſente Télemaque, qui lui demande l'hoſpitalité, en lui diſant ſon nom.

Idoménée lui répondit avec un viſage doux & riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois connu. (*b*) Voilà Ulyſſe lui-même, voilà ſes yeux pleins de feu, & dont le regard eſt ſi ferme. Voilà ſon air d'abord froid & réſervé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce ſourire fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le temps de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulyſſe, mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils! mon cher fils! quelle aventure vous amene

(*a*) Il en eſt de l'Epopée comme de la Tragédie; l'action en eſt plus ſimple & plus vive quand on voit toujours agir les mêmes perſonnages. Un amas informe de différentes fictions, tel qu'on le voit dans nos Romans, ne ſuppoſe dans un Auteur qu'une imagination déréglée.

(*b*) L'art d'un excellent Ecrivain, c'eſt de réunir dans un ſeul point de vue ces traits vifs qui caractériſent un homme, & qui le dépeignent tout entier. Homere a fait le portrait d'un grand nombre de Héros, on n'en voit pas deux qui ſe reſſemblent: il eſt, pour ainſi dire, auſſi varié que la Nature. Notre Auteur paroît travailler avec le même pinceau.

ſur ce rivage ? Eſt-ce pour chercher votre pere ? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a perſécutés lui & moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée diſoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télemaque lui répondit les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne ſaurois vous cacher, dans un temps où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoiſſance pour vos bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux, irrités, ne me permettent pas de le revoir, ni de ſavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Pénélope languit dans le deſir d'être délivrée de ſes amants. J'avois cru vous trouver dans l'iſle de Crete ; j'y ai ſu votre cruelle deſtinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Heſpérie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui ſe joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté ſur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'eſt celui que je ſupporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots, Idoménée embraſſa tendrement Télemaque ; & le menant dans ſon palais, il lui dit : Quel eſt donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me ſemble que je l'ai ſouvent vu autrefois. C'eſt Mentor, repliqua Télemaque, Mentor,

ami d'Ulyſſe, à qui il avoit confié mon enfance; qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois!

Auſſi-tôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor: Nous nous ſommes vus, dit-il, autrefois. Vous ſouvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crete, & des bons conſeils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeuneſſe, & le goût des vains plaiſirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'ayent inſtruit, pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous euſſe cru, ô ſage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes preſque point changé depuis tant d'années; c'eſt la même fraîcheur de viſage, la même taille droite, la même vigueur; vos cheveux ſeulement ſont un peu blanchis.

Grand Roi, répondit Mentor, ſi j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conſervé cette fleur de jeuneſſe qui éclatoit ſur votre viſage avant le ſiege de Troye; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de bleſſer la vérité. D'ailleurs, je vois par votre ſage diſcours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne haſarde rien en vous parlant avec ſincérité. (*a*) Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cauſe, c'eſt que vous avez beaucoup ſouffert dans vos malheurs; mais vous avez bien gagné en ſouffrant, puiſque vous avez acquis la ſageſſe. On doit ſe conſoler aiſément des rides qui viennent ſur le viſage, pendant que le cœur s'exerce & ſe fortifie dans la vertu. Au reſte, ſachez, que les Rois (*b*) s'uſent toujours plus que.

(*a*) La vérité n'eſt jamais mal reçue, quand un grand Homme la dit à un grand Prince. Agrippa déclara à Auguſte qu'il étoit de ſa gloire de quitter l'Empire, & il ne perdit rien de ſa faveur.

(*b*) Lucien a écrit un petit Traité de ceux qui ont vécu long-

les autres hommes. Dans l'adverſité, les peines de l'eſprit & les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la proſpérité, les délices d'une vie molle les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal-ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe modérer. De-là vient que les Rois & en paix & en guerre ont toujours des peines & des plaiſirs qui font venir la vieilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre, modérée, ſimple, exempte d'inquiétudes & de paſſions, réglée & laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui, ſans ces précautions, eſt toujours prête à s'envoler ſur les aîles du temps.

Idoménée, charmé du diſcours de Mentor, l'eût écouté long-temps, ſi on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télemaque & Mentor le ſuivirent, environnés d'une grande foule de peuple qui conſidéroit avec empreſſement & curioſité ces deux étrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont bien différents. Le jeune a je ne ſais quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répandues ſur ſon viſage & ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force ; ſa mine paroît d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu, avec une nobleſſe qui étonne.

---

temps. Il y parle d'un Roi nommé Goezae, qui mourut âgé de 115 ans, & qui n'eſt connu dans l'Hiſtoire que par le nombre de ſes années.

étonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du ſang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux étoient d'argent : le temple étoit tout incruſté de marbre avec des bas-reliefs qui repréſentoient Jupiter changé en taureau, le raviſſement d'Europe, & ſon paſſage en Crete au travers des flots. Ils ſembloient reſpecter Jupiter, quoiqu'il fût ſous une forme étrangere. On voyoit enſuite la naiſſance & la jeuneſſe de Minos ; enfin, ce ſage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute ſon iſle pour la rendre à jamais floriſſante. Télemaque y remarqua auſſi les principales aventures du ſiege de Troye où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces repréſentations de combats, il chercha ſon pere : (a) il le reconnut prenant les chevaux de Rhéſus que Diomede venoit de tuer ; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achilles devant tous les chefs de l'armée Grecque aſſemblés ; enfin, ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Télemaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions dont il avoit ſouvent oui parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ſes yeux ; il changea de couleur ; ſon viſage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télemaque ſe détournât pour cacher ſon trouble.

(a) C'eſt ainſi que dans l'Odyſſée, Ulyſſe trouve les Phéaciens occupés de ſa gloire. Ænée voit à la Cour de Didon les repréſentations de la guerre de Troye. Notre Auteur eſt enrichi des dépouilles de la Grece & de Rome.

N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pere.

Cependant, le peuple s'aſſemble en foule ſous ces vaſtes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfants, choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottants ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roſes & parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux, pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des Dieux, & Prêtre du temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le trépied ſacré : O Dieux! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux étrangers que le Ciel envoye en ces lieux! Sans eux, la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondements. Je vois un jeune Héros que la ſageſſe mene par la main; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, & ſes yeux étincelants; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui ; ſon viſage étoit enflammé : il étoit troublé & hors de lui-même; ſes cheveux étoient hériſſés, ſa bouche écumante, ſes bras levés & immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine; il

étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au-dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore, que vois-je? Quels malheurs évités? Quelle douce paix au-dedans, mais au-dehors quels combats! Quelles victoires! O Télemaque! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton pere, le fier ennemi gémit dans la pouſſiere ſous ton glaive; les portes d'airain, les inacceſſibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déeſſe! que ſon pere... (a) O jeune homme! tu reverras enfin... A ces mots, la parole meurt dans ſa bouche, & il demeure, comme malgré lui, dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout le peuple eſt glacé de crainte. Idoménée, tremblant, n'oſe lui demander qu'il achéve. Télemaque même, ſurpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le deſſein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire ſera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en ſoyez point jaloux, profitez ſeulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée, n'étant pas encore revenu de ſon étonnement, cherchoit en vain des paroles; ſa langue demeuroit immobile. Télemaque, plus prompt, dit à Mentor: Tant de gloire promiſe ne me touche point; mais que peuvent donc ſignifier ces dernieres paroles: Tu reverras? Eſt-ce mon pere, ou

(a) L'impatience du Lecteur auroit trop à ſouffrir, s'il n'apprenoit le dénouement de l'action qu'à la fin du Poëme. Auſſi, Jupiter annonce-t-il à la fin du dixieme Livre de l'Iliade, quelle ſera la fin de la guerre: mais afin que la ſurpriſe ſoit toujours ſoutenue, il ne découvre point par quel reſſort elle ſera terminée. Il en eſt de même dans ce Poëme.

ſeulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ? il m'a laiſſé plus en doute que je n'étois. O Ulyſſe ! ô mon pere ! ſeroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flatte ; cruel oracle, tu prends plaiſir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Reſpectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confondue. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous, pour le bien faire : mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télemaque, touché de ces paroles, ſe retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télemaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux étrangers :

J'avoue que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de régner, quand je revins en Crete après le ſiege de Troye. Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande iſle, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux, ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus modéré. Je traverſai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe & plus inſupportable. Je vins

réfugier mes Dieux Pénates ſur cette côte déſerte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & dépines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles où ſe retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de poſſéder avec un petit nombre de ſoldats & de compagnons qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſpérer de revoir jamais cette iſle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! diſois-je en moi-même, quel changement! (*a*) Quel exemple terrible ne ſuis-je point pour les Rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les inſtruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cauſe de leur élévation au-deſſus du reſte des hommes. Eh! c'eſt leur élévation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois crains de mes ennemis, & aimé de mes ſujets: je commandois à une nation puiſſante & belliqueuſe: la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je régnois dans une iſle fertile & délicieuſe: cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richeſſes; ces peuples me reconnoiſſoient pour être du ſang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du ſage Minos, dont les loix les rendent ſi puiſſants & ſi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, ſinon d'en ſavoir jouir avec modération? Mais mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutée, ont renverſé mon trône. Ainſi tomberont tous les Rois qui ſe livreront à leurs deſirs & aux conſeils

(*a*) Il n'eſt pas néceſſaire de recourir au temps fabuleux, pour trouver des exemples auſſi frappants. Deux fois le Trône de Denis le Jeune fut renverſé, & la Grece entiere vit ce Tyran vieillir à Corinthe dans ces voluptés infâmes qui avoient été la cauſe de ſa chûte.

des esprits flatteurs. Pendant le jour, je tâchois de montrer un visage gai & plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur dis-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'éleve assez près de nous. C'est Phalante, avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errants comme nous? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrents de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télemaque & à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur disoit-il, à Ithaque, dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées, pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant! Pour vous, je vous renvoyerai avec les meil-

leurs vaiſſeaux qui ont jamais été conſtruits dans l'iſle de Crete; ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots : les vents & les rochers le craignent & le reſpectent. Neptune même, dans ſon plus grand courroux, n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers : le trajet eſt court & facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portés juſques ici, & ne ſongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idoménée, pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe! que vous ſerez jugé digne de votre pere. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſcendre dans le ſombre Royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le voir en vous.

A ces mots, Télemaque interrompit Idoménée : Renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceſte, Troyen & ennemi de la Grece, ne ſerons-nous pas encore plus ardents & plus favoriſés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam? L'oracle que nous venons d'entendre, ne nous permet pas d'en douter.

*Fin du Livre neuvieme.*

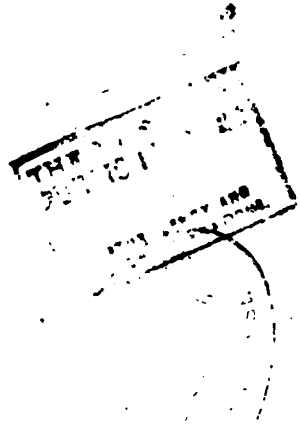
# LIVRE DIXIEME.

## SOMMAIRE.

*Idoménée informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſpérie, où il a fondé ſa ville; qu'ils s'étoient retirés ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs, ayant été maltraités par une troupe de ſes gens, cette Nation lui avoit député deux vieillards, avec leſquels il avoit réglé des articles de paix : qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtés de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salente. Neſtor, Philoctete & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salente, & va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.*

MENTOR, regardant d'un œil doux & tranquille Télemaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainſi la parole : Je ſuis bien-aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour la gloire; mais ſouvenez-vous que votre pere n'en acquit une ſi grande parmi les Grecs au ſiege de Troye, qu'en ſe montrant le plus ſage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoique ſûr de porter la terreur & la mort par-tout où il combattoit,

*Mentor sort de Salente pour proposer la paix aux ennemis, qui venoient assieger la Ville.*



n'a pu prendre la ville de Troye. Il eſt tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe, en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flamme & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chûte de ces hautes & ſuperbes tours qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, (*a*) autant une valeur diſcrete & prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril : mais je crois, ô Idoménée! que vous devez nous expliquer, (*b*) premiérement ſi votre guerre eſt juſte; enſuite contre qui vous la faites, & enfin quelles ſont vos forces pour en eſpérer un heureux ſuccès.

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantés, voyant nos vaiſſeaux & nos armes. Ils ſe retirerent dans les montagnes : mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrerent ces ſau-

(*a*) S'il eſt une qualité ſupérieure à la valeur, c'eſt l'art de la conduire. Les Romains étoient braves; mais ce fut par leur conſeil & par leur patience qu'ils aſſujettirent les Provinces d'Eſpagne, dit l'Auteur du premier Livre des Macabées, ch. 8.

(*b*) La plus belle inſtitution du Roi Numa, fut ſans doute le College des Prêtres Féciaux, établi pour décider s'il y avoit des motifs aſſez juſtes pour entreprendre la guerre. Mais l'ambition fut reſtreindre à de vaines cérémonies, les fonctions d'un ſacerdoce qui lui étoit odieux. Auſſi, Cicéron, pour juſtifier ſa nation, eſt-il obligé d'abandonner les déciſions ſéveres de la philoſophie, & d'établir pour principe qu'il eſt permis de prendre les armes pour meſurer ſes forces contre un ennemi puiſſant, & pour voir à qui demeurera l'honneur de la victoire.

vages fugitifs. Alors, les Chefs de ces ſauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errants, diſperſés & plus foibles que nous; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi-bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentiments d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres que furent ainſi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, & raconterent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des Crétois duſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoient reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allerent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrerent les ſauvages, les attaquerent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les ſauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſerent s'engager.

Peu de temps après, ces peuples envoyerent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards qui venoient me demander la paix. Ils m'apporterent des préſents ; c'étoit des peaux de bêtes farouches, qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſents, ils parlerent ainſi :

O Roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier.

(En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix ou la guerre; choisis. Nous aimerions mieux la paix; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits: c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui, sous de beaux noms d'ambition & de gloire, va follement ravager les Provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous freres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se piquent ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorants & barbares, mais justes, humains, fideles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, & à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens

qui aiment par modération la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder. Ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres ſimples & ingénues. Les fourrures qui leur ſervoient d'habits, étoient nouées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des bras plus nerveux & des muſcles mieux nourris que ceux de nos Athletes. Je répondis à ces deux envoyés, que je deſirois la paix. Nous réglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſents. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du Royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore laſſés de me perſécuter. Nos chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être ſitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyés, lorſqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquerent avec fureur, en tuerent une partie, & pourſuivirent le reſte dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier à nos promeſſes, ni à nos ſerments.

Pour être plus puiſſants contre nous, ils appellent à leur ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faulx tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils ſont preſque de la taille des géants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les exercices

pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur ſeule vue épouvante. Les Locriens venus de la Grece ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres : mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Grecques, la vigueur des barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers (*a*) qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues. Les Brutiens ſont légers à la courſe comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds; à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des fleches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs fleches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite, de Meſſapie & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au ciel à la vue de leurs ennemis, ſont affreux. Ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées; mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez de ſavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

(*a*) La plupart des peuples de l'antiquité avoient des armes différentes, comme on peut le voir dans les Antiquités du P. Montfaucon, & il n'y avoit pas même d'uniformité parmi les Grecs; d'où venoit la difficulté de les aſſujettir à la même diſcipline.

Après cet éclairciſſement, Télemaque, impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idoménée : (*a*) D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grece, s'uniſſent aux barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres que vous à ſoutenir? O Idoménée! vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſécuter. Et moi, je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts, ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de (*b*) la bonne foi de ces barbares, ſuffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux : mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes. Vous auriez pu leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambaſſadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec ſûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiſer, en leur repréſentant qu'on les avoit attaqués faute de ſavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les ſûretés qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuſes peines contre ceux de vos ſujets qui auroient manqué à l'allian-

(*a*) Pour prévenir la guerre entre des Républiques voiſines, jalouſes & belliqueuſes, les Grecs avoient établi le Tribunal ſuprême des Amphyctions, qui connoiſſoit de tous les différends qui s'élevoient de nation à nation, ou de ville à ville; mais la Grece vit ſouvent avec douleur que la force des loix étoit contrainte de céder à celle des armes.

(*b*) C'eſt de ce nom odieux que toutes les nations policées appellent celles qui ne connoiſſent point les arts : rien de ſi commun que de les mépriſer juſqu'à les attaquer injuſtement, & à tomber par-là dans le défaut qu'on leur reproche.

ce : mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu ſans baſſeſſe rechercher ces barbares, qui aſſemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorerent le ſecours de tous les peuples voiſins, auxquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promptement de certains paſſages dans les montagnes qui étoient mal gardés. Nous les prîmes ſans peine, & par-là nous nous ſommes mis en état de déſoler ces barbares. (*a*) J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen, nous ſommes en état de réſiſter avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reſte, la paix entre eux & nous eſt devenue très-difficile. Nous ne ſaurions leur abandonner ces tours ſans nous expoſer à leurs incurſions, & ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous ſervir pour les réduire en ſervitude.

Mentor répondit ainſi à Idoménée : Vous êtes un ſage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité ſans aucun adouciſſement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui, manquant de courage pour ſe corriger, n'employent leur autorité qu'à ſoutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple bar-

(*a*) Les Romains avoient d'autres fortereſſes qui défendoient bien mieux l'Empire, & qui arrêtoient plus ſurement les incurſions de leurs voiſins ; c'étoient leurs nombreuſes légions repandues ſur toutes les frontieres.

bare vous a donné une merveilleuſe leçon, quand il eſt venu vous demander la paix. Etoit-ce par foibleſſe qu'il la demandoit? manquoit-il de courage ou de reſſources contre vous? Vous voyez que non, puiſqu'il eſt ſi aguerri & ſoutenu par tant de voiſins redoutables. Que n'imitiez-vous ſa modération? Mais une mauvaiſe honte & une fauſſe gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puiſſant, en réuniſſant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuſte. A quoi ſervent ces tours que vous vantez tant, ſinon à mettre tous vos voiſins dans la néceſſité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour ſe préſerver d'une ſervitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre ſûreté, & c'eſt par ces tours que vous êtes dans un ſi grand péril. Le rempart le plus ſûr d'un Etat, eſt la juſtice, la modération, la bonne foi, & l'aſſurance où ſont vos voiſins que vous êtes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidents imprévus. La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guerre; mais l'amour & la confiance de vos voiſins, quand ils ont ſenti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres, intéreſſés à ſa conſervation, prennent auſſi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les nations de l'Heſpérie. Retranchons-nous maintenant à exa-

miner

miner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies Grecques (a). Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au siege de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grece. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance, les a épouvantés. Ces Grecs, aussi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, desirent notre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité! reprit Mentor. Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance; & pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au-dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que ce malheur

(a) Il y en avoit une si grande quantité sur la côte occidentale d'Italie, qu'on l'appelloit la Grande Grece. Les colonies étoient toujours dans une espece de dépendance de leur métropole; c'est-à-dire, de la ville qui les avoit fondées. C'étoit un Métropolitain qui présidoit aux assemblées, qui offroit les sacrifices les plus solemnels. L'objet principal des loix de la Grece, c'étoit d'entretenir une étroite liaison entre les différents peuples qui l'habitoient.

même n'a pu inſtruire qu'à demi! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces villes Grecques.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris abſents pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne ſongerent qu'à les appaiſer, & à déſavouer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni pere, ni mere, vécut avec une licence ſans bornes. La ſévérité des loix réprima leurs déſordres. Ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſut gagner les cœurs par ſes artifices. Il eſt venu ſur ce rivage avec ſes jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctete, qui a eu une ſi grande gloire au ſiege de Troye, en y portant les fleches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Pétilie, moins puiſſante à la vérité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin, nous avons ici près la ville de Métaponte, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor (*a*) dans l'Heſpérie, & vous n'avez pas ſu l'engager dans vos intérêts? Neſtor, qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié? Je l'ai perdue, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que

(*a*) Il eſt repréſenté dans l'Iliade comme le plus ſage des Rois; parce qu'il eſt le plus pacifique. Celui qui aime la guerre, eſt, dit-il, avare, ſanguinaire, trompeur.

le nom. Ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor : Télemaque le vit à Pylos, avant qu'il fût venu fonder ſa colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télemaque : mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnés à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée ; & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages, que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laiſſez-moi faire.

A ces mots, Idoménée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin, il prononça à peine ces paroles : O ſage vieillard ! envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avoue que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous. J'avoue qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr ou de vaincre tous mes ennemis : mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Télemaque ! qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide ! Mentor, vous êtes le maître ; toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi ; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennifſants, d'hommes qui pouſſoient des hurlements épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie ; Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour évi-

ter les paſſages gardés. Les voilà qui viennent aſſiéger Salente. Les vieillards & les femmes paroiſſent conſternés. Hélas! diſoient-ils, falloit-il quitter notre chere patrie, la fertile Crete, & ſuivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui ſera miſe en cendres comme Troye! On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties dans la vaſte campagne, briller au ſoleil les caſques, les cuiraſſes, & les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouis. On voyoit auſſi les piques hériſſées qui couvroient la terre, comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenſer le laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faulx tranchantes, on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télemaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe vénérable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée! que Philoctete & Neſtor ſe contentoient de ne nous point ſecourir! les voilà qui ont pris les armes contre vous; & ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacédémoniennes, commandées par Phalante; tout eſt contre vous. Il n'y a aucun voiſin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient: il la fait ouvrir; & Idoménée, ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de

la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au-devant des ennemis (a) étonnés de voir un ſeul homme qui ſe préſente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en ſigne de paix; & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les Chefs. Auſſi-tôt tous les Chefs s'aſſemblerent, & il leur parla ainſi:

O hommes généreux! aſſemblés de tant de Nations qui fleuriſſent dans la riche Heſpérie, je ſais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zele; mais ſouffrez que je vous repréſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor! ſage Neſtor, que j'apperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux mêmes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye. Quelles diviſions entre les Chefs! Quels caprices de la fortune! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puiſſantes, cauſés par la guerre, pendant la longue abſence de leurs Rois! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capha-

(a) C'eſt par un trait de générosité à-peu-près pareil, que Laurent de Médicis ſut ſauver ſa patrie. Sixte IV, réſolu de perdre Florence, avoit intéreſſé Ferdinand, Roi de Naples, à la conquête de cette République; & c'étoit fait des Florentins, s'ils n'avoient diviſé ces deux Puiſſances prêtes à fondre ſur eux. Laurent s'embarque avec l'élite de la jeune Nobleſſe de Florence, & va ſe mettre en la puiſſance du Roi Ferdinand. Cette confiance ébranla le Prince. Laurent acheva de le déſarmer par ſon éloquence; il lui fit ſentir qu'il n'étoit pas de ſon intérêt d'accroître la puiſſance de l'Egliſe des débris d'une République dont il n'avoit rien à craindre.

rée, les autres ont trouvé une mort funeſte dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieux! c'eſt donc dans votre colere que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition! O peuples Heſpériens! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire ſi funeſte. Troye eſt en cendres, il eſt vrai: mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute ſa gloire, & que le lâche Pâris jouît de ſes infâmes amours avec Hélene. Philoctete, ſi long-temps malheureux, & abandonné dans l'iſle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guerre? Je ſais que les peuples de la Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſés par la longue abſence des Princes, des Capitaines & des ſoldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs! qui avez paſſé dans l'Heſpérie, vous n'y avez tous paſſé que par une ſuite des malheurs qui ont été les ſuites de la guerre de Troye.

Après avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; & Neſtor qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſaluer. O Mentor! lui dit-il, c'eſt avec plaiſir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide; vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès-lors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit dans ces lieux? Quels ſont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandions que la paix; chacun de nous avoit un intérêt preſſant de la deſirer: mais nous ne pouvions plus trouver de ſûreté avec lui. Il a violé toutes les promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins. La paix avec lui ne ſeroit pas une paix; elle lui ſerviroit ſeulement à diſſiper notre ligue, qui eſt notre unique reſſource. Il a montré à tous

les autres peuples ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau Royaume. Par ſa mauvaiſe foi, nous ſommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la ſervitude. (a) Si vous trouvez quelque expédient pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confier à lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, & nous avouerons avec joie que vous nous ſurpaſſez en ſageſſe.

Mentor lui répondit : Sage Neſtor, vous ſavez qu'Ulyſſe m'avoit confié ſon fils Télemaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la deſtinée de ſon pere, paſſa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les ſoins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de ſon pere. Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire : il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'iſle de Cypre, celle de Crete. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté ſur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivés ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idoménée, c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des troupes confédérées, Idoménée & Télemaque avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs

(a) S'il eſt une récompenſe proportionnée à la plus haute vertu, c'eſt ſans doute la confiance des Rois. Un Miniſtre que des Puiſſances jalouſes regardent avec les mêmes ſentiments, & qu'elles choiſiſſent de concert pour l'arbitre de leurs intérêts, jouit, pendant ſa vie, de ce tribut d'admiration que des vertus moins éclatantes n'obtiennent que de la poſtérité.

pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux vieillards. Neſtor avoit toujours paſſé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece. C'étoit lui qui modéroit pendant le ſiege de Troye le bouillant courroux d'Achilles, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Diomede. La douce perſuaſion couloit de ſes levres comme un ruiſſeau de miel. Sa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces Héros; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche, & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe : mais ſes paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences; mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Grece, ſembla avoir perdu toute ſon éloquence & toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flétrie & abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & ſimples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles. (a) Il avoit même je ne ſais

(a) Ce qui releve les Poëmes d'Homere, c'eſt qu'il a ſu les

quoi de complaiſant & d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, & leur inſinuer quelque vérité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les alliés, ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir, par leurs regards avides & empreſſés, ce que ſignifioient leurs geſtes & l'air de leurs viſages.

---

parer de ce que chaque Science a de plus brillant. Philippe de Macédoine, qui liſoit l'Iliade avec des yeux éclairés, y puiſa l'idée de cette invincible phalange qui ſubjugua l'Aſie ſous Alexandre, ſon fils. Notre Auteur étale les mêmes richeſſes : ce qu'il dit de l'éloquence, en renferme tout à la fois & les regles & le modele.

*Fin du Livre dixieme.*

# LIVRE ONZIEME.

## SOMMAIRE.

*Télemaque voyant Mentor au milieu des Alliés, veut ſavoir ce qui ſe paſſe entre eux. Il ſe fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor; & ſa préſence contribue auprès des Alliés, à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur propoſoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On ſe donne réciproquement des ôtages, & on fait un ſacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.*

CEPENDANT Télemaque, impatient, ſe dérobe à la multitude qui l'environne; il court à la porte par où Mentor étoit ſorti; il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ſes côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît, & ſe hâte, mais d'un pas peſant & tardif, de l'aller recevoir. Télemaque ſaute à ſon cou, & le tient ſerré entre ſes bras ſans parler. Enfin, il s'écrie : (*a*) O mon pere! (je ne crains pas de vous nommer ainſi :) le malheur de ne re-

(*a*) Un jeune Prince qui goûte les grands Hommes, en a d'avance les ſentiments, & doit un jour leur reſſembler. Alcibiade, dès ſon enfance, ne ſe plaiſoit qu'auprès de Périclès ou de Socrate; c'eſt qu'il étoit né pour les armes & pour les Muſes.

*Telemaque va joindre Mentor au milieu des Alliez. Nestor le reconnoît. Telemaque l'embrasse, et sa presence engage les Alliez à accepter la paix.*

trouver point mon véritable pere, & les bontés que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom ſi tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revois! ainſi puiſſé-je revoir Ulyſſe! Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même.

Neſtor ne put à ces paroles retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſecrete joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les joues de Télemaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliés. N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce vieillard qui eſt venu parler à Neſtor? Sans doute, c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus oppoſés de la vie. Dans l'un, elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Télemaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulyſſe, ſi cher à toute la Grece, & ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor! le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner de la fidélité des promeſſes d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivît celle du pere, & que la malheureuſe Pénelope pût reprocher à Mentor qu'il a ſacrifié ſon fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui eſt venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples aſſemblés de tant de nations! à vous faire des propoſitions pour établir à jamais une ſolide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus

de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémiſſoient de courroux, croyant perdre tout le temps où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faiſoit tous ces diſcours, que pour ralentir leur fureur, & pour faire échapper leur proie. Sur-tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idoménée eſpérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ſes diſcours pleins de ſageſſe ne détachaſſent leurs alliés. Ils commençoient à ſe défier de tous les Grecs qui étoient dans l'aſſemblée. (a) Mentor qui l'apperçut, ſe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la diviſion dans l'eſprit de tous ces peuples.

J'avoue, diſoit-il, que les Manduriens ont ſujet de ſe plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont ſoufferts: mais il n'eſt pas juſte auſſi, que les Grecs, qui ſont ſur cette côte des colonies, ſoient ſuſpects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entre eux, & ſe faire bien traiter par les autres; il faut ſeulement qu'ils ſoient modérés, & qu'ils n'entreprennent jamais d'uſurper les terres de leurs voiſins. Je ſais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il eſt aiſé de guérir toutes vos défiances. Télemaque & moi nous nous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains juſqu'à ce que les choſes qu'on vous promettra, ſoient fidélement accom-

(a) C'eſt la jalouſie qui forme les ligues & qui les affoiblit, qui raſſemble ces grands corps & qui les diſſipe. Les Vénitiens étoient trop ſages pour déſeſpérer, quand ils virent les plus grands Princes de l'Europe armés contre leur République en 1508; ils ſurent mettre la méſintelligence entre leurs ennemis, & les diviſer en moins de temps qu'il n'en avoit fallu pour les réunir.

plies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens! s'écria-t-il, c'eſt que les troupes des Crétois ont ſaiſi les paſſages de vos montagnes par ſurpriſe, & que par là ils ſont en état d'entrer, malgré vous, auſſi ſouvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laiſſer le pays qui eſt ſur les rivages de la mer. Ces paſſages que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, ſont donc le véritable ſujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le chef des Manduriens s'avança, & parla ainſi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous ſont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous eſt échappée ſans reſſource, par l'ambition inquiete des Crétois, & par l'impoſſibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs ſerments. Nation inſenſée! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuſe néceſſité de prendre un parti de déſeſpoir contre elle, & de ne pouvoir plus chercher notre ſûreté que dans ſa perte. Tandis qu'ils conſerveront ces paſſages, nous croirons toujours qu'ils veulent uſurper nos terres, & nous mettre en ſervitude. S'il étoit vrai qu'ils ne ſongeaſſent qu'à vivre en paix avec leurs voiſins, ils ſe contenteroient de ce que nous leur avons cédé ſans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conſerver des entrées dans un pays contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage vieillard! C'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux! de retarder une guerre juſte & néceſſaire, ſans laquelle l'Heſpérie ne pourroit jamais eſpérer une paix conſtante. O nation ingrate, trompeuſe & cruelle! que les Dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous

avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne ſerez pas moins juſtes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles, toute l'aſſemblée parut émue; il ſembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole :

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier : mais je vous offre des choſes certaines & préſentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôtages Télemaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillants Crétois. Mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de votre côté des ôtages; (a) car Idoménée, qui deſire ſincérement la paix, la deſire ſans crainte & ſans baſſeſſe. Il deſire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez deſirée, par ſageſſe & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foibleſſe à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il eſt prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu : mais il craint d'être injuſte, & il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix; il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis ſoient contents, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui ap-

(a) Le Duc Charles Emanuel n'avoit rien à oppoſer aux armes victorieuſes d'Henri IV, qui s'étoit rendu maître de la Savoye. Pour premier préliminaire de la paix, le Roi exigeoit que le Duc la demandât; mais ce Prince, délicat à l'infini ſur le point d'honneur, diſoit qu'il aimoit mieux perdre ſes Etats que ſa gloire. Il fallut toute l'adreſſe du Légat Aldobrandin, pour l'engager à ſuivre les volontés du Roi.

paiſe tous les reſſentiments, & qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idoménée eſt dans les ſentiments où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader. La perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé & tranquille.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur! & vous, ô chefs ſi ſages & ſi unis! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'eſt pas juſte qu'il puiſſe entrer dans les terres de ſes voiſins: il n'eſt pas juſte auſſi que ſes voiſins puiſſent entrer dans les ſiennes. Il conſent que les paſſages que l'on a fortifiés par de hautes tours, ſoient gardés par des troupes neutres. Vous, Neſtor, & vous, Philoctete, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occaſion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainſi vous ne pouvez être ſuſpects d'être trop favorables à ſes intérêts. Ce qui vous touche, c'eſt l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Heſpérie. Soyez vous-mêmes les dépoſitaires & les gardiens de ces paſſages qui cauſent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Heſpérie ne détruiſent Salente, nouvelle colonie des Grecs, ſemblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'uſurpe les terres de ſes voiſins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au-lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réſervez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs (*a*). Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuſes, ſi vous pouviez vous

(*a*) C'eſt d'une pareille gloire qu'Henri IV fut le plus jaloux. Il ne diſputa rien à l'Eſpagne avec plus de vivacité, que l'honneur de la médiation entre le Pape & les Vénitiens. Paul V n'ignoroit pas ce que le Roi devoit à cette République; mais il l'accepta pour médiateur, parce qu'il ſavoit qu'un tel Prince ne ſeroit point reconnoiſſant aux dépens de l'équité.

assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi : mais je vais vous satisfaire.

(b) Il y aura pour sûreté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entiere, quand celui de Salente même & d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contents ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-même ? Vous n'osez vous fier à Idoménée ; & Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencements, il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossiere de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir

(a) Par le Traité conclu entre le Grand-Duc de Florence & le Cardinal d'Offat, pour la restitution des Isles de Provence, le Roi étoit obligé à donner des ôtages à ce Prince ; mais le Grand-Duc les refusa, disant qu'il ne connoissoit point d'ôtage plus sûr que la parole du Roi.

frir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre nous. Télemaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prends tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les chefs qui le regarderent de près, furent étonnés & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté & une autorité qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs. Elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup, dans le profond ſilence de la nuit, arrêtent la lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bachus lorſqu'il étoit environné de tigres, qui, oubliant leur cruauté, venoient par la puiſſance de ſa douce voix lécher ſes pieds, & ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés ſur lui. On n'oſoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit,

demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant, il ſe faiſoit aimer, il ſe faiſoit croire; chacun étoit avide & comme ſuſpendu, pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin, après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd qui ſe répandoit peu-à-peu. Ce n'étoit pas ce bruit confus des peuples qui frémiſſoient dans leur indignation; c'étoit au contraire un murmure doux & favorable. On découvroit déja ſur les viſages je ne ſais quoi de ſerein & de radouci. Les Manduriens, ſi irrités, ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec les Lacédémoniens furent ſurpris de trouver leurs entrailles ſi attendries. Les autres commencerent à ſoupirer après cette heureuſe paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete, plus ſenſible qu'un autre par l'expérience de ſes malheurs, ne put retenir ſes larmes. Neſtor, ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement; & tous les peuples à la fois, comme ſi c'eût été un ſignal, s'écrierent auſſi-tôt: O ſage vieillard! vous nous déſarmez! (a) La paix, la paix.

Neſtor, un moment après, voulut commencer un diſcours; mais toutes les troupes, impatientes, craignirent qu'il ne voulût repréſenter quelque difficulté. La paix, la paix, s'écrierent-elles encore une fois. On ne put leur impoſer ſilence qu'en faiſant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : La paix, la paix.

Neſtor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire

(a) Telle fut la joie de la Grece aſſemblée à Némée, quand Quinctus Flaminius lui rendit la liberté & la paix au nom de la République Romaine. Il courut riſque d'être accablé ſous le poids des couronnes qu'on fit voler de toutes parts ſur ſa tête.

un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions. Nos juſtes reſſentiments ſe changent en amitié & en deſirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même temps, tous les Chefs tendirent les mains en ſigne de conſentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de ſortir de la ville ſans précaution. Cependant, Neſtor embraſſoit Télemaque, diſant : Aimable fils du plus ſage de tous les Grecs, puiſſiez-vous être auſſi ſage & plus heureux que lui! n'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée? Le ſouvenir de votre pere, à qui vous reſſemblez, a ſervi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs & de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télemaque de raconter ſes aventures, lorſque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeuneſſe Crétoiſe qui le ſuivoit.

A la vue d'Idoménée, les Alliés ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance, dont les Dieux ſeront les témoins & les défenſeurs? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie oſe la violer; & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fideles & innocents, retombent ſur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux, qui foulera aux pieds les droits ſacrés de cette alliance. Qu'il ſoit déteſté des Dieux & des hommes; qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie; Que les furies infernales, ſous les figures les plus hideuſes, viennent exciter ſa rage & ſon déſeſpoir; Qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture;

Que ſon corps ſoit la proie des chiens & des vautours, & qu'il ſoit aux enfers dans le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix ſoit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui ſoutiennent le Ciel; Que tous les peuples la réverent & goûtent ſes fruits de génération en génération; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix fondée ſur la juſtice & ſur la bonne foi, ſoit le modele de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront ſe rendre heureux en ſe réuniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſpérie.

A ces paroles, Idoménée & les autres Rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Télemaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de ſa conduite & de celle de ſes Conſeillers, juſqu'à l'entiere exécution des choſes promiſes. (a) On immola entre la ville & l'armée, cent geniſſes blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de feſtons. On entendoit retentir, juſques dans les montagnes voiſines, les mugiſſements affreux des victimes qui tomboient ſous le coûteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de

(a) La Religion des Anciens appuyoit leur politique. Ils faiſoient intervenir l'honneur des Dieux à tout ce qui intéreſſoit le repos du peuple. Les Traités d'alliance étoient jurés ſur les autels, & ſcellés du ſang des victimes; & tel qui n'auroit pas craint de paſſer pour infidele envers ſes alliés, appréhendoit de paſſer pour ſacrilege envers les Dieux.

toutes parts. On faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les Haruſpices conſultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les ſacrificateurs brûloient ſur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les ſoldats des deux partis, ceſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs aventures. Ils ſe délaſſoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idoménée au ſiege de Troye, reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, & ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe ville qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, & buvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vaſes, pour célébrer une ſi heureuſe journée.

Tout-à-coup, Mentor dit : O Rois! ô Capitaines aſſemblés! déſormais ſous divers noms & divers Chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont freres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs freres, qui eſt leur propre ſang! La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai : mais c'eſt la honte du genre humain, qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O Rois! ne dites point qu'on doit la deſirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfere ſa propre gloire aux ſentiments de l'huma-

nité, eſt un monſtre d'orgueil, & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire; car la vraie gloire ne ſe trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter ſa vanité folle; mais on dira toujours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincérement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a deſirée avec une paſſion injuſte. Les hommes ne doivent point l'eſtimer, puiſqu'il a ſi peu eſtimé les hommes, & qu'il a prodigué leur ſang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime ſon peuple, qui en eſt aimé, qui ſe confie en ſes voiſins, & qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les nations étrangeres le bonheur qu'ont ſes ſujets de l'avoir pour Roi ! (a) Songez donc à vous raſſembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les plus puiſſantes villes de l'Heſpérie. Faites, de trois ans en trois ans, une aſſemblée générale, où tous les Rois qui ſont ici préſents, ſe trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau ſerment, pour raffermir l'amitié promiſe, & pour délibérer ſur tous les intérêts communs. Tandis que vous ſerez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays, la paix, la gloire & l'abondance : au-dehors, vous ſerez toujours invincibles. Il n'y a que la diſcorde, ſortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Neſtor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous

(a) Les jeux Olympiques que les Grecs célébroient tous les quatre ans, n'étoient point un vain ſpectacle pour amuſer des peuples oiſifs; la Grece réunie dans ces célebres aſſemblées, connoiſſoit ſes forces, démêloit ſes véritables intérêts, & paroit tous les coups que les Puiſſances ennemies pouvoient porter à ſa liberté.

ſommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nos voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon intérêt, & qui ne perd aucune occaſion d'envahir les terres des autres Etats? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée: non, je n'ai plus de lui cette penſée; c'eſt Adraſte, Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit que tous les hommes qui ſont nés ſur la terre, ne ſont nés que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de ſujets dont il ſoit le Roi & le pere: il veut des eſclaves & des adorateurs. Il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner enſuite nos armes contre cet autre ennemi plus puiſſant. Il a déja pris pluſieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition. La force & l'artifice, tout lui eſt égal, pourvu qu'il accable ſes ennemis. Il a amaſſé de grands tréſors: ſes troupes ſont diſciplinées & aguerries; ſes Capitaines ſont expérimentés; il eſt bien ſervi; il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres. Il punit ſévérement les moindres fautes, & récompenſe avec libéralité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoutient & anime celle de toutes ſes troupes. Ce ſeroit un Roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi régloient ſa conduite: mais il ne craint ni les Dieux, ni les reproches de ſa conſcience. (*a*) Il compte

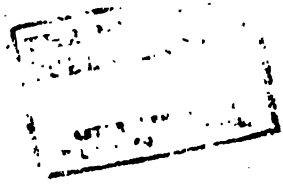
(*a*) Il n'y a plus de reſſource dans un Prince qui a perdu

même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les eſprits foibles. Il ne compte pour un bien ſolide & réel, que l'avantage de poſſéder de grandes richeſſes, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt ſon armée paroîtra ſur nos terres ; & ſi l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute l'eſpérance de liberté nous ſera ôtée. C'eſt l'intérêt d'Idoménée auſſi-bien que le nôtre, de s'oppoſer à ce voiſin qui ne peut ſouffrir rien de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salente ſeroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous enſemble de le prévenir. Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la ville ; car Idoménée avoit prié tous les Rois & les principaux chefs d'y entrer pour y paſſer la nuit.

---

juſqu'au ſoin de ſa gloire. C'eſt mépriſer la vertu, dit Tacite, que de mépriſer ſa réputation.

*Fin du Livre onzieme.*



*Mentor fait faire à Idomenée des Reglemens pour le Commerce, les Arts et la Police dans Salante.*

# LIVRE DOUZIEME.

## SOMMAIRE.

*Neſtor, au nom des Alliés, demande du ſecours à Idoménée, contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Télemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglements pour le commerce & pour la police, lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs & la naiſſance par la diverſité des habits; lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artiſans au labourage qu'il met en honneur.*

TOUTE l'armée des Alliés dreſſoit déja ſes tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſpériens fatigués attendoient le ſommeil. Quand les Rois avec leur ſuite furent entrés dans la ville, (a) ils parurent étonnés qu'en ſi peu de temps on eût pu faire tant de bâtiments magnifiques, & que

(a) Après que Xerxès eut renverſé la ville d'Athenes, Thémiſtocle en releva les murs en moins de temps que n'en avoit mis ce Prince à les détruire; & l'on vit les plus grandes Puiſſances de la Grece, jalouſes d'une ville qui commençoit à renaître de ſes cendres.

l'embarras d'une ſi grande guerre n'eût point empêché cette ville naiſſante de croître, & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la ſageſſe & la vigilance d'Idoménée qui avoit fondé un ſi beau Royaume; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliés ſeroient bien puiſſants s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propoſa à Idoménée d'y entrer; il ne put rejetter une ſi juſte propoſition, & il promit des troupes: mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre un Etat floriſſant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient; il le prit en particulier, & lui parla ainſi:

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles. Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au ciel la gloire, & d'égaler la ſageſſe de Minos votre aïeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, & que vous déteſtez toute flatterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de viſage, ſes yeux ſe troublerent, il rougit, & peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte & reſpectueux, mais libre & hardi: Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien: tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir; car (a) il faut reſpecter les Rois,

(a) Les grands hommes ſavent conſerver à la vérité toute ſa force, ſans lui rien faire perdre de ſa grace. C'eſt mal la dépeindre, que de ne la repréſenter qu'avec des couleurs odieuſes. Un cenſeur rigide aigrit & révolte. un ami ſincere touche &

& ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La vérité par elle-même les bleſſe aſſez, ſans y ajouter des termes forts; mais j'ai cru que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement, pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra, ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront déſavantageuſes. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin : mais il vous eſt utile qu'un homme ſans intérêt & ſans conſéquence vous parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler. Vous ne verrez la vérité qu'à demi, & ſous de belles enveloppes.

A ces mots, Idoménée, déja revenu de ſa premiere promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté : je vous dois le ſalut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche; mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoiſonné, & qui n'a pu, même dans ſes malheurs, trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entiere.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage vieillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures;

perſuade. Solon étoit le ſeul Athénien qui parlât librement à Piſiſtrate, & nul Athénien n'en étoit ſi bien reçu que Solon.

mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place ; ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être. C'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſinceres. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſés & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſés à vous plaire, les plus déſintéreſſés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos paſſions & vos ſentiments injuſtes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne ſongiez, au-dedans de votre nouvelle ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a coûté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes ; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondements eſſentiels de votre puiſſance, (*a*) avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencements, pour favoriſer

(*a*) Tels furent les premiers principes de la politique Romaine dès la fondation de Rome. Cette ville qui n'étoit dans ſon origine qu'une aſſemblée de quelques pâtres, renfermoit un peuple ſi nombreux lorſque Tullus Hoſtilius en fit le dénombrement, qu'on a peine à ajouter foi à ce qu'en diſent les Hiſtoriens.

la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'agriculture & à l'établiſſement des plus ſages loix. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; ſuſpendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faſte qui ruineroit votre nouvelle ville; laiſſez en paix reſpirer vos peuples : appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui ſeront attachés à vous obéir. Poſſédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & diſciplinés : faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire, que tous les conquérants qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idoménée? leur avouerai-je ma foibleſſe? Il eſt vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte. Je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor; me déshonorer dans l'aſſemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai ſans héſiter, quoi qu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui eſt fait pour ſes peuples, & qui ſe doit tout entier à eux, doit préférer le ſalut de ſon Royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du pere des peuples, reprit Mentor; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en

vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur, pour l'intérêt même de votre Royaume. Laiſſez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils, dans la puiſſance royale, à Ithaque, & que vous voulez en chaſſer par force tous les amants (*a*) de Pénelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette ville naiſſante dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télemaque ſon fils, pendant que Télemaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous envoyerez pour l'établiſſement de votre commerce, iront ſur la côte de l'Epire : ils feront deux choſes à la fois; l'une de rappeller ſur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grece d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpé-

(*a*) Les plus dangereux ennemis d'Ulyſſe & de Télemaque étoient les Amants de cette Reine; mais elle avoit l'art de les amuſer ſans ſe rendre à leurs pourſuites inſenſées. Elle ſavoit profiter de leur foible pour l'intérêt de ſon fils, & ſauver l'Etat & ſa gloire. Telle fut la conduite de la Reine Blanche à l'égard du Comte de Champagne.

rance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils : ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voiſins, la terreur du nom du jeune Télemaque, qu'on croyoit mort comme ſon pere. Les amants de Pénelope ſeront étonnés d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouer le joug. Pénelope ſera conſolée, & refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télemaque, pendant qu'il ſera en votre place avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots, Idoménée s'écria : Heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils ! Un ami ſage & fidele vaut mieux à un Roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur, & qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils ! car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami qui flattoit mes paſſions, dans l'eſpérance que je flatterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux Rois alliés qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télemaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner; c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que le Roi avoit emmenée de Crete; Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, diſoit-il, avoir ſoin, pendant la paix, de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la nation ne s'amolliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent

c'eſt un mépris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſede point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble; il perd la liberté de ſon eſprit qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un Capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéir. (*a*) Celui qui s'expoſe témérairement, trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expoſe ſouvent l'armée entiere à de grands malheurs. Ceux qui préferent leur vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des châtiments, & non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, eſt d'attendre tranquillement l'occaſion favorable. La vertu ſe fait d'autant plus révérer, qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aille toujours en croiſſant. Au reſte,

(*a*) Il en eſt de la valeur à-peu-près comme des armes; leur ſuccès dépend de la main qui les porte. Les plus grands Capitaines des Romains regardoient les actions les plus éclatantes comme les plus dangereuſes, lorſqu'elles contrevenoient à l'exactitude de la diſcipline; le ſuccès, qui autoriſe tout au jugement du vulgaire, ne les éblouiſſoit pas.

ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté, (a) ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir ; cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déférence : conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin, n'écoutez jamais des diſcours par leſquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons. S'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si, au contraire, ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentiments, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir ; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſur-tout, ne dites jamais à certains flatteurs, qui ſement la diviſion, les ſujets de peine que vous croirez avoir contre les Chefs de l'armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler pour le bonheur de ſes peuples, &

(a) Il n'eſt rien de ſi noble dans les Hiſtoires écrites par des Héros de l'antiquité, que la ſincérité avec laquelle ils parlent non-ſeulement de leurs ennemis, mais de ceux qui partageoient avec eux le commandement des armées. Ce n'eſt jamais ſur les débris de la réputation d'autrui qu'un grand Homme éleve la ſienne.

pour achever de lui faire réparer les fautes que ſes mauvais conſeils & les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau Royaume.

Alors Télemaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévere : Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, & montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les pieges innombrables & les embarras inſéparables de la Royauté ? Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans des idées de faſte & de hauteur. Mais quel Philoſophe pourroit ſe défendre de la flatterie, s'il avoit été en ſa place ? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance : mais les plus ſages Rois ſont ſouvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut ſe paſſer de Miniſtres qui le ſoulagent, & en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent. On eſt toujours maſqué auprès de lui. On épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télemaque, vous ne n'éprouverez que trop ! On ne trouve point dans les hommes, ni les vertus, ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, (*a*) leurs jalouſies. On ne les perſuade, ni on ne les corrige guere.

(*a*) Un Etat eſt dans un grand péril, lorſque deux grands Hommes qui penſent différemment, y partagent l'autorité. Les diviſions de Nicias & d'Alcibiade coûterent cher aux Athéniens.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Miniſtres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même; & plus on a beſoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, releve des talents éblouiſſants, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts.

La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets. Tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, & où les plus légeres fautes ont de violents contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il eſt. Ils n'en ſentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfections de lui. Un Roi, quelque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme. Son eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi. Il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſés & artificieux; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, & tantôt par celles de ſes Miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs regnes ſont trop

courts & trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté ſans le vouloir dans les commencements. La Royauté porte avec elle toutes ces miſeres. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant. Il faut plaindre les Rois & les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, & qui donnent tant de peine à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un Roi qui n'eſt qu'homme ſemblable à eux; car il faudroit des Dieux (*a*) pour redreſſer les hommes. Mais les Rois ne ſont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire, foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télemaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu par ſa faute le Royaume de ſes ancêtres en Crete; & ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Grece, & dans les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractere de leur eſprit, des défauts qui les entraînent; & les plus louables ſont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égarements. Penſez-vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe votre pere, qui eſt le modele des Rois de la Grece, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'eſt jouée de lui? Combien de fois Mi-

(*a*) Ce n'étoit point par une ſervile adulation que les anciens Poëtes faiſoient deſcendre de Jupiter la plupart des Rois; ils vouloient leur apprendre à qui ils devoient reſſembler.

nerve l'a-t-elle retenu ou redreſſé, pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu ? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfections; vous lui en verrez ſans doute. La Grece, l'Aſie, & toutes les iſles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualités merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme un modele.

Accoutumez-vous, ô Télemaque ! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe, ſans expérience, ſe livre à une critique préſomptueuſe qui la dégoûte de tous les modeles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non-ſeulement vous devez aimer, reſpecter & imiter votre pere, quoiqu'il ne ſoit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. (*a*) Il eſt naturellement ſincere, droit, équitable, libéral, bienfaiſant; ſa valeur eſt parfaite; il déteſte la fraude quand il la connoît, & qu'il ſuit librement la véritable pente de ſon cœur. Tous ſes talents extérieurs ſont grands & proportionnés à ſa place. Sa ſimplicité à avouer ſon tort, ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures, ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là au-deſſus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conſeil d'autrui peuvent préſerver de

(*a*) On fait des fautes avec ces qualités, mais on les répare. Les dernieres années de François I^er., qui avoit les vertus qu'on donne ici à Idoménée, ne reſſemblerent pas au commencement de ſon regne.

certaines fautes un homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un Roi ſi long-temps ſéduit par la flatterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les Rois font : mais aucun Roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les moments même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Télemaque ; c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télemaque par ce diſcours, combien il eſt dangereux d'être injuſte, (*a*) en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur-tout contre ceux qui ſont chargés des embarras & des difficultés du gouvernement. Enſuite il lui dit : Il eſt temps que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télemaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots, Télemaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples,

(*a*) La critique, ſur-tout lorſqu'elle eſt outrée, ſuppoſe plus d'orgueil & de préſomption que de véritable lumiere. Rien ne donne plus d'idée de l'équité des Romains, que la facilité des rivaux même de Pompée, à lui déférer le nom de Grand. Il faut être généreux, pour reconnoître dans les autres des qualités qu'on n'a pas ; mais il ſuffit d'être malin, pour les critiquer.

& des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil ſe levoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, ſe mirent en marche ſous leurs Commandants. On voyoit de tous côtés le fer des piques hériſſées; l'éclat des boucliers éblouiſſoit les yeux; un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les Rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin, ils ſe ſéparerent après s'être donné de part & d'autre des marques d'une vraie amitié; & les alliés ne douterent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il étoit; c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentiments naturels, mais par les conſeils flatteurs & injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne; faiſons-en le dénombrement. Examinons auſſi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choſes utiles. Nous ſaurons par cette voie ſi la terre fournit de quoi nourrir tous ſes habitants, & ſi elle produit encore de quoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les pays étrangers. Examinons auſſi combien vous avez de vaiſſeaux & de matelots: c'eſt par-là qu'il faut juger de votre puiſſance. Il alla viſiter le port, & entra dans chaque vaiſſeau. Il s'informa du pays où chaque vaiſſeau alloit faire le commerce, quelles marchandiſes il portoit; celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépenſe

du vaiſſeau pendant la navigation, les prêts que les marchands ſe faiſoient les uns aux autres, les ſociétés qu'ils faiſoient entre eux, pour ſavoir ſi elles étoient équitables & fidélement obſervées; enfin, les haſards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, ſouvent entreprennent des choſes qui ſont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît ſévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui ſont exemptes de mauvaiſe foi ne le ſont preſque jamais de témérité. En même-temps, il fit des regles pour faire en ſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des Magiſtrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes & de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus, ils faiſoient en ſociété les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls; & la police de ces ſociétés étoit inviolable par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce étoit entiere. Bien-loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainſi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux & au reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté, & en ſortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile. Tout ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La juſtice ſévere préſidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchiſe, la bonne

foi, la candeur ſembloient, du haut de ces ſuperbes tours, appeller les marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces marchands, ſoit qu'il vînt des rives orientales où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer où le ſoleil, laſſé de ſon cours, va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſûreté dans Salente comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans, & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la molleſſe. (*a*) Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornements d'or & d'argent; & il dit à Idoménée : Je ne reconnois qu'un ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre; que les principaux de l'Etat après vous ſoient vêtus de la même laine; & que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur, & dans une légere broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance.

(*a*) Il ne faut pas regarder ce détail comme indigne de la majeſté des loix. Celles de Licurgue preſcrivoient juſqu'aux mets dont ſe devoient nourrir les Lacons; elles régloient la quantité des plats. Ce ne ſera jamais par des réglements généraux qu'on bannira d'un Etat le luxe & la molleſſe.

Mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contents de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe, leur céderont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſont modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes (*a*) & des ſtatues aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfants de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang après vous, ſeront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troiſiemes, de verd & ſans anneau, ſans frange, mais avec la médaille. Les quatriemes, d'un jaune d'aurore. Les cinquiemes, d'un rouge pâle ou de roſes. Les ſixiemes, de gris de lin. Les ſeptiemes, qui ſeront les derniers

(*a*) Telle étoit la politique des Grecs & des Romains; ils n'épuiſoient point les finances pour récompenſer une belle action; ils ſavoient la payer par la gloire de l'avoir faite. Rien de moins onéreux au public qu'une couronne de laurier, de myrthe, ou de chêne: mais quel éclat pour un particulier, que cette eſpece de triomphe de réputation!

du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les eſclaves ſeront habillés de gris brun. Ainſi, ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans qui ſeront employés à ces arts pernicieux, ſerviront, ou aux arts néceſſaires, qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits : car il eſt indigne que des hommes deſtinés à une vie ſérieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſements ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, ſemblable à un habile jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute choſe à une noble & frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens, & des eſclaves. (*a*) Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevés faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts par leſquels ils amolliſſent leur ame, & ruinent inceſſamment la ſanté de leurs corps ! Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes ac-

(*a*) Pauſanias, après la bataille de Platée, fit ſervir deux tables avec un appareil bien différent dans la tente du Général des Perſes. L'on étala dans la premiere toute la profuſion du luxe Aſiatique ; la ſeconde n'avoit pour tout mêts que le brouet de Lacédémone. C'eſt la différence de ces deux tables, dit-il aux Capitaines Grecs, qui a décidé de la bataille.

tions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne, avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes, que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais beſoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitants de ſa nouvelle ville amollir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobriété : mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſi-tôt Idoménée régla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui eſt fort agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiege de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une regle que le Roi s'impoſoit lui-même ; & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & de la délicateſſe où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condamna pas avec une moindre ſévérité la muſique bachique qui n'enivre guere moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportements & d'imprudence. Il borna toute la muſique (*a*) aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges

(*a*) C'eſt dans ces étroites limites que Platon vouloit la contenir dans ſa République. Quoiqu'en diſent les ennemis de l'antiquité, il eſt certain que cet art a beaucoup perdu de ſa force, & qu'il ne lui reſte preſque plus que ce qu'il y a de dangereux dans ſa douceur.

des Dieux, & des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les temples les grands ornements d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques; il donna des modeles d'une architecture ſimple & gracieuſe, pour faire dans un médiocre eſpace une maiſon gaie & commode pour une famille nombreuſe; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logements en fuſſent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe.

Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable eût un ſallon & un petit périſtyle, avec des petites chambres pour toutes les perſonnes libres. Mais il défendit très-ſévérement la multitude ſuperflue, & la magnificence des logements. Ces divers modeles des maiſons, ſuivant la grandeur des familles, ſervirent à embellir à peu de fraix une partie de la ville, & à la rendre réguliere; au-lieu que l'autre partie déja achevée, ſuivant le caprice & le faſte des particuliers, avoit, malgré ſa magnificence, une diſpoſition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de temps, parce que la côte voiſine de la Grece fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, & de pluſieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, prendroient des terres à défricher, & ſerviroient à peupler la campagne.

La peinture & la ſculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on ſouffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où préſidoient des maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes éleves. Il ne faut, diſoit-il, rien

de bas & de foible dans les arts qui ne ſont pas abſolument néceſſaires. Par conſéquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres ſont nés pour les arts moins nobles, & ils ſeront employés fort utilement aux beſoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les ſculpteurs & les peintres que pour conſerver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'eſt dans les bâtiments publics (*a*) ou dans les tombeaux, qu'on doit conſerver des repréſentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le ſervice de la patrie. Au reſte, la modération & la frugalité de Mentor, n'empêcherent point qu'il n'autoriſât tous ces grands bâtiments deſtinés aux courſes des chevaux & des chariots, aux combats des Lutteurs, à ceux du Ceſte, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or & d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin, des liqueurs & des parfums. (*b*) Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, & faits de maniere à durer long-temps. En ſorte que les Salentins, qui ſe

(*a*) On ſait que les Arts rendirent à Athenes tout l'éclat qu'ils avoient reçu d'elle ſous le gouvernement de Périclès. Ce grand Homme y fit élever des édifices publics qui ravirent l'admiration de toute la Grece; mais il ne voulut jamais ſouffrir dans ſa maiſon aucun ornement qui la diſtinguât de celle d'un ſimple particulier.

(*b*) Que de choſes dont je n'ai que faire, dit Socrate, en voyant chez les marchands d'Athenes, le brillant attirail de ces meubles qui ſont tout au plus le plaiſir des yeux!

ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperflues. Mais c'étoit des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient, & ils devenoient effectivement riches, à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'Etat, & que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les arſenaux, & tous les magaſins, pour ſavoir ſi les armes & toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, diſoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs choſes manquoient par-tout. Auſſi-tôt on aſſembla des ouvriers pour travailler ſur le fer, ſur l'acier, ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes, & des tourbillons de fumées & des flammes ſemblables à ces feux ſouterreins que vomit le Mont-Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume qui gémiſſoit ſous les coups redoublés. Les montagnes voiſines & les rivages de la mer en retentiſſoient : on eût cru être dans cette iſle, où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pere des Dieux ; & par une ſage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Enſuite Mentor ſortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes ; (*a*) d'autres n'étoient culti-

(*a*) Les Provinces frontieres des Perſes étoient gouvernées par deux Satrapes ; l'un commandoit les troupes, l'autre avoit ſoin de l'agriculture. Si la terre mal cultivée ne fourniſſoit pas abondamment à la ſubſiſtance des peuples de l'armée, on dépoſoit le Satrape qui préſidoit à l'agriculture. Si l'ennemi ravageoit les campagnes par ſes incurſions, on dépoſoit le Satrape militaire.

vées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient auſſi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans ſa perfection. Mentor, voyant cette campagne déſolée, dit au Roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitants; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artiſans ſuperflus qui ſont dans la ville, & dont les métiers ne ſerviroient qu'à déréégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il eſt vrai que c'eſt un malheur, que tous ces hommes, exercés à des arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point exercés au travail; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur ſecours des peuples voiſins qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront dans la ſuite en poſſéder une partie, & être ainſi incorporés à votre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvu qu'ils ſoient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, & ils accroîtront votre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantés dans la campagne, éleveront leurs enfants au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, ſe ſont engagés à défricher une partie de vos terres, & à ſe faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers ſeront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantés de la ville à la campagne, avec leſquels ils ſeront mêlés. Dans

la ſuite, tout le monde ſera peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'agriculture.

Au reſte, ne ſoyez pas en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La maniere de les faciliter eſt bien ſimple : preſque tous les hommes ont de l'inclination à ſe marier : il n'y a que la miſere qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfants; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfants, dès leur plus tendre jeuneſſe, commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages; les autres, qui ſont plus avancés en âge, menent déja les grands troupeaux : enfin, les plus âgés labourent avec leur pere. (*a*) Cependant la mere & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit courir des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille, innocente & paiſible, prend plaiſir à chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil : elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

(*a*) Théocrite & Virgile n'ont jamais mieux relevé le prix des plaiſirs champêtres. L'Auteur ne les repréſente avec tant de graces, que pour faire ſentir au Prince qu'il inſtruit, combien il eſt doux de contribuer, à la félicité des peuples. C'eſt à cette grande leçon qu'il ſait faire contribuer les ſciences qui paroiſſent y avoir moins de rapport.

Le berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charrue; & ſes bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots que le ſommeil, par l'ordre des Dieux, répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des deſſeins pleins de faſte & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la ſueur de leur front! La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés & laborieux; mais c'eſt l'orgueil & la molleſſe de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je? diſoit Idoménée, ſi ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs ſujets qui ſont les plus vigilants & les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens: c'eſt qu'ils eſperent en être payés plus facilement; en même-temps, ils chargent moins ceux que la nature rend plus miſérables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, & qui introduit une négligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même,

s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au contraire, (*a*) donnez des graces & des exemptions aux familles qui ſe multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles ſe multiplieront, & tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profeſſion de laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuſes qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendue généreuſement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cérès ſe couronnera d'épics dorés. Bacchus, foulant à ſes pieds les raiſins, fera couler du penchant des montagnes des ruiſſeaux de vin plus doux que le nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruiſſeaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſants paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idoménée! d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un ſi aimable repos? (*b*) Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de

(*a*) C'eſt des loix Romaines qu'eſt tiré ce précepte; elles comptoient pour un grand ſervice celui de donner à l'État beaucoup de Romains.

(*b*) Il n'y a pas à balancer entre le titre de Roi conquérant & celui de Roi pacifique. Une Nation s'affoiblit inſenſiblement à force de vaincre. Il y a toujours une amertume cachée dans les plus beaux fruits de la guerre; il n'y a que douceur dans ceux de la paix.

répandre par-tout, & preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim & le déſeſpoir?

O heureux le Roi aſſez aimé des Dieux, & d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, & de montrer à tous les ſiecles dans ſon regne un ſi charmant ſpectacle! La terre entiere, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds le prier de régner ſur elle.

Idoménée lui répondit: Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'eſt un prétexte qu'on allegue toujours pour flatter les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts: le remede eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe; & dans leur abondance, ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille, étant nombreuſe, & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la molleſſe & l'oiſiveté qui rendent les peuples inſolents & rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, & aſſez largement; mais ils n'auront que du pain & des fruits de leur propre terre, gagnés à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, (a) il faut régler dès-à-préſent l'étendue de terre

(a) C'eſt par ce réglement, autoriſé dans les Livres ſaints, que

que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes ſuivant leurs différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étendue de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette regle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquiſitions ſur les pauvres : tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, & ſera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de temps les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache; le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples : il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une eſpece de remede, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires : mais n'eſpérez point de faire obſerver une regle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous même l'exemple. D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfants. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs, & à la vie même.

Il faut avoir des Magiſtrats qui veillent ſur les

---

les Romains voulurent mettre un frein à l'avidité des particuliers; mais les riches ſavent éluder la force de cette loi, en uſurpant aux pauvres juſques à leur nom.

familles (a) & ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'eſt-à-dire, Paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement. C'eſt une clémence, que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſûreté que dans l'oppreſſion des peuples! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au déſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouer le joug de votre tyrannique domination; eſt-ce là le vrai moyen de régner ſans trouble? Eſt-ce là le vrai chemin qui mene à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du Souverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les Souverains ſont moins puiſſants. Ils prennent, ils ruinent tout, ils poſſedent ſeuls tout l'Etat; mais auſſi tout l'Etat languit, les campagnes ſont en friche & preſque déſertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi, qui ne peut être Roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu-à-peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son Etat s'épuiſe d'argent & d'hommes: cette derniere perte eſt la plus grande & la plus

(a) Tels étoient à Lacédémone les Géronces; à Athenes, les Aréopagites; les Cenſeurs à Rome. Le Miniſtere public étoit encore plus occupé à prévenir le crime qu'à le venger.

irréparable. Son pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flatte, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards : mais attendez la moindre révolution; cette puiſſance monſtrueuſe, pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer : elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples; elle a laſſé & irrité tous les corps de l'Etat : elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe, & eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot, toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le Roi, qui, dans ſa vaine proſpérité, ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après ce diſcours, Idoménée, perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons, les terres qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

*Fin du Livre douzieme.*

# LIVRE TREIZIEME.

## SOMMAIRE.

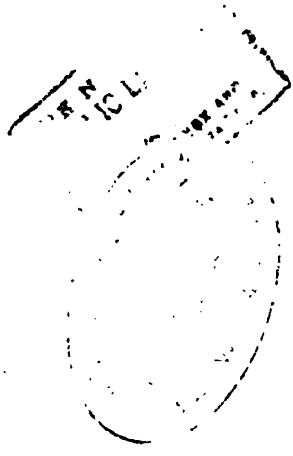
*Idoménée raconte à Mentor ſa confiance en Protéſilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate, pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même. Il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit ſa flotte; que celui-ci ayant manqué ſon coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'iſle de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimene, que lui, Idoménée, avoit nommé dans ſon ordre par écrit; que, malgré la trahiſon de Protéſilas, il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe défaire de lui.*

DÉJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée, attire en foule de tous côtés, des peuples qui viennent s'incorporer au ſien, & chercher leur bonheur ſous une ſi aimable domination.

Déja ces campagnes qui avoient été ſi long-temps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charrue, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le laboureur : l'eſpérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons & ſur les collines, les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands trou-

*Liv. 13.*

*Philoclès desarme ses assassins, et se retire dans l'Isle de Samos.*



peaux de bœufs & de geniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſements : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idoménée de faire avec les Peucetes, peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues que l'on ne vouloit pas ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps, la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui long-temps dans la miſere, & qui n'avoit oſé ſe marier, de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des ſentiments d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par leſquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chanſons des bergers & des laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes, mêlés parmi les Nymphes, & danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant ; mais la joie étoit modérée, & ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards, (*a*) étonnés de voir ce qu'ils n'auroient oſé eſpérer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joie, mêlée de tendreſſe : ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Béniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter ! le Roi qui

(*a*) Un Prince peut bien rendre ſes peuples heureux ; mais ſouvent ſes ſujets ne ſentent pas les ſoins qu'il ſe donne pour leur procurer cette félicité. L'Empereur Antonin, après avoir établi la ſûreté & l'abondance dans toutes les Provinces, gémiſſoit d'entendre encore cette plainte ſi ancienne, mais ſi injurieuſe à un bon Prince : *Les temps ſont mauvais.*

vous reſſemble, & qui eſt le plus grand don que vous nous ayez fait! Il eſt né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriere-neveux, venus de ces mariages qu'il favoriſe, lui devront tout juſqu'à leur naiſſance, & il ſera véritablement le pere de tous ſes ſujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie ſi douce leur étoit venue. Les bouches, & encore plus les cœurs étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom. On ſe croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre : ſa perte eût été la déſolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant, que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, diſoit-il; il me ſembloit que toute la grandeur des Princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre, que le reſte des hommes étoit fait pour eux (*a*); & tout ce que j'avois oui dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable : j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur, dès ma plus tendre enfance, ſur l'autorité des Rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protéſilas, qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût : il entra dans mes plaiſirs; il flatta mes paſſions : il me

(*a*) Il faut des ſentiments, pour goûter le plaiſir délicat de faire du bien aux autres : il faut de l'eſprit, pour trouver dans les Lettres une agréable délaſſement. Les hommes vulgaires ſont exclus de ces plaiſirs, qu'ils ne peuvent regarder que comme de belles chimeres.

rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'ame grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à ſe vaincre & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement ſur mes défauts; & lors même qu'il n'oſoit me parler, ſon ſilence & la triſteſſe de ſon viſage me faiſoient aſſez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencements, cette ſincérité me plaiſoit; je lui proteſtois ſouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie, pour me préſerver des flatteurs. Il me diſoit tout ce que je devois faire pour marcher ſur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une auſſi profonde ſageſſe que vous, ô Mentor! mais ſes maximes étoient bonnes; je les reconnois maintenant. Peu-à-peu les artifices (*a*) de Protéſilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûterent de Philoclès. Celui-ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prévaloir; il ſe contenta de me dire toujours la vérité lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non ſa fortune qu'il cherchoit.

Protéſilas me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſuperbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputation d'un homme qui eſt au-deſſus de tous les honneurs : il ajouta que ce jeune homme, (*a*) qui me parloit ſi libre-

(*a*) A l'uſage qu'un Courtiſan fait de ſa faveur, il eſt aiſé de connoître s'il la doit à ſon mérite ou à ſes intrigues. Agrippa ne deſſervoit perſonne, Séjan n'étoit occupé qu'à nourrir les ſoupçons que l'eſprit inquiet de Tibere formoit à tous les inſtants.

(*b*) Apelles fut accuſé par un peintre jaloux de ſa gloire, d'a-

ment ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faiſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit guere; & qu'en rabaiſſant enfin ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu auſtere, s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe méprend point, pourvu qu'on y ſoit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleſſes, commençoit à me laſſer. Les complaiſances de Protéſilas & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoient ſentir encore plus impatiemment l'auſtérité de l'autre.

Cependant, Protéſilas, ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes ces paroles. Voici comment il acheva de me tromper. Il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; & pour m'y déterminer, il me dit: Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les louanges que je lui donne; j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre; il vous ſervira mieux qu'un autre, & je préfere l'intérêt de votre ſervice à tous mes reſſentiments contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette

---

voir trempé dans une conſpiration contre le Roi Ptolomée: après qu'on eut reconnu ſon innocence, Apellès ne ſe ſervit que de ſon pinceau pour ſe venger de la calomnie; il la repréſenta ſous la figure d'une femme, précédée par l'ignorance & par les ſoupçons, appuyée ſur l'envie: elle adreſſe la parole à un homme dont les oreilles vont de pair avec celles de Midas. On peut voir dans Lucien tous les traits emblématiques de ce tableau, qui donnent beaucoup d'idée de l'invention du peintre.

équité dans le cœur de Protéſilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion & de tout intérêt. Mais hélas! que les Princes ſont dignes de compaſſion! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même : il ſavoit que les Rois ſont d'ordinaire défiants & inappliqués; défiants par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils ſont environnés; inappliqués, parce que les plaiſirs les entraînent, & qu'ils ſont accoutumés à avoir des gens chargés de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui ſeroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & ſur-tout l'abſence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des pieges.

Philoclès, en partant, prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je; Protéſilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui : il vous loue, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importants emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance : ne craignez rien, allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut l'avouer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès

des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Protéſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fonds de probité & de maximes équitables, qui ne ſe faiſoit point ſentir de même dans Protéſilas : mais j'avois laiſſé prendre à Protéſilas un ton déciſif auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette laſſitude, j'aimois mieux par foibleſſe haſarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre : mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecretement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philoclès ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & ſe hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protéſilas, qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je deſirois qu'il fît une deſcente dans l'iſle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette iſle ; mais il fit en ſorte que pluſieurs choſes néceſſaires manquerent à Philoclès dans cette entrepriſe, & il l'aſſujettit (*a*) à certains ordres, qui cauſerent

(*a*) Aſſujettir un Général à des ordres qui limitent ſon autorité, c'eſt l'empêcher de mettre à profit les fautes de ſon ennemi ; de ſaiſir les moments favorables, mais imprévus, que la fortune lui préſente ; c'eſt l'expoſer à perdre la confiance de ſes ſoldats, qui attribuent à lâcheté ce qui n'eſt qu'obéiſſance. Les Romains étoient perſuadés qu'il en eſt de l'autorité d'un Général comme de ſon génie, que ni l'un ni l'autre ne doit avoir des bornes.

cauſerent divers contre-temps dans l'exécution.

Cependant il ſe ſervit d'un domeſtique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui obſervoit juſques aux moindres choſes pour lui en rendre compte, quoiqu'ils paruſſent ne ſe voir guere, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domeſtique, nommé Timocrate, me vint dire un jour, en grand ſecret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuſe. Philoclès, me dit-il, veut ſe ſervir de votre armée navale pour ſe faire Roi de l'iſle de Carpathie. Les chefs des troupes ſont attachés à lui; tous les ſoldats ſont gagnés par ſes largeſſes, & plus encore par la licence pernicieuſe où il les laiſſe vivre; il eſt enflé de ſa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire Roi: on n'en peut plus douter après une preuve ſi évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité ſon écriture, & c'étoit Protéſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe: je la reliſois ſans ceſſe, & ne pouvois me perſuader qu'elle fût de Philoclès; repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement & de ſa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? Quel moyen de réſiſter à une lettre, où je croyois être ſûr de reconnoître l'écriture de Philoclès?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette lettre? Philoclès dit à ſon ami, qu'il peut parler en confiance à Protéſilas ſur une choſe qu'il ne déſigne que par un chiffre: aſſurément Protéſilas eſt entré dans le deſſein de

Philoclès, & ils ſe ſont accommodés à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Protéſilas qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain temps, il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuſe en toute occaſion : ils ſe voyent depuis quelque temps avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Protéſilas a pris avec Philoclès des meſures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entrepriſe contre toutes les regles, & qu'il s'expoſe à faire périr votre armée navale, pour contenter ſon ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainſi ſervir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal enſemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne ſoient réunis pour s'élever enſemble à une grande autorité, & peut-être pour renverſer le trône où vous régnez. En vous parlant ainſi, je ſais que je m'expoſe à leur reſſentiment, ſi, malgré mes avis ſinceres, vous leur laiſſez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous diſe la vérité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impreſſion ſur moi : je ne doutai plus de la trahiſon de Philoclès, & je me défiai de Protéſilas comme de ſon ami. Cependant Timocrate me diſoit ſans ceſſe : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'iſle de Carpathie, il ne ſera plus temps d'arrêter ſes deſſeins ; hâtez-vous de vous en aſſurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde diſſimulation des hommes, je ne ſavois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahiſon de Philoclès, je ne voyois plus d'homme ſur la terre dont la vertu me pût raſſurer. J'étois réſolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protéſilas, & je ne ſavois comment faire

à ſon égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois auſſi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu ſuſpect. Il en parut ſurpris; il me repréſenta ſa conduite droite & modérée; il m'exagéra ſes ſervices; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me perſuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'aſſurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois ſont malheureux, & expoſés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroiſſent tremblants à leurs pieds!

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protéſilas, en envoyant ſecretement à l'armée navale Timocrate, pour faire mourir Philoclès. Protéſilas pouſſa juſqu'au bout ſa diſſimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui ſe laiſſoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès aſſez embarraſſé dans ſa deſcente; il manquoit de tout: car Protéſilas, ne ſachant ſi la lettre ſuppoſée pourroit faire périr ſon ennemi, vouloit avoir en même-temps une autre reſſource prête, par le mauvais ſuccès d'une entrepriſe dont il m'avoit fait tant eſpérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci (a) ſoutenoit cette guerre ſi difficile, par ſon courage, par ſon génie, & par l'amour que les troupes avoient pour

(a) C'eſt ainſi que le grand Capitaine Gonſalve de Cordoue, aſſiégé dans Barlette par l'armée Françoiſe, mais preſſé plus vivement encore par la peſte & par la famine, trouvoit dans lui-même des reſſources ſupérieures à ces fléaux, & faiſoit entrer dans le cœur de ſes ſoldats ces grands ſentiments qu'on croyoit ne devoir être que dans le ſien.

lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette deſcente étoit téméraire & funeſte pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réuſſir, comme s'il eût eu ſa vie & ſon bonheur attachés au ſuccès. Chacun étoit content de haſarder ſa vie à toute heure ſous un chef ſi ſage & ſi appliqué à ſe faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de paſſion. Mais l'ambition furieuſe eſt aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protéſilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner abſolument après la mort de Philoclès. Protéſilas ne pouvoit ſouffrir un homme de bien, dont la ſeule vue étoit un reproche ſecret de ſes crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverſer ſes projets.

Timocrate s'aſſura de deux Capitaines qui étoient ſans ceſſe auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenſes, & enſuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choſes ſecretes, qu'il ne devoit lui confier qu'en préſence de ces deux Capitaines. Philoclès ſe renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup gliſſa, & n'enfonça guere avant. Philoclès, ſans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en ſervit contre lui & contre les deux autres. En même-temps il cria; on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris; & on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, ſi Philoclès n'eût arrêté la multitude. Enſuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît

mourir, ſe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres ſont toujours lâches, il ſongea à ſauver ſa vie en découvrant à Philoclès toute la trahiſon de Protéſilas.

Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent; il le mit en ſûreté, & le renvoya en Crete; il céda le commandement de l'armée à Polimene, que j'avois nommé, dans mon ordre écrit de ma main, pour commander, quand on auroit tué Philoclès. Enfin, il exhorta les troupes à la fidélité qu'ils me devoient, & paſſa pendant la nuit dans une légere barque, qui le conduiſit dans l'iſle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la ſolitude, travaillant à faire des ſtatues pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes, mais ſur-tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit, Mentor arrêta Idoménée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu-à-peu les artifices de Protéſilas & de Timocrate; ils ſe brouillerent même; car les méchants ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abyme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre? Hélas! répondit Idoménée, eſt-ce que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des Princes? Quand ils ſont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protéſilas, & je lui laiſſois

toute l'autorité. Etrange illuſion ! Je me ſavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs, je le trouvois commode, complaiſant, induſtrieux pour flatter mes paſſions, ardent pour mes intérêts. Enfin, j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe ; c'eſt que je ne connoiſſois pas la veritable vertu, faute d'avoir ſu choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires ; je croyois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois-je, de faire un grand éclat, pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne ſera ni plus déſintéreſſé, ni plus ſincere que lui. Cependant l'armée navale, commandée par Polimene, revint. Je ne ſongeai plus à la conquête de l'iſle de Carpathie ; & Protéſilas ne put diſſimuler ſi profondément, que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Protéſilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires, & trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ſes mains ; il auroit fallu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme : c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je faiſois même de temps en temps ſentir à Protéſilas que je ſupportois ſon joug avec impatience. Je pre-

nois ſouvent plaiſir (a) à le contredire, à blâmer publiquement quelque choſe qu'il avoit fait, & à décider contre ſon ſentiment; mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrement à la charge; il uſoit, tantôt de manieres preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation; ſur-tout, quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſements propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occaſion de ſe rendre néceſſaire, & de faire valoir ſon zele pour ma réputation.

Quoique je fuſſe en garde contre lui, cette maniere de flatter mes paſſions m'entraînoit toujours; il ſavoit mes ſecrets; il me ſoulageoit dans mes embarras; il faiſoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin, je ne pus me réſoudre à le perdre: mais en le maintenant dans ſa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me repréſenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans mes conſeils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi; l'erreur qui prépare la chûte des Rois, me punit d'avoir ſacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protéſilas. Ceux même qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma perſonne, ſe crurent diſpenſés de me détromper. Après un ſi terrible exemple, moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt juſqu'à moi, malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la ſuivre, ſa lumiere m'étoit importune. Je ſentois en moi-même

(a) Ce fut préciſément la conduite que tint le Roi d'Eſpagne, Philippe IV, avec le Comte Duc d'Olivarès, après la perte du Royaume de Portugal. Ce Prince ne ſavoit ni ſouffrir ce Miniſtre, ni s'en défaire.

qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espece de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éleve les Rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent, Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, & que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie, Voilà l'état des Princes foibles & inappliqués; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siege de Troye.

En partant, je laissai Protésilas maître des affaires: il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Crete gémissoit sous sa tyrannie: mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite, il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siege de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lassés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au-dehors ce

qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiege de Troye, & rendoit compte ſecretement par ſes lettres à Protéſilas, de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y pas penſer, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révolterent, Protéſilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonnés, ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolents pendant la proſpérité, ſont toujours foibles & tremblants dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſi-tôt que l'autorité abſolue leur échappe (*a*). On les voit auſſi rampants qu'ils ont été hautains, & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchants hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement : mais pourquoi vous livrer encore à eux, après tant de cruelles expériences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux Princes amollis & inappliqués, qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontents de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes,

(*a*) Il n'y a que les grands hommes qui ſachent ſoutenir une diſgrace, & relever leur gloire par l'adverſité bien ſoutenue. Cicéron étoit foible dans ſon exil. Scipion, dans ſa ſolitude, faiſoit voir que la félicité ne dépendoit point des caprices du peuple.

& ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici (a), ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous m'avez vues. Ils ont épuiſé cet État naiſſant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Crete : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit, pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous ; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe ; l'autre eſt un homme caché, & d'un eſprit profond : ils ſont accoutumés d'errer de Royaume en Royaume ; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant & mal affermi ; les moindres mouvements pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien ; mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger, & l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me

(a) Les Miniſtres intéreſſés inſpirent au Prince la prodigalité. Ceux qui ſont au-deſſus de l'intérêt, le portent à ménager la ſubſtance du peuple. C'eſt peut-être pour cette raiſon que Louis XII fut plus économe que François I^er.

prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus ; ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toujours prêts à ſe révolter : il n'y a que la foibleſſe & la miſere qui les rendent ſouples, & qui les empêchent de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale; & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable : car il a beſoin qu'on le tienne bas, pour ſon propre repos.

A tout cela, je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe, en puniſſant avec fermeté tous les coupables ; enfin, en donnant aux enfants une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte diſcipline pour le tenir dans une vie ſimple, ſobre & laborieuſe. Eh quoi ! diſois-je, ne peut-on pas ſoumettre un peuple ſans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, & très-fideles à leurs Princes ! Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes. C'eſt la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molleſſe, dans le luxe, & dans l'oiſiveté ; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix. Enfin, c'eſt le déſeſpoir des peuples maltraités ; c'eſt la dureté, la hauteur des Rois & leur molleſſe qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui

cauſe les révoltes (*a*), & non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la ſueur de ſon viſage.

Quand Protéſilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout oppoſé à ſa conduite paſſée ; il a commencé à ſuivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire ; il a fait ſemblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-deſſus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois ſouhaiter pour ſoulager les pauvres ; il eſt le premier à me repréſenter leurs beſoins, & à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſavez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Protéſilas ; il a ſongé à ſe rendre indépendant. Protéſilas en eſt jaloux, & c'eſt en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor, ſouriant, répondit ainſi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible, juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoiſſez la trahiſon ! Ah ! vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un Roi foible & inappliqué, qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs, je vous ai déja dit que Protéſilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchants prévalent ſur les bons auprès des Rois : vous en êtes un ter-

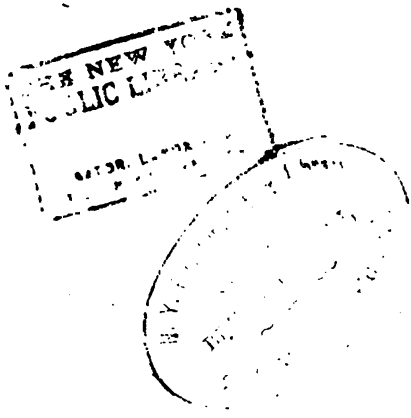
(*a*) C'eſt à ces cauſes que devoient remonter ceux qui ont écrit la décadence des Etats. Un grand Empire ne tombe jamais que par lui-même ; les armes étrangeres ne l'aſſujettiſſent que quand il a été aſſervi par l'oiſiveté & par la molleſſe, ou déchiré par les diviſions.

rible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, & ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchants ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices, le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté son naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obsede à toute heure, & que vous savez le sage & le fidele Philoclès, pauvre & déshonoré dans l'isle de Samos ?

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée ! que les hommes trompeurs & hardis qui sont présents, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre ; c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappés que de ce qui est présent, & qui les flatte ; tout le reste s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les tou-

che peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs ?

*Fin du Livre treizieme.*



*Idomenée fait arrêter Protesilas et l'exile dans l'Isle de Samos*

# LIVRE QUATORZIEME.

## SOMMAIRE.

*Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protéſilas & Timocrate en l'iſle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégéſippe, qui eſt chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit ſon ami Philoclès, content d'y mener une vie pauvre & ſolitaire. Celui-ci ne conſent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les ſiens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégéſippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'eſt plus le même homme, le reçoit avec amitié.*

APRÈS avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chaſſer Protéfilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'eſt qu'il craignoit la ſévérité de Philoclès. J'avoue, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime & que je l'eſtime. Je ſuis, depuis ma tendre jeuneſſe, accoutumé à des louanges, à des empreſſements, à des complaiſances, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme. Dès que je faiſois quelque choſe qu'il n'approuvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ſes manieres étoient reſpectueuſes & modérées, mais ſeches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes, gâtés par la flatterie, trouvent ſec & auſtere tout ce qui eſt libre & ingénu? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flatter dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flatterie, les bleſſe & les irrite : mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt effectivement ſec & auſtere; ſon auſtérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuſe de vos Conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défauts? (a) Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même; qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchements : & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon regne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens

(a) La vérité eſt preſque toujours altérée, affoiblie, déguiſée par les ménagements, les craintes, les réſerves avec leſquelles on l'expoſe. Elle ne ſort avec toute ſa force que d'une bouche ennemie. Auſſi Plutarque a-t-il prouvé que les ennemis, à qui ſait en profiter, ſont auſſi utiles que les amis.

gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiſcret : mais écoutez-les favorablement; honorez leur vertu; montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes, gâtés comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre ſon favori; car auſſi-tôt qu'on eſt parvenu à rendre les favoris ſuſpects & importuns à leurs maîtres, les Princes, laſſés & embarraſſés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouit, les ſervices ſont oubliés : la chûte des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils (*a*) ne les voyent plus. Auſſi-tôt le Roi ordonna en ſecret à Hégéſippe, qui étoit un des principaux Officiers de ſa Maiſon, de prendre Protéſilas & Timocrate, & de les conduire en ſûreté dans l'iſle de Samos, de les y laiſſer, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégéſippe, ſurpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'eſt maintenant, dit-il au Roi, que vous

(*a*) Tel eſt le caractere d'un Prince foible à ceux qui ſavent s'emparer des avenues du Trône, ſont les véritables maîtres de ſa perſonne; c'eſt être perdu dans l'eſprit d'un tel Prince, que n'être abſent.

allez charmer vos ſujets. Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine oſe-t-on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Enſuite Hégéſippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commiſes par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecrete pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégéſippe ſe hâta d'aller prendre Protéſilas dans ſa maiſon: elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Protéſilas l'avoit ornée avec une dépenſe tirée du ſang des miſérables: il étoit alors dans un ſallon de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroiſſoit las & épuiſé de ſes travaux; ſes yeux & ſes ſourcils montroient je ne ſais quoi d'agité, de ſombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangés ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit, avec des exagérations ridicules, ce que Protéſilas lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter, ayant trompé ſa mere, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilas, inſtruit par les Muſes,

avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre Poëte, encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de ſe laiſſer louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéſilas ſourit : toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoique la plupart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit : mais Protéſilas, reprenant bientôt ſon air ſévere & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs nobles cherchoient le moment où Protéſilas pourroit ſe retourner vers eux & les écouter; ils paroiſſoient émus & embarraſſés. C'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces : leurs (a) poſtures ſuppliantes parloient pour eux; ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mere aux pieds des autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contents, attendris, pleins d'admiration pour Protéſilas, quoique tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment, Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, & lui déclare, de la part du Roi, qu'il va l'emmener dans l'iſle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une mon-

(a) Il eſt difficile de demander ſans baſſeſſe. Les Déeſſes des prieres ſont boiteuſes, dit Homere, qui avoit ſans doute éprouvé qu'on eſt contraint de s'avilir dans la mauvaiſe fortune.

tagne eſcarpée. Le voilà qui ſe jette tremblant aux pieds d'Hégéſippe ; il pleure, il héſite, il bégaye, il tremble, il embraſſe les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changerent leurs flatteries en des inſultes ſans pitié.

Hégéſippe ne voulut lui laiſſer le temps, ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, & ſa ſurpriſe fut extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protéſilas, il ne pouvoit être enveloppé dans ſa ruine. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hégéſippe y laiſſe ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là, ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui ſont cauſe de leur chûte : ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfants ; je ne dis pas (*a*) loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices & dans le faſte : ſemblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'iſle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit aſſez loin de la ville, ſur une montagne où une grotte lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il eſt

(*a*) L'amitié la plus déſintéreſſée n'eſt qu'un commerce de ſentiments. Dire que les Grands ne peuvent avoir d'ami, c'eſt les accuſer de n'aimer perſonne.

dans cette île, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philoclès faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte; une natte de jonc grossiere lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, & en hyver de dattes & de figues seches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit; il n'avoit dans sa grotte que les instruments nécessaires à la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter (*a*) dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante:

(*a*) Les mêmes objets reviennent souvent dans le poëme; mais toujours avec des couleurs différentes. Cette fécondité d'idées est l'ame de la Poésie; elle tient le Lecteur dans l'enchantement, en lui présentant à tous les instants des trésors qui ne se ressemblent point.

mais ce qui étoit de plus touchant, étoit une Minerve qui animoit les arts; ſon viſage étoit noble & doux, ſa taille grande & libre : elle étoit dans une action ſi vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégéſippe, ayant pris plaiſir à voir les ſtatues, ſortit de la grotte, & vit de loin, ſous un grand arbre, Philoclès qui liſoit ſur le gazon; il va vers lui; & Philoclès, qui l'apperçoit, ne ſait que croire. N'eſt-ce point-là, dit-il en lui-même, Hégéſippe, avec qui j'ai long-temps vécu en Crete? Mais quelle eſpérance qu'il vienne dans une iſle ſi éloignée? Ne ſeroit-ce point ſon ombre qui viendroit après ſa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégéſippe arriva ſi proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embraſſer. Eſt-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel haſard, quelle tempête vous a jetté ſur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'iſle de Crete? Eſt-ce une diſgrace ſemblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

Hégéſippe lui répondit : Ce n'eſt point une diſgrace; au contraire, c'eſt la faveur des Dieux qui m'amene ici. Auſſi-tôt il lui raconta (a) la longue tyrannie de Protéſilas, ſes intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce Prince, ſa fuite ſur les côtes de l'Heſpérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télemaque, les ſages maximes dont Mentor avoit rempli l'eſprit du Roi, & la diſgrace des deux traîtres : il ajouta qu'il les avoit menés à Sa-

(a) C'eſt ainſi que l'Auteur évite ces répétitions ſi condamnées dans l'Iliade. Tout ce qu'on peut dire pour leur juſtification, c'eſt qu'elles rendent l'action plus dramatique. Virgile, qui a ſi bien ſaiſi toutes les beautés de ſon modele, a fait voir ce qu'il penſoit de ces répétitions, en les évitant dans l'Enéide.

mos, pour y ſouffrir l'exil qu'ils avoient fait ſouffrir à Philoclès, & il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi, qui connoiſſoit ſon innocence, vouloit lui confier ſes affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes ſauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorés de l'iſle de Crete. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entends plus leurs diſcours flatteurs & empoiſonnés. Je n'ai plus beſoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture ſimple qui m'eſt néceſſaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légere étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de beſoins, jouiſſant d'un calme profond & d'une douce liberté, dont la ſageſſe de mes livres m'apprend à faire un bon uſage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconſtants ? Non, non, mon cher Hégéſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéſilas s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire, il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires : je lui dois ma chere ſolitude, & tous les plaiſirs innocents que j'y goûte. Retournez, ô Hégéſippe ! retournez vers le Roi; aidez-lui à ſupporter les miſeres de ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux, ſi long-temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les

Rois ſont à plaindre ! O que ceux qui les ſervent ſont dignes de compaſſion ! S'ils ſont méchants, combien font-ils ſouffrir les hommes, & quels tourments leur ſont préparés dans le noir Tartare ! S'ils ſont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels pieges à éviter ! que de maux à ſouffrir ! Encore une fois, Hégéſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainſi avec beaucoup de véhémence, Hégéſippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vu autrefois en Crete pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel, ardent & auſtere, le conſumoit dans le travail ; il ne pouvoit voir ſans indignation le vice impuni : il vouloit, dans les affaires, une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainſi ces emplois détruiſoient ſa ſanté délicate ; mais à Samos, Hégéſippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvellée ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tranquille & laborieuſe, lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philoclès en ſouriant. C'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miſeres ? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule eſpérance de vous

embraſſer comble de joie? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux? Eſt-il permis de s'abandonner à une philoſophie (*a*) ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes concitoyens? Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre Roi, & à tous vos plus tendres amis?

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtére en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile, & ni les prieres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oi-

(*a*) La philoſophie ne tend point à nous exclure de la ſociété. Le vrai Sage eſt celui qui ſait faire goûter la ſageſſe. Tels furent les premiers Philoſophes, & leur vie donnoit encore plus d'idée de leur ſcience que leurs leçons. Les Sophiſtes les imitoient à demi; ils agiſſoient en hommes, & parloient en Philoſophes.

ſeaux (*a*), par les entrailles des victimes, & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir; mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Hélas! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte! où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour? Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de ſoie. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit ſi long-temps déſaltéré par ſon onde claire, & les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les répéta à toutes les divinités champêtres.

Enſuite Philoclès vint à la ville avec Hégéſippe pour s'embarquer: il crut que le malheureux Protéſilas, plein de honte & de reſſentiment, ne voudroit point le voir; mais il ſe trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils ſont toujours prêts à toute ſorte de baſſeſſe. Philoclès ſe cachoit modeſtement, de peur d'être vu par ce miſérable: il craignoit d'augmenter ſa miſere, en lui montrant la proſpérité d'un ennemi qu'on alloit élever ſur ſes ruines. Mais Protéſilas cherchoit avec empreſſement Philoclès; il voulut lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop ſincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller; car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été

(*a*) Les graves Augures ne pouvoient s'empêcher de rire quand ils étoient aſſemblés, dit Cicéron: mais la politique ſavoit faire uſage de ces biſarres cérémonies. Les Prêtres étoient ordinairement vendus aux Généraux, qui avoient, quand ils le vouloient, les victimes propices, & qui relevoient le courage des ſoldats, par ces aſſurances de la protection des Dieux.

pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protéſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes qu'il exécuta fidélement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfants qui étoient demeurés à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſés à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protéſilas, dans cette iſle éloignée, quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéſippe, impatient, ſe hâta de faire partir Philoclès. Protéſilas les voit embarquer, ſes yeux demeurent attachés & immobiles ſur le rivage; ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en repeint encore l'image dans ſon eſprit. Enfin, troublé, furieux, livré à ſon déſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui, ſourde à ſes prieres, ne daigne pas le délivrer de tant de maux, & (a) qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui-même.

Cependant le vaiſſeau, favoriſé de Neptune & des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le port. Auſſi-tôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor; il l'em-

(a) Perſée, après avoir été pris priſonnier, ſupplioit Paul Emile de ne point l'attacher à ſon char de triomphe. Eh! pourquoi me demander ce qui ne tient qu'à vous, lui répondit le vainqueur, lui reprochant d'être aſſez lâche pour ſurvivre à ſa défaite?

braſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſécuté avec tant d'injuſtice. Cet aveu, bien-loin de paroître une foibleſſe dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve au-deſſus de ſes propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté.

Philoclès, avec un air reſpectueux & modeſte, recevoit les careſſes du Roi, & avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple; il ſuivit le Roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus; c'eſt que les Dieux, qui ont refuſé aux méchants des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être enſemble, ſans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au Roi à ſe retirer auprès de Salente, dans une ſolitude où il continua de vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina, fut l'éducation des enfants, & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfants, Mentor diſoit qu'ils appartiennent moins à leurs parents qu'à la République; ils ſont les enfants du peuple, ils en ſont l'eſpérance & la force; il n'eſt pas temps de les corriger, quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les exclure des emplois, lorſqu'on voit qu'ils

s'en ſont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le Roi (*a*), ajoutoit-il, qui eſt le pere de tout ſon peuple, eſt encore plus particuliérement le pere de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la nation. C'eſt dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfants. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les loix de Minos, qui ordonnent qu'on éleve les enfants dans le mépris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, la molleſſe, paſſent pour des vices infames; qu'on leur apprenne, dès leur plus tendre enfance, à chanter les louanges des Héros qui ont été aimés des Dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames, pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourments, que le moindre reproche de leurs conſciences. Si, de bonne heure, on remplit les enfants de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des

(*a*) L'éducation des enfants n'étoit point arbitraire à Lacédémone. Elle étoit confiée à des Magiſtrats qui ſe croyoient honorés par la confiance que leur témoignoit la République, en les chargeant de ce qu'elle avoit de plus précieux. Les enfants des Rois n'étoient point exemptés des exercices auxquels les jeunes Lacons étoient aſſujettis. Auſſi la valeur & la probité n'étoient à Lacédémone que des vertus communes.

écoles publiques, pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux (a) & de ſpectacles qui animaſſent tout le peuple; mais ſur-tout qui exerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parents, ſans aucune vue d'intérêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par-là vous affoiblirez inſenſiblement la nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre ſont encore plus horribles que vous ne penſez. La guerre épuiſe un Etat, & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes vic-

(a) Tel étoit le fruit que la Grece retiroit de ſes fêtes; elles étoient conſacrées à des exercices qui rendoient les hommes agiles & vigoureux. Les hymnes qu'on y chantoit, étoient à l'honneur de ceux qui avoient vaincu les Barbares. La politique avoit fait d'un culte ſuperſtitieux, une eſpece d'école militaire.

toires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſûr de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſements de fortune. Avec quelque ſupériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la tranſporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruiroit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis. On dépeuple ſon pays; on laiſſe les terres preſque incultes; on trouble le commerce: mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laiſſe corrompre les mœurs. La jeuneſſe ne s'adonne plus aux Lettres. Le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes. La juſtice, la politice, tout ſouffre de ce déſordre. Un Roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de ſon Royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il poſſede, pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déja vu les exercices du corps que nous établiſſons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu (*a*), dont on remplira les ames des enfants preſque dès le berceau, par le chant des grandes actions des Héros: ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout; auſſi-tôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeu-

(*a*) Tels étoient les Poéſies d'Homere; elles ont formé tous les Héros de la Grece, dit Iſocrate.

neſſe, ſur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre; ſans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeuneſſe aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre : car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellents dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercés dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les manieres de faire la guerre des peuples voiſins; c'eſt d'être également incapable, & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors, étant toujours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliés, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus ſolide & plus ſûre que celle des conquérants; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers : ils ont tous beſoin de vous; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par l'autorité. Vous demeurez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés, votre nom eſt comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les regles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé & ſécouru. Tous vos voiſins s'allarment

s'allarment pour vous, & ſont perſuadés que votre conſervation fait la ſûreté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui ſachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derriere eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux ſur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles qui ſortoient comme un fleuve de ſageſſe de la bouche de cet étranger.

Minerve, ſous la figure de Mentor, établiſſoit ainſi dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télemaque, quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

*Fin du Livre quatorzieme.*

# LIVRE QUINZIEME.

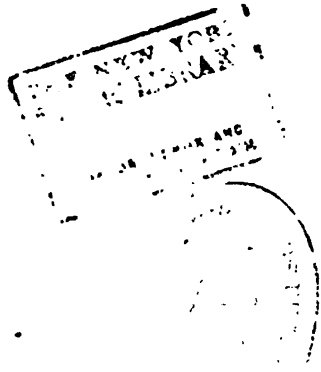
## SOMMAIRE.

*Télemaque, au camp des Alliés, gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indiſpoſé contre lui à cauſe d'Ulyſſe ſon pere. Philoctete lui raconte ſes aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, cauſée par la tunique empoiſonnée que le Centaure Neſſus avoit donnée à Déjanire. Il lui explique comment il obtint de ce Héros ſes fleches fatales, ſans leſquelles la ville de Troye ne pouvoit être priſe; comment il fut puni d'avoir trahi ſon ſecret, par tous les maux qu'il ſouffrit dans l'iſle de Lemnos; & comment Ulyſſe ſe ſervit de Néoptoleme, pour l'engager à aller au ſiege de Troye, où il fut guéri de ſa bleſſure par le fils d'Eſculape.*

CEPENDANT Télemaque montroit ſon courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi c'eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les aventures de ſa jeuneſſe, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Héros de l'âge paſſé. La mémoire de ce ſage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'homme, étoit com-

*Liv. 18.*

*Telemaque gagne l'Amitié de Philoctete qui lui raconte ses avan-tures.*



me une hiſtoire des anciens temps, gravée ſur le marbre & ſur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Télemaque, que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-temps dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Héros qui avoient renverſé la ville de Troye. Mais enfin, la modération de Télemaque vainquit tous les reſſentiments de Philoctete; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Télemaque, & lui diſoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre pere & moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la ſuperbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé; & quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin, la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingénue & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctete s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivois par-tout (*a*) le grand Hercule, qui

(*a*) Cette narration des aventures de Philoctete eſt preſque traduite de la Tragédie de Sophocle, qui porte le nom de ce Héros. Elle n'a rien perdu entre les mains de l'Auteur, qui a ſu faire d'un des plus beaux reſtes de l'antiquité, un des plus beaux ornements de ce Poëme. Ce ſujet, tout grand qu'il eſt, n'a jamais oſé ſe produire ſur notre ſcene, & il faut avouer qu'il ſeroit difficile de l'accommoder au goût de notre nation. Philoctete paroît toujours avec ſon affreuſe maladie; il tombe en foibleſſe, & fait craindre pour ſa vie à tous les inſtants, & on voit aſſez que le goût François ne s'accommoderoit ni de la vue d'un malade, ni de ſes pamoiſons. Eh! comment amener à un

a délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres Héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les déſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monſtres, ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, & le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir, ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer auprès d'Omphale, Reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de ſes travaux. Cependant, ô Dieux! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes; ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne réſiſtent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſtés : il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été conſtant dans ſa paſſion, pour une femme qui fut ſon épouſe. Mais bientôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les graces étoient peintes, ravit ſon cœur. Déjanire brûla de jalouſie; elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique que le Centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique, pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des fleches dont ce monſtre avoit été percé. Vous ſavez que les fleches d'Hercule, qui tua ce perfide

---

pareil ſujet une intrigue d'amour, ſans laquelle l'Auteur, eſclave du parterre, & aſſervi au goût régnant de la galanterie, ne croit pas qu'on puiſſe faire une Tragédie ?

Centaure, avoient été trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne, & que ce ſang empoiſonnoit ces fleches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os : il pouſſoit des cris horribles dont le Mont-Oeta réſonnoit, & faiſoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroiſſoit émue : les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas, qui lui avoit apporté, de la part de Déjanire, cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule, dans le tranſport de ſa douleur, le prit, & le fit pirouetter comme un frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lychas, lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages pilotes.

Après ce malheur de Lychas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine, d'une main, les hauts ſapins & les vieux chênes, qui, depuis pluſieurs ſiecles, avoient mépriſé les vents & les tempêtes. De l'autre main, il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique; elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair; ſon ſang ruiſſeloit, & trempoit la terre. Enfin, ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctete! les maux que les Dieux me font ſouffrir! ils ſont juſtes; c'eſt

moi qui les ai offenſés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere; je péris, & je ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais hélas! cher ami, où eſt-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a pas ſu quel poiſon il me préſentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete! Philoctete, la ſeule eſpérance qui me reſte ici-bas?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embraſſer; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bûcher ſur le ſommet de la montagne; il monte tranquillement ſur le bûcher; il étend la peau du lion de Némée, qui avoit ſi long-temps couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monſtres, & délivrer les malheureux; il s'appuye ſur ſa maſſue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur, ne purent lui refuſer ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençoit à pren-

dre au bûcher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces fleches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font, ſont incurables; par elles tu ſeras invincible comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais, s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere conſolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel, ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arroſant ſon bûcher de mes larmes : un rayon de joie parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins au travers des flammes, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joie d'un feſtin délicieux au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mere Alcmene : mais il conſerva par l'ordre de Jupiter cette nature ſubtile & immortelle, cette flamme céleſte, qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçue du pere des Dieux. Ainſi il alla avec eux ſous les voûtes dorées du brillant Olympe boire le nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouſe l'aimable Hébé, qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymede eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fleches qu'il m'avoit données pour m'élever au-deſſus des Héros. Bientôt les Rois ligués entreprirent de venger Ménelas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Hélene, & de renverſer l'Empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fleches d'Hercule.

Ulyſſe votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiege de Troye, & d'y apporter les fleches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-temps qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros : les monſtres & les ſcélérats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne ſavoient que croire de lui : les uns diſoient qu'il étoit mort, d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée dompter les Scythes : mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces déſerts du Mont-Oeta, où j'avois vu périr mon ami; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce Héros, & qu'à pleurer à la vue de ces triſtes lieux : mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les levres de votre pere; il parut preſque auſſi affligé que moi : il verſa des larmes; il ſut gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réuſſir ſans moi; il ne put jamais néanmoins m'arracher le ſecret de la mort

d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; mais j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer. Les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; enſuite j'allai joindre les Rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'iſle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fleches pouvoient faire : me préparant à percer un daim qui ſe lançoit dans un bois, je laiſſai tomber par mégarde la fleche de l'arc ſur mon pied, & elle me fit une bleſſure que je reſſens encore. Auſſi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes; je rempliſſois nuit & jour l'iſle de mes cris; un ſang noir & corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air, & répandoit, dans le camp des Grecs, une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'étoit un ſupplice qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulyſſe, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grece & la victoire, à toutes les raiſons d'amitié ou de bienſéance particuliere. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, ſon infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire trahiſon.

Hélas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiege de Troye, ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette iſle déſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher; & il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſiérement travaillé, & quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, & livré à la colere des Dieux, je paſſois mon temps à percer de mes fleches les colombes & les autres oiſeaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelques oiſeaux pour ma nourriture, il falloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller ramaſſer ma proie : ainſi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſſerent quelques proviſions; mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, ſi la douleur ne m'eût accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte aventure. Quoi ? diſois-je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette iſle déſerte pendant ſon ſommeil ! car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs parti-

rent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette iſle ſauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, & on n'y peut eſpérer de ſociété que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'oſoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans, je ſouffrois la douleur, la faim; je nourriſſois une playe qui me dévoroit; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier, & d'une taille de Héros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion & l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçants & douloureux dont je faiſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon cœur.

O étranger, lui diſois-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette iſle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver ſur tes levres cette langue que j'ai appriſe dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi long-temps dans cette ſolitude! Ne ſois point effrayé de voir un homme ſi malheureux; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptoleme m'eut dit, je ſuis Grec; que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de ſilence & de douleur ſans conſolation! O, mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je ſuis de l'iſle de Scyros, j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille; tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité; je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé! cher nourriſſon de Lycomede, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du ſiege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ſes malheurs! Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma miſere! la Grece ignore que je ſouffre; ma douleur augmente; les Atrides m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent.

Enſuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Auſſi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les ſiennes. Après la mort d'Achille, me dit-il... (D'abord je l'interrompis, en lui diſant : Quoi! Achille eſt mort ? Pardonnes-moi, mon fils, ſi je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pere.) Néoptoleme me répondit : Vous me conſolez en m'interrompant; qu'il m'eſt doux de voir Philoctete pleurer mon pere!

Néoptoleme reprenant ſon diſcours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, & le deſir d'hériter de ſa gloire dans cette célebre guerre, m'engageoit aſſez à les ſuivre. J'arrive au

ſiege, l'armée s'aſſemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas! il n'étoit plus. Jeune & ſans expérience, je croyois pouvoir tout eſpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere; ils me répondent cruellement: Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit; mais pour ſes armes, elles ſont deſtinées à Ulyſſe.

Auſſi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte: mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiege; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop fiérement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'iſle de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux! O Philoctete! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptoleme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écrai-je! & Ulyſſe ne meurt pas; au contraire, il fleurit dans l'armée! Enſuite, je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du ſage Neſtor, & de Patrocle, ſi chéri par Achille. Ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſi-tôt je m'écriai encore: Quoi, morts! Hélas! que me dis-tu? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchants. Ulyſſe eſt donc en vie! Terſite l'eſt auſſi ſans doute? Voilà ce que ſont les Dieux; & nous les louerions encore!

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Néoptoleme continuoit à me tromper. Il ajouta ces triſtes paroles: Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage iſle de Scyros. Adieu, je parts, que les Dieux vous guériſſent.

Auſſi-tôt je lui dis: O mon fils, je te conjure

par les mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge; mais il y auroit de la honte à m'abandonner: jette-moi à la proue, à la poupe, dans la ſentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon: ne me laiſſe point en un déſert, où il n'y a aucun veſtige d'homme; mene-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée qui n'eſt pas loin du Mont-Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius: renvoye-moi à mon pere. Hélas! que je crains qu'il ne ſoit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau: ou il eſt mort; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptoleme; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! ô aimable Néoptoleme, digne de la gloire de ton pere! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai ſouffert; nul autre n'eût pu le ſouffrir: mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert, ne ſavent rien: ils ne connoiſſent ni les biens, ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes fleches.

Néoptoleme me pria de ſouffrir qu'il baiſât ces armes ſi célebres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'eſt toi, mon

fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même; tu peux toucher ſes armes, & te vanter d'être ſeul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Auſſi-tôt Néoptoleme entre dans ma grotte, pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle me trouble, je ne ſais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied; je m'écrie : O mort tant deſirée! que ne viens-tu? ô jeune homme! brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus ſe relever! De ce tranſport de douleur, je tombe ſoudainement, ſelon ma coutume, dans un aſſoupiſſement profond; une grande ſueur commença à me ſoulager; un ſang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon ſommeil, il eût été facile à Néoptoleme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour me tromper.

En m'éveillant je reconnus ſon embarras : il ſoupiroit comme un homme qui ne ſait pas diſſimuler, & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me ſuiviez au ſiege de Troye. Je repris auſſi-tôt : Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rend-moi cet arc: je ſuis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette iſle! ô bêtes farouches! ô rochers eſcarpés! c'eſt à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémiſſements. Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille? Il m'enleve l'arc ſacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs, pour triompher de moi : il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une ima-

ge vaine. O! s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais encore à préſent, ce n'eſt que par ſurpriſe; que ferai-je? Rends-toi, mon fils, ſois ſemblable à ton pere, ſemblable à toi-même. Que dis-tu? Tu ne dis rien! O rocher ſauvage! je viens à toi, nud, miſérable, abandonné, ſans nourriture; je mourrai ſeul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conſeil te pouſſe; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptoleme, les larmes aux yeux, diſoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros! Cependant, je m'écrie : Ah! que vois-je? N'eſt-ce pas Ulyſſe? Auſſi-tôt j'entends ſa voix, & il me répond : Oui, c'eſt moi. Si le ſombre Royaume de Pluton ſe fût entr'ouvert, & que j'euſſe vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos! je te prends à témoin! O ſoleil! tu le vois, & tu le ſouffres! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui ſouffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire, que nous venons; c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer. Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix? Va chercher la gloire des combats & tous les plaiſirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides; laiſſe-moi ma miſere & ma douleur. Pourquoi m'enlever?

lever ? Je ne ſuis plus rien, je ſuis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne ſaurois partir ; que mes cris & l'infection de ma playe troubleroient les ſacrifices ? O Ulyſſe ! auteur de mes maux, que les Dieux puiſſent te ... Mais les Dieux ne m'écoutent point ; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainſi, votre pere, tranquille, me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui, loin d'être fâché, ſupporte & excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher, qui, ſur le ſommet d'une montagne, ſe joue de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre pere demeurant dans le ſilence, attendoit que ma colere fût épuiſée ; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpece de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage ? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre, pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grece, & le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Néoptoleme, partons ; il eſt inutile de lui parler ; la compaſſion pour un ſeul homme, ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grece entiere.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits ; elle remplit les forêts de

ſes rugiſſements. O caverne ! diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'eſpérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fleches. O arc précieux ! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidele ami, il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fleches. Miſérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe !

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Néoptoleme, qui me les rendit auſſi-tôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fleche contre votre pere : mais Néoptoleme m'arrêta, en me diſant : La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes fleches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier tranſport, me ſervir de mes armes, pour tuer celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de de voir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Néoptoleme me diſoit : Sachez que le divin Hélenus, fils de Priam, étant ſorti de la ville de Troye, par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après

qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fleches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye; les enfants d'Eſculape le guériront.

En ce moment, je ſentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Néoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc: mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour, s'il falloit céder à Ulyſſe; & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe & avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

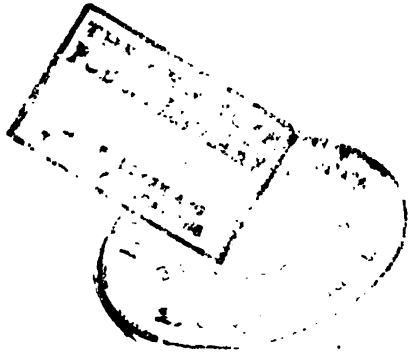
Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes manieres ſimples; mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui, quand il domptoit les monſtres. Il me dit:

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe, pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras; tu perceras de mes fleches Pâris, auteur de tant de maux. Après la priſe de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan, ton pere, ſur le mont Oeta; ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau, comme un monument de la victoire due à mes fleches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctete, ni Philoctete ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proie. J'envoyerai Eſculape à Troye, pour guérir Philoctete. Sur-tout, ô Grecs! aimez & obſervez la Religion; le reſte meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis ; je pars après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphe de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémiſſements. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes ſi ameres. Adieu, ô terre de Lemnos ! Laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis.

Ainſi nous partîmes, nous arrivâmes au ſiege de Troye. Machaon & Podalyre, par la divine ſcience de leur pere Eſculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je ſuis un peu boîteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendres ; vous ſavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſais quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux ; & ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment : mais la vue d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

*Fin du Livre quinzieme.*



Liv. 16.

*Telemaque protégé par Minerve, combat et vainc Hippias.*

# LIVRE SEIZIEME.

## SOMMAIRE.

*Télemaque entre en différend avec Phalante pour des priſonniers qu'ils ſe diſputent. Il combat & vainc Hippias, qui mépriſant ſa jeuneſſe, prend de hauteur ces priſonniers pour ſon frere Phalante. Mais étant peu content de ſa victoire, il gémit en ſecret de ſa témérité & de ſa faute qu'il voudroit réparer. Au même temps, Adraſte, Roi des Dauniens, étant informé que les Rois alliés ne ſongent qu'à pacifier le différend de Télemaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviſte. Après avoir ſurpris cent de leurs vaiſſeaux pour tranſporter ſes troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue ſon frere Hippias, & Phalante lui-même eſt tout percé de ſes coups.*

PENDANT que Philoctete avoit raconté ainſi ſes aventures, Télemaque étoit demeuré comme ſuſpendu & immobile. Ses yeux étoient attachés ſur ce grand homme qui parloit. Toutes les paſſions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulyſſe, Néoptoleme, paroiſſent tout-à-coup ſur le viſage naïf de Télemaque, à meſure qu'elles étoient repréſentées. Dans la ſuite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete ſans y penſer : quelquefois il paroiſſoit rêveur comme un homme qui penſe profondément à la ſuite des affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de

Néoptoleme, qui ne ſavoit point diſſimuler, Télemaque paroiſſoit dans le même embarras; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptoleme.

L'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraſte, Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télemaque trouva de grandes difficultés pour ſe ménager parmi tant de Rois (*a*) jaloux les uns des autres. Il falloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincere, mais peu careſſant; il ne s'aviſoit guere de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réflexion; ſa mere Pénelope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux, que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes deſirs, & pour rapporter tout à lui comme une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit, ſelon lui, une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter; & les moindres retardements irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel (*b*),

(*a*) Il pouvoit acquérir l'eſtime, mais non pas l'amitié de tous. Quand on a le malheur de vivre avec des perſonnes de ce caractere, c'eſt aſſez d'être ami de l'un, pour devenir ſuſpect à l'autre.

(*b*) Il ne faut ſouvent qu'un ſeul vice pour obſcurcir toutes

auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer aucune autre choſe que lui-même; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire & à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flatté par ſa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naiſſent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il ſentit dès ſa premiere jeuneſſe, n'avoient pu modérer cette impétuoſité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toujours, comme la palme ſouple ſe releve ſans ceſſe d'elle-même, quelqu'effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Télemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpés, ni les précipices, ni les torrents n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le dompter; Télemaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor : mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impétuoſité; il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rappelloit auſſi-tôt dans ſon cœur tous les ſentiments de vertu. Sa ſageſſe rendoit en un moment ſon viſage doux & ſerein. Neptune, quand il éleve ſon trident, & qu'il menace les flots ſoulevés, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Télemaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſ-

---

les vertus. On aime à rabaiſſer la fierté, & à ne voir dans les perſonnes hautaines que cette odieuſe qualité.

ſions ſuſpendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leurs cours; il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacédémoniens, & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nés pendant le ſiege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naiſſance illégitime, le déréglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne ſais quoi de farouche & de barbare. Ils reſſembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occaſion cherchoit à contredire Télemaque. Souvent il l'interrompoit dans les aſſemblées, mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans expérience. Il en faiſoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faiſoit remarquer aux chefs de l'armée ſes moindres fautes. Il tâchoit de ſemer par-tout la jalouſie, & de rendre la fierté de Télemaque odieuſe à tous les alliés.

Un jour Télemaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui, à la tête de ſes Lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télemaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télemaque ſoutenoit, au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire ſur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des Rois alliés. Télemaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante; ils ſe fuſſent battus ſur le champ (*a*), ſi on ne les eût arrêtés.

(*a*) Les Grecs étoient trop ſages pour expoſer ſi facilement

Phalante avoit un frere nommé Hippias, célebre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force & par ſon adreſſe. Pollux, diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceſte; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval : il avoit preſque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleur & plus brutal, qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télemaque avoit menacé ſon frere, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente, ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télemaque, à qui on vint le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage : tel qu'un ſanglier écumant qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin, il le rencontre; & en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Télemaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor; c'étoit un frénétique, ou un lion furieux. Auſſi-tôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, deſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup; le dard ne

---

leur vie; ils aimoient mieux être vengés par les loix, que de ſe venger par la violence; & je ne connois, dans l'antiquité, nulle nation policée qui ait eu nos précautions & nos fauſſes délicateſſes ſur le point d'honneur. C'eſt un malheureux reſte de l'ancienne férocité de notre nation & du mauvais gouvernement de nos peres, qui autoriſoient la guerre de particulier à particulier. Ne ſoyez point ſurpris que l'uſage ſoit plus puiſſant que la raiſon & les loix.

toucha point Hippias. Auſſi-tôt Télemaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télemaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſirent & ſe ſerrerent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils ſe raccourciſſent, ils s'allongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relevent, ils s'élancent, ils ſont alterrés de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelacés paroiſſent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télemaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télemaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias, le voyant ébranlé, redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve, qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salante, mais elle envoya Iris (*a*) la prompte Meſſagere des Dieux. Celle-ci volant d'un aîle légere, fendoit les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiere qui peignoit un nuage de

(*a*) La protection des Dieux ne pouvoit être mieux ménagée; il ne falloit point que Télemaque dût à ſa ſeule valeur, le ſuccès d'un combat où ſa ſeule témérité l'avoit expoſé.

mille diverſes couleurs; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattants; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télemaque; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles, dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve, de l'égide que la ſage Déeſſe lui avoit confiée. Auſſi-tôt Télemaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble; il ſent je ne ſais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télemaque le preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer; enfin, il le jette par terre, & tombe ſur lui. Un grand chêne du Mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit : tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenue avec la force au-dedans de Télemaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frere d'un des Rois alliés qu'il étoit venu ſecourir : il rappella lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, tranſporté de fureur, accouroit au ſecours de ſon frere; il eût percé Télemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias que Télemaque tenoit ſous lui dans la pouſſiere. Le fils d'Ulyſſe eût pu ſans peine ôter la vie à ſon ennemi; mais ſa colere étoit appaiſée, & il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute, en montrant de la mo-

dération. Il ſe leve, en diſant : O Hippias! il me ſuffit de vous avoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puiſſance, ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Dauniens. Pendant que Télemaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſiere & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frere ; il étoit en ſuſpens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliés accoururent ; ils menerent d'un côté Telemaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui, ayant perdu ſa fierté, n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télemaque, dans un âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force & en grandeur à ces Géants enfants de la terre, qui tenterent autrefois de chaſſer de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente ; honteux de ſa faute, & ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportements : il trouvoit je ne ſais quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie & l'humanité. Il le voyoit, mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechûtes; il étoit aux priſes avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours enfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, & ſe puniſſant ſoi-même. Hélas!

diſoit-il, oſerai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage & le plus patient des hommes ? Suis-je vènu porter la diviſion & le déſordre dans l'armée des alliés ? Eſt-ce leur ſang, ou celui des Dauniens, leurs ennemis, que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même ſu lancer mon dard ; je me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne ſerois plus : non, je ne ſerois plus ce téméraire Télemaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil ; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas ! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour, je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire ! ô louanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctete le vinrent trouver. Neſtor (*a*) voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce ſage vieillard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe, pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les Princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis, qu'après avoir réconcilié Télemaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Crétois qui avoient ſuivi Télemaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Télemaque ; & Télemaque, qui voyoit tant de maux

(*a*) Les grands hommes qui font des fautes, ne ſauroient entendre des reproches plus amers & plus cuiſants que ceux que leur fait leur vertu.

préſents & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que, dans la marche, les Crétois de Télemaque & les Tarentins de Phalante, ne combattiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardés de près. Neſtor & Philoctete alloient & revenoient ſans ceſſe de la tente de Télemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neſtor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les diſcours pleins de rage de ſon frere Hippias. Télemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit conſoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient conſternées : tout le camp paroiſſoit comme une maiſon déſolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ſes proches, & la douce eſpérance de ſes petits-enfants.

Dans ce déſordre & cette conſternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniſſements de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animés au carnage, les autres, ou fuyants ou mourants, ou bleſſés. Un tourbillon de pouſſiere forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouſſiere ſe joint une fumée épaiſſe qui troubloit l'air, & qui ôtoit la reſpiration. On entendoit un bruit ſourd, ſemblable à celui des tourbillons de flammes que le Mont-Etna vomit du fond de ſes entrailles embraſées, lorſque Vulcain, avec ſes Cyclopes, y forge des foudres pour le Pere des Dieux. L'épouvante ſaiſit les cœurs.

Adraſte, vigilant & infatigable, avoit ſurpris les alliés; il leur avoit caché ſa marche, & il étoit inſtruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence, pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les alliés avoient ſaiſi preſque tous les paſſages; tenant ces défilés, ils ſe croyoient en pleine ſûreté, & prétendoient même pouvoir, par ces paſſages qu'ils occupoient, tomber ſur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient leur ſeroient venues. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution; car Nector & Philoctete, ces deux Capitaines, d'ailleurs ſi ſages & ſi expérimentés, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor, dans ce déclin de l'âge, ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins, mais il étoit prompt: & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur, pour en tirer les plus importants ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſidérément, & le ſecret le plus intime échappoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraſte, ne manquoient pas de ſe jouer de la foibleſſe de ces deux Rois. Ils flattoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté, ils tendoient

des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete ; ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvénients, de fautes irrémédiables. Auſſi-tôt que ce naturel prompt étoit enflammé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télemaque (a), malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amants de Pénelope. Il ſavoit taire un ſecret, ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même certain air réſervé & myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes levres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, & entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible : ſes meilleurs amis mêmes ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils ; & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Télemaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du Conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctete : mais

(a) Laiſſer échapper ſon ſecret, c'eſt ſouvent laiſſer échapper la victoire ; une parole avancée indiſcretement a coûté la vie à pluſieurs milliers d'hommes, & à de grands Capitaines la perte de leur réputation.

mais ces deux hommes ſi expérimentés ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre d'années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard; ils gémiſſent en vain, & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurimaque, flatteur inſinuant (*a*), ſachant s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations des Princes; inventif & induſtrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on ſon avis? il devinoit celui qui ſeroit le plus agréable. Il étoit plaiſant, railleur contre les foibles, complaiſant pour ceux qu'il craignoit, habile pour aſſaiſonner une louange délicate, qui fût bien reçue des hommes les plus modeſtes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée : il ne lui coûtoit rien de prendre toutes ſortes de formes. Les hommes ſinceres & vertueux, qui ſont toujours les mêmes, & qui s'aſſujettiſſent aux regles de la vertu, ne ſauroient jamais être auſſi agréables aux Princes, que ceux qui flattent leurs paſſions dominantes. Eurimaque ſavoit

(*a*) Que de courtiſans peuvent ſe reconnoître à ce caractere, & qu'il ſeroit important qu'on les y reconnût! Heureux le Prince qui a aſſez de pénétration pour les connoître, & aſſez de courage pour les mépriſer!

la guerre; il étoit capable d'affaires; c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Neſtor, & qui avoit gagné ſa confiance. Il tiroit du fond de ſon cœur, un peu vain & ſenſible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit ſavoir.

Quoique Philoctete ne ſe confiât point à lui, la colere & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire; en l'irritant, il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes ſommes d'Adraſte, pour lui mander tous les deſſeins des alliés. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges, qui devoient, l'un après l'autre, s'échapper du camp des alliés, & retourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire ſavoir à Adraſte, Eurimaque faiſoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque ſuſpect.

Cependant Adraſte prévenoit toutes les entrepriſes des alliés. A peine une réſolution étoit-elle priſe dans le Conſeil, que les Dauniens faiſoient préciſément ce qui étoit néceſſaire pour en empêcher le ſuccès. Télemaque ne ſe laſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctete; mais ſon ſoin étoit inutile. Ils étoient aveuglés.

On avoit réſolu dans le Conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſécretement pendant la nuit cent vaiſſeaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voiſine, qui eſt une côte preſque inacceſſible

de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en paturages, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer : mais comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télemaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accablés. Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese ; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit ; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliés qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne put ré-

ſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes & qu'ils s'embaraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſi-tôt la flamme s'éleve des pavillons, & monte juſqu'aux nues : le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flamme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp eſt comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embraſée. Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp : mais il comprend auſſi combien le déſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux; il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacédémonienne encore à demi-déſarmée : mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté, une troupe d'Archers adroits perce de fleches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre, des Frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuient. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu; il nage dans le ſang; il ne peut s'aſſouvir de carnage : les lions & les tigres n'égalent point ſa furie, quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent, & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête eſt hériſſée de ſerpents, glace le ſang de leurs veines, leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelants leur ôtent même l'eſpérance de la fuite. Phalante, à qui la honte & le déſeſpoir

donnent encore un reſte de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ſes pieds ſon frere Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias, étendu par terre, ſe roule dans la pouſſiere ; un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté ; ſes yeux ſe ferment à la lumiere ; ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même, tout couvert du ſang de ſon frere, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer ; ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

*Fin du Livre ſeizieme.*

# LIVRE DIX-SEPTIEME.

## SOMMAIRE.

*Télemaque, s'étant revêtu de ſes armes divines, court au ſecours de Phalante; renverſe d'abord Iphiclès, fils d'Adraſte, repouſſe l'ennemi victorieux, & remporteroit ſur lui une victoire complete, ſi une tempête ſurvenant ne faiſoit finir le combat. Enſuite Télemaque fait emporter les bleſſés, prend ſoin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obſeques de ſon frere Hippias, dont il lui va préſenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.*

JUPITER, (a) au-milieu de toutes les Divinités céleſtes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même-temps il conſultoit les immuables deſtinées, & voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciſeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter quelle ſeroit ſa volonté. Mais le pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe : Vous voyez en quelle extrémité ſont réduits les alliés, vous voyez Adraſte qui renverſe tous ſes ennemis :

(a) L'aſſemblée des Dieux paroît perdre, dans Homere, beaucoup de ſa majeſté, & devenir le théâtre de la diſcorde, par les intérêts différents que chaque Divinité y apporte. Dans ce Poëme, les Dieux ne ſont jamais que pour la vertu.

*Liv. 17.*

*Telemaque apporte a Phalante blessé, les cendres de son frere Hippias tué dans le combat.*

mais ce ſpectacle eſt bien trompeur, la gloire & la proſpérité des méchants eſt courte; Adraſte, impie & odieux par ſa mauvaiſe foi, ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés, que pour leur apprendre à ſe corriger, & à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici, la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télemaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant, Neſtor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée; que la flamme, pouſſée par les vents, s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en déſordre, & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Télemaque, qui étoit abattu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain, dans les cavernes fumantes du Mont-Etna.

Ces armes étoient polies (*a*) comme une glace,

(*a*) La deſcription du bouclier d'Achille, & celle du bouclier d'Enée, ſont un des principaux ornements de l'Iliade & de l'Enéide; & c'eſt contre ces deux grands Originaux que lutte M. de Cambray. Virgile a ſu ſe ſervir habilement de la connoiſſance que les Dieux ont de l'avenir, pour mettre ſur le bouclier d'Enée les ornements qui doivent faire la gloire de la poſtérité. Sa deſcription devient intéreſſante pour les Romains, en ne leur offrant que ce qu'il y a de plus relevé dans leur Hiſtoire, & ce ſont-là de ces traits de maître que l'on ne peut non plus lui ravir qu'à Hercule ſa maſſue. M. de Cambray a été contraint de ſe renfermer dans l'Hiſtoire fabuleuſe, pour ne point franchir les bor-

& brillantes comme les rayons du ſoleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui diſputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune, de ſon trident, frappoit la terre, & on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, & l'écume de ſa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent : ſes jambes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point, il ſautoit à force de reins ; mais avec tant de vîteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitants de ſa nouvelle ville, l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles, & la ſuperbe Athenes portoit ſon nom.

L'on voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux Arts, qui étoient des enfants tendres & aîlés. Ils ſe réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout ; comme des agneaux bêlants ſe réfugient autour de leur mere, à la vue d'un loup affamé, qui, d'une gueule béante & enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un viſage dédaigneux & irrité, confondoit, par l'excellence de ſes ouvrages, la folle témérité d'Arachné, qui avoit oſé diſputer avec elle pour la perfection des tapiſſeries. On voyoit cette

---

nes de ſon deſſein. Il commence par l'Hiſtoire d'Œdipe, & il emprunte les plus beaux traits de la Tragédie de Sophocle, dont le pinceau n'étoit pas moins vif que la gravure attribuée à Vulcain. Les deſcriptions riantes des délices de la campagne & des plaiſirs de l'âge d'or, retirent agréablement le Lecteur de ces tragiques objets.

malheureuſe, dont tous les membres exténués ſe défiguroient & ſe changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit, paroiſſoit encore Minerve, qui, dans la guerre des Géants, ſervoit de conſeil à Jupiter même, & ſoutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance & ſon égide ſur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulyſſe par la main; ranimant les troupes fugitives des Grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillants Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même; enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'Empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier repréſentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna, qui ſont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déeſſe qui raſſembloit les peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chaſſe, ou cueillant les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers, l'art d'adoucir la terre, & de tirer de ſon ſein fécond leur nourriture. Elle leur préſentoit une charrue, & y faiſoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons, par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moiſſons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moiſſonneur, avec ſa faulx, coupoit les doux fruits de la terre, & ſe payoit de toutes ſes peines. Le fer deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaiſirs.

Les Nymphes couronnées de fleurs, danſoient enſemble dans une prairie ſur le bord d'une riviere, auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte: les Faunes & les Satyres folâtres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi couronné de lierre, appuyé d'une main ſur ſon thyrſe, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de pluſieurs

grappes de raiſins. C'étoit une beauté molle, avec je ne ſais quoi de noble, de paſſionné & de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadne, lorſqu'il la trouva ſeule abandonnée, & abymée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, laſſés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants, qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des bergers qui paroiſſoient chanter, & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance & les délices; tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages, les loups ſe jouer au milieu des moutons. Le lion & le tigre, ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit enſemble ſous ſa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télemaque s'étant revêtu de ces armes divines, au-lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avoit envoyée (*a*), en la confiant à Iris, prompte meſſagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette égide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée, & cette voix ranime déja tous les alliés éperdus. Un feu divin étincele dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux,

(*a*) C'étoit la piece la plus redoutable de ſon armure: la valeur de Mars eſt aveugle, téméraire, inſenſée; celle de Minerve eſt ſage, éclairée, & toujours égale.

toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à régler ſa famille, & à inſtruire ſes enfants : mais il eſt prompt & rapide dans l'exécution ; ſemblable à un fleuve impétueux, qui non-ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſants vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctete, Neſtor, & les chefs des Manduriens & des autres nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſais quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'expérience des vieillards leur manque, le conſeil & la ſageſſe ſont ôtés à tous les Commandants; la jalouſie même ſi naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs; tous ſe taiſent, tous admirent Télemaque ; tous ſe rangent pour lui obéir ſans y faire de réflexions, & comme s'ils y euſſent été accoutumés. Il s'avance, & monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre où il ſe ſont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence ; & tous les Capitaines les plus expérimentés le ſuivent. Il attaque les Dauniens par-derriere, dans un temps où ils croyent l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embraſement. Cette ſurpriſe les trouble ; ils tombent ſous la main de Télemaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier aquilon ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre eſt couverte des hommes que Télemaque renverſe. De ſon dard il perce le cœur d'Iphyclès, le plus jeune des enfants d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon pere, qui penſa être ſurpris par Télemaque. Le fils d'Ulyſſe & Iphyclès étoient

tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parents: mais Iphyclès étoit comme une fleur qui s'épanouit & dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faulx du moiſſonneur. Enſuite Télemaque renverſe Euphorion, le plus célebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin, ſon glaive perce Cléomenes, nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs Capitaines, & la victoire qui échappe de ſes mains. Phalante, preſque abattu à ſes pieds, eſt comme une victime à demi-égorgée qui ſe dérobe au coûteau ſacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraſte qu'un moment, pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante, noyé dans ſon ſang, & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télemaque qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment, la vie lui eſt rendue; un nuage qui couvroit déja ſes yeux, ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévue, abandonnerent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tigre, à qui des bergers aſſemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte & ſi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraſte fut donc conſervé par le Pere des Dieux, afin que Télemaque eût le temps d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage

épais que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pole; & dans le moment où ils éblouiſſoient les yeux par leurs feux perçants, on retomboit dans les affreuſes ténebres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparter les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude, d'être réſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi-brûlé, & un marais qui s'étendoit juſqu'à la riviere; il le fit avec tant d'induſtrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſources & de préſence d'eſprit. Les alliés, animés par Télemaque, vouloient le pourſuivre; mais à la faveur de cet orage, il leur échappa, comme un oiſeau d'une aîle légere échappe aux filets des chaſſeurs. Les alliés ne ſongerent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les bleſſés manquant de forçes pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu: ils paroiſſoient à demi-brûlés, pouſſant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télemaque en fut percé; il ne put retenir ſes larmes; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion: il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivants, & dévoués à une longue & cruelle mort: ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtés.

Hélas! s'écrioit Télemaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels! ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre, ces jours ſont ſi miſérables! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine? pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte? Les hommes ſont tous freres, ils s'entre-déchirent; les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres; ils n'attaquent que les animaux d'eſpece différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'univers, pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres déſertes? Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc! une fauſſe gloire, un vain titre de conquérant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenſes! Ainſi un ſeul homme donné au monde par la colere des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flammes; que tout ce qui échappe au fer & au feu, ne puiſſe échapper à la faim encore plus cruelle; afin que cet homme, qui ſe joue de la nature humaine entiere, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes (*a*) qui ont tellement oublié l'humanité? Non, non, bien-loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hom-

(*a*) L'humanité eſt une vertu trop tranquille, pour frapper l'imagination; & les hommes qui ne connoiſſent rien de grand que ce qui la remue, n'y trouveront jamais beaucoup de gloire.

mes; ils doivent être même en exécration dans tous les ſiecles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être juſtes : ce n'eſt pas aſſez; il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flatteurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité qui ſe couvre de beaux prétextes; enfin, les engagements inſenſibles entraînent preſque toujours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils haſardent tout ſans néceſſité, & où ils font autant de mal à leurs ſujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Télemaque.

Mais il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades & les mourants; il leur donnoit de l'argent & des remedes; il les conſoloit, & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au ſiege de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfants d'Eſculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes & les plus envenimées une liqueur odoriférante, qui conſumoit les chairs mortes & corrompues, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus ſaines & plus belles que les premieres. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfants d'Eſculape; mais il avoit eu par le moyen de Me-

rione, un livre ſacré & myſtérieux qu'Eſculape avoit donné à ſes enfants. D'ailleurs, Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit compoſé des Hymnes en l'honneur des enfants de Latone; il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche & ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformation de ſon corps, & à ſa reſpiration, la cauſe de ſa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faiſoient ſuer; & il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration facilite ou diminue, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu-à-peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu & de courage (*a*), que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la médecine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté : leur intempérance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les aliments deſtinés à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération, abregent plus les jours des hommes, que les remedes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût, & qui font manger au-delà du beſoin, empoiſonnent au-lieu de nourrir.

(*a*) L'on remarque dans l'Hiſtoire que la Médecine doit beaucoup aux déréglements des mœurs; elle eſt ignorée chez les peuples qui ne connoiſſent point le luxe; & ſi l'on ſavoit ſe réduire à la frugalité, l'on ſe paſſeroit facilement de Médecins, & les Médecins ſeroient obligés de ſe paſſer de malades : ce qui ſeroit un peu plus difficile pour eux.

nourrir. Les remedes ſont eux-mêmes de véritables maux, qui ruinent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſants beſoins. Le grand remede, qui eſt toujours innocent, & toujours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété, c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquillité de l'eſprit, c'eſt l'exercice du corps. Par-là on fait un ſang doux & tempéré, on diſſipe toutes les humeurs ſuperflues. Ainſi le ſage Nozophuge étoit moins admirable par ſes remedes, que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télemaque, pour viſiter tous les malades de l'armée : ils en guérirent beaucoup par leurs remedes; mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence. Tous les ſoldats, touchés de ces ſecours, rendoient graces aux Dieux, d'avoir envoyé Télemaque dans l'armée des alliés.

Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté, que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télemaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp, par précaution, contre les ruſes d'Adraſte (a), entendoit ces louanges qui n'étoient

(a) Pluſieurs grands Capitaines ſe ſont fait un plaiſir délicat

point ſuſpectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent ſouvent en face aux Princes, ſuppoſant qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les louer ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles-là; il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchants, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir; auſſi-tôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point ſa hauteur naturelle & ſon indifférence pour les hommes; il avoit une honte ſecrete d'être né ſi dur, & de paroître ſi inhumain. Il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes, pour me défier de moi-même; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impétueuſes; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager le malheureux: ſans vous, je ſerois haï, & digne de l'être; ſans vous, je ferois des fautes irréparables; je ſerois comme un enfant, qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mere, & tombe dès le premier pas.

---

d'aller ainſi recueillir en ſecret le fruit de leurs victoires & de leurs vertus. Le grand Germanicus, au rapport de Tacite, alloit écouter la nuit ce que les ſoldats diſoient de lui dans leurs tentes: ces louanges ſont bien plus glorieuſes que celles que la flatterie grave ſur l'airain ou ſur le marbre.

Neſtor & Philoctete étoient étonnés de voir Télemaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins; ils ne ſavoient que croire; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippias (*a*); il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts; il verſa ſur lui des larmes pieuſes; il dit: O grande ombre! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur! Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſais combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne: nous euſſions dans la ſuite été ſincérement unis; j'avois tort de mon côté. O Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer?

Enſuite, Télemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara, par ſon ordre, un bûcher. Les grands pins gémiſſant ſous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre qui ſembloient menaçer le ciel; les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage; les hêtres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galeſe. Là s'éleve avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſés: la douleur amere eſt peinte ſur

(*a*) Tous les peuples ont eu de l'immortalité de l'ame, une preuve de ſentiment; les honneurs de la ſépulture ne ſont qu'une ſuite de cette perſuaſion.

ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Phérecide, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciel ſes mains, & ſes yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refuſoit toute nourriture; le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupieres, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine: il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré: c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé (a), il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria: O Hippias! Hippias! Je ne te verrai plus; Hippias n'eſt plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! C'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriſer la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie, pour me faire voir la fin de celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri! & qui m'a coûté tant de ſoin, je ne te verrai plus; mais je verrai ta mere, qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe, frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chere ombre! appelle-moi ſur les rives du Styx, la lumiere m'eſt odieuſe; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

(a) L'uſage de brûler les corps morts remonte juſqu'à l'antiquité la plus reculée; mais il n'a commencé à Rome que du temps de Sylla. Hérodien, qui a conſervé dans le Bas-Empire le goût de l'ancienne Grece, nous a laiſſé une deſcription fort détaillée de la maniere dont on brûloit à Rome le corps des Empereurs.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent : la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi-peintes ſur ſon viſage pâle ; on voyoit flotter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atis ou de Ganimede, qui alloient être réduits en cendre : on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde, par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le Royaume ſombre de Pluton.

Télemaque, triſte & abattu, ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'oſe te nommer mon ami ; appaiſe-toi, ô ombre ! qui as mérité tant de gloire ! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur : tu es délivré des miſeres où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je ſerois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre : que les Champs Eliſées lui ſoient ouverts ; que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiecles, & que tes cendres repoſent en paix !

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri : on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions ; & la douleur de ſa mort, rappellant toutes ſes bonnes qualités, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impétueuſe & une mauvaiſe éducation lui avoient donnés : mais on étoit encore plus touché des ſentiments tendres de Télemaque. Eſt-ce donc-là, diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable ? Le voilà devenu

doux, humain, tendre; ſans doute Minerve qui a tant aimé ſon pere, l'aime auſſi; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps étoit déja conſumé par les flammes. Télemaque lui-même arroſa de liqueur parfumée ſes cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante: celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures; & dans ſon extrême foibleſſe, il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge, envoyés par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art: ils rappelloient peu-à-peu ſon ame prête à s'envoler; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda; il commença à ſentir la perte de ſon frere, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélas! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi: ô Hippias! la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes. O Dieux, ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! eſt-il poſſible! Mais n'eſt-ce point un ſonge? Non, il n'eſt que trop vrai; ô Hippias! je t'ai perdu (a), je t'ai vu mourir, & il

(a) C'eſt par des regrets ſinceres que les anciens donnoient

faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraſte, teint de ton ſang.

Pandant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il apperçoit Télemaque qui ſe préſente à lui. D'abord ſon cœur fut combattu par deux paſſions contraires; il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Télemaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Télemaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi-mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or où étoient renfermées les cendres ſi cheres de ſon frere Hippias, il verſa un torrent de larmes; il embraſſa d'abord Télemaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer; je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque choſe qui m'eſt bien plus cher. Sans vous, le corps de mon frere auroit été la proie des vautours; ſans vous, ſon ombre, privée de la ſépulture, ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, toujours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ? O Dieux ! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Télemaque ! rendez-moi les derniers devoirs que

un libre cours à leur douleur, & non pas des louanges étudiées. Le deuil & les oraiſons funebres ont dégénéré en cérémonie; dans leur uſage primitif, des perſonnes véritablement affligées s'en ſervoient pour nourrir & pour appaiſer leur douleur.

vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles, Phalante demeura épuiſé & abattu d'un excès de douleur. Télemaque ſe tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télemaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit : O cheres, ô précieuſes cendres ! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te ſuis dans les enfers : Télemaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour, par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télemaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'armée des alliés. En même-temps, Télemaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre ; il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par des avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilants. Il revenoit ſouvent dans ſa tente, couvert de ſueur & de pouſſiere ; ſa nourriture étoit ſimple : il vivoit comme les ſoldats (a),

(a) Tel étoit l'uſage des plus grands Généraux de Rome. Le ſoldat Romain faiſoit partie d'un peuple libre, naturellement ennemi de la ſubordination ; & ſi l'autorité n'étoit pas ſoutenue par l'exemple, les ſéditions & les révoltes étoient fréquentes dans les armées. Nos ſoldats, plus dociles par la conſtitution de notre Gouvernement, n'attendent point qu'un Général vive

pour leur donner l'exemple de la ſobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des ſoldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la premiere jeuneſſe ; ſon teint devenoit plus brun & moins délicat, ſes membres moins moux & plus nerveux.

---

comme eux. Mais ſi l'on vouloit retrancher le faſte & la molleſſe qui ſuivent les armées, on y entretiendroit une certaine vigueur de diſcipline bien mieux que par la hauteur & par la ſévérité du commandement militaire.

*Fin du Livre dix-ſeptieme.*

# LIVRE DIX-HUITIEME.

## SOMMAIRE.

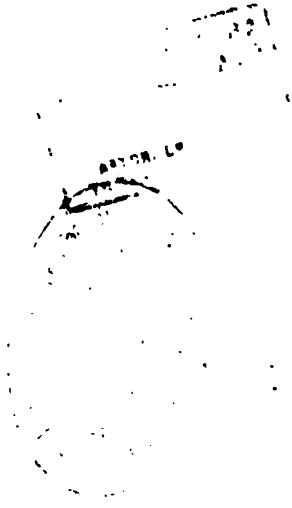
*Télemaque, perſuadé par divers ſonges que ſon pere Ulyſſe n'eſt plus ſur la terre, exécute ſon deſſein de l'aller chercher dans les Enfers. Il ſe dérobe du camp, étant ſuivi de deux Crétois juſqu'à un Temple près de la fameuſe caverne d'Acherontia. Il s'y enfonce au travers des ténebres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans ſa barque. Il ſe va préſenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher ſon pere. Il traverſe le Tartare, où il voit les tourments que ſouffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & ſur-tout les mauvais Rois.*

ADRASTE, dont les troupes avoient été conſidérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon, pour attendre divers ſecours, & pour tâcher de ſurprendre encore une fois ſes ennemis; ſemblable à un lion affamé, qui ayant été repouſſé d'une bergerie, s'en retourne dans les ſombres forêts, & rentre dans ſa caverne, où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télemaque, ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à exécuter un deſſein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja

*Liv. 18.*

*Telemaque conduit par Minerve descend aux enfers, et demande à Pluton la permission d'y chercher son Pere.*



long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits, par des ſonges qui lui repréſentoient ſon pere Ulyſſe. Cette chere image revenoit toujours ſur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chaſſer du ciel, par ſes feux naiſſants, les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre, le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeants. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une iſle fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins, où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muſes.

Télemaque, en s'éveillant, s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon pere! ô mon cher pere Ulyſſe! s'écrioit-il; les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Eliſées. O qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus! Quoi donc, ô mon cher pere! je ne vous verrai jamais; jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe: jamais je ne baiſerai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuſes, qui ont abattu tant d'ennemis! elles ne puniront point les inſenſés amants de Pénelope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine. O Dieux, ennemis de mon pere! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes, pour arracher toute eſpérance de mon cœur;

c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! hélas ! je ne ſuis que trop certain que mon pere n'eſt plus ; je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers (a). Théſée y eſt bien deſcendu ; Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinités infernales : & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis par Hercule : mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivants. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée ; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille, ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe, admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre, & de jouir de la lumiere du ſoleil, peut-être ne me refuſeront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En diſant ces paroles, Télemaque arroſoit ſon lit de ſes larmes : auſſi-tôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumiere à ſoulager la douleur cuiſante que ces ſonges lui avoient cauſée. Mais c'étoit une fleche qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par-tout avec

(a) Ce Livre eſt une imitation du 11e. de l'Odyſſée, & du 6e. de l'Enéïde. La même Fable y paroît avec des agréments nouveaux. M. de Cambray, riche de ſon propre fonds, n'eſt jamais plagiaire, ni ſervile imitateur. Il releve la Fable par des traits de morale qui manquent aux deux modeles de l'antiquité.

lui. Dans cette peine, il entreprit de deſcendre aux enfers, par un lieu célebre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appelloit *Acherontia*, à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuſe, de laquelle on deſcendoit ſur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher, on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'oſoient approcher. Les bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux: la vapeur ſouffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit ſans ceſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes, ni fleurs: on n'y ſentoit jamais les doux zéphyrs, ni les graces naiſſantes du printemps, ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languiſſoit: on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépouillés, & quelques cyprès funeſtes. Au loin, même tout alentour, Cérès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits: les grappes de raiſins ſe deſſéchoient au-lieu de mûrir. Les Nayades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure; leurs flots étoient toujours amers & troubles. Les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre hériſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer: ils alloient chanter leurs amours ſous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux: l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paiſſoient ne ſentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe, & le berger tout abattu oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de temps en temps une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpece de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les Divi-

nités infernales : mais ſouvent les hommes, à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaiſir à immoler, par une funeſte contagion.

C'eſt-là que Télemaque réſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers, pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon Empire.

Télemaque ſe dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puiſſante Divinité, qui étant dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit, & ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire ſouterrein mugir. La terre trembloit ſous ſes pas; le ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur ému, & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée : mais ſon courage le ſoutint, il leva les yeux & les mains au ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit; & redoublant ſes pas, il ſe préſenta hardiment.

Auſſi-tôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipe; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de temps. Télemaque entra ſeul; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre? Deux Crétois

qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, & auxquels il avoit confié ſon deſſein, demeurerent tremblants & à demi-morts aſſez loin de-là, dans un Temple, faiſant des vœux, & n'eſpérant plus de revoir Télemaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténebres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre : il remarque les ombres légeres qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec ſon épée ; enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer ; il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts, privés de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toujours triſte & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Télemaque entend les gémiſſements d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur ? qui étiez-vous ſur la terre (a) ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, Roi de la ſuperbe Babylone : tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom ; je me faiſois adorer des Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois repréſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie ; jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſi-tôt puni : on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour

(a) C'eſt ici que l'Auteur réunit ce qu'il y a de plus inſtructif dans les Dialogues de Lucien. Ce Satyrique s'eſt contenté d'expoſer le ridicule des paſſions. M. de Cambray fait les rendre odieuſes ; & il a, au-deſſus de Lucien, le grand avantage de parler au cœur.

me rendre la vie plus délicieuſe ; j'étois encore jeune & robuſte. Hélas ! que de proſpérités ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le trône ! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu ; elle m'a empoiſonné ; je ne ſuis plus rien : on mit hier, avec pompe, mes cendres dans une urne d'or ; on pleura, on s'arracha les cheveux ; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau, où l'on a mis mes cendres ; mais perſonne ne me regrette, ma mémoire eſt en horreur, même dans ma famille ; & ici-bas, je ſouffre déja d'horribles traitements.

Télemaque, touché de ce ſpectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien, je ne ſais même ce que vous voulez dire. Les Sages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais ſentie : mon cœur étoit ſans ceſſe agité de deſirs nouveaux, de crainte & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions : j'avois ſoin d'entretenir cette ivreſſe, pour la rendre continuelle : le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les proſpérités, & qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſ-

ſance

ſance abſolue ſur ce Roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan; elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit : N'étions-nous pas hommes auſſi-bien que toi ? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu ? & ne falloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui inſulter, diſoit : Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme, car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit : Hé bien, où ſont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux : tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu eſclave de tes eſclaves mêmes. Les Dieux ſont lents à faire juſtice ; mais enfin ils la font

A ces dures paroles, Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de déſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves : Tirez-le par ſa chaîne, relevez-le malgré lui, il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux qui ont ſouffert ſi long-temps que cet impie régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore-là, ô Babylonien ! que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, Juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque : mais dans le moment où Télemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent ; ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron, montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à

l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où les deſtins t'appellent ; va par ce chemin ſombre au palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſi-tôt Télemaque s'avance à grands pas ; il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton ; il ſent ſes genoux chancelants ; la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité ! le fils du malheureux Ulyſſe ; je viens vous demander ſi mon pere eſt deſcendu dans votre Empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un trône d'ébene ; ſon viſage étoit pâle & ſévere, ſes yeux creux & étincelants, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiere offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſais quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du trône étoit la Mort pâle & dévorante, avec ſa faulx tranchante qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoûtantes de ſang, & couvertes de playes ; les haines in-

juſtes; l'avarice, qui ſe ronge elle-même; le déſeſpoir, qui ſe déchire de ſes propres mains; l'ambition forcenée qui renverſe tout; la trahiſon, qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie, qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire; l'impiété, qui ſe creuſe elle-même un abyme ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſpérance; les ſpectres hideux, les fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivants; les ſonges affreux; les inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le palais où il habite. Il répondit à Télemaque d'une voix baſſe, qui fit mugir le fond de l'Erebe: Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet aſyle ſacré des ombres; ſuis ta haute deſtinée: je ne te dirai point où eſt ton pere; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher: puiſqu'il a été Roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare, où les mauvais Rois ſont punis; & de l'autre, les Champs Eliſées, où les bons Rois ſont récompenſés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Eliſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon Empire.

A l'inſtant, Télemaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon pere, & de s'éloigner de la préſence horrible du Tyran qui tient en crainte les vivants & les morts: il apperçoit bientôt aſſez près de lui le noir Tartare; il en ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivants: cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flammes, dont le bruit, ſemblable à celui des torrents les plus impétueux, quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abymes, faiſoit qu'on ne

pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Télemaque, ſecretement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautés : il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites (*a*), qui faiſant ſemblant d'aimer la Religion, s'en étoient ſervis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour ſe jouer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abuſé de la vertu même, quoiqu'elle ſoit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcélérats de tous les hommes. Les enfants qui avoient égorgé leurs peres & meres ; les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs maris ; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les ſerments, ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des Enfers l'avoient ainſi voulu, & voici leur raiſon. C'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchants comme le reſte des impies ; ils veulent encore paſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu que les hommes n'oſent plus ſe fier à la véritable. Les Dieux dont ils ſe ſont joués, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Auprès de ceux-ci, paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guere coupables, & que la

(*a*) Il y en avoit grand nombre, parce qu'il n'y a point de défaut plus ordinaire que celui qui ſe couvre du voile de la Religion, rien qui joue plus communément les hommes, que la fauſſe vertu. Le plus vertueux de tous les hommes, dit Platon, c'eſt celui qui ſe contente d'être bon ſans chercher à le paroître ; le plus coupable, celui qui cherche ſa félicité dans le crime, & ſa gloire dans des faux dehors de vertu.

vengeance divine pourſuit impitoyablement : ce ſont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins, qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin, ceux qui ont jugé témérairement les choſes ſans les connoître à fond, & qui par-là ont nui à la réputation des innocents.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc, diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon pere ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelques ſecours ; & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au pere & à la mere de qui on eſt né ? Plus les crimes ſont impunis & excuſés ſur la terre, plus ils ſont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télemaque, voyant les trois Juges qui étoient aſſis, qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſi-tôt le condamné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juſte, compatiſſant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes : mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle eſt donc cette juſtice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne ſont rien. Tu as été vertueux (*a*) : mais tu as rapporté toute ta vertu à

(*a*) Tout ce qui eſt donné à la philoſophie, c'eſt de guérir un vice par un autre. Les plus grandes actions, quand elles ne ſont pas animées par la Religion, n'ont d'autre principe que l'orgueil ; elles ſont par conſéquent infectées par la racine qui les produit.

toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité : mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits; tu les as oubliés, ils t'oublieront : ils te livreront à toi-même, puiſque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes auxquels tu as voulu plaire : te voilà ſeul avec toi-même qui étois ton idole : apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, ſans le reſpect & l'amour des Dieux, à qui tout eſt dû. Ta fauſſe vertu, qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue : les hommes, ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumiere divine renverſe tous leurs jugements ſuperficiels; elle condamne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philoſophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter ſoi-même. La complaiſance (*a*) qu'il avoit eue autrefois à contempler ſa modération, ſon courage & ſes inclinations généreuſes, ſe change en déſeſpoir. La vue de ſon propre cœur ennemi des Dieux, devient ſon ſupplice. Il ſe voit, & ne peut ceſſer de ſe voir : il voit la vanité des jugements des hommes, aux-

(*a*) On ſait à quel excès étoit monté l'orgueil monſtrueux des Philoſophes : on peut demander aux Dieux les biens extérieurs, diſoient-ils, comme la ſanté, les richeſſes. Mais pour le plus précieux de tous les biens, c'eſt-à-dire la vertu, il faut la chercher dans notre propre fonds. S'ils avoient ſu lire dans leur cœur, ils auroient mieux raiſonné ſur la foibleſſe de l'homme.

quels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles : il ne ſe trouve plus le même; tout appui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éleve contre lui, & lui reproche amérement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords, & de deſeſpoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſés : il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même ; il cherche les ténebres, & ne peut les trouver : une lumiere importune le ſuit par-tout : par tout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O inſenſé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien; tous mes pas ont été des égarements : ma ſageſſe n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle : j'étois moi-même mon idole.

Enfin, Télemaque apperçut les Rois qui étoient condamnés pour avoir abuſé de leur puiſſance. D'un côté, une Furie vengereſſe leur préſentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là, ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiere & avide des plus ridicules louanges : leur dureté pour les

hommes, dont ils avoient dû faire la félicité ; leur insensibilité pour la vertu : leur crainte d'entendre la vérité : leur inclination pour les hommes lâches & flatteurs : leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens ; enfin, leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le desespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvoient plus horribles & plus monstrueux que n'est la Chimere vaincue par Bellérophon ; ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule ; ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivants sur la terre.

En même-temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchants d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des Poëtes (*a*) & des Orateurs de leurs temps.

(*a*) Les Poëtes ont beau vanter le prix de leur encens, & se donner pour les distributeurs de la véritable gloire. Et comment la Poésie, fille de l'erreur & du mensonge, pourroit-elle établir une solide réputation ? Ne soyons donc point surpris si les Grands se sont lassés d'acheter l'encens des Poëtes.

On les entend gémir dans ces profondes ténebres, où ils ne peuvent voir que les insultes, & les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au-lieu que sur la terre, ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir ; dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité : ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du Mont-Etna.

Là Télemaque apperçut des visages pâles, hideux & contristés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, & ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point besoin d'autres châtiments de leurs fautes, que leurs fautes mêmes : ils les voyoient sans cesse dans toute leur énormité : elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux : ils demandent aux abymes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, & qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice ; ils la voyent, &

n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux : ſa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle eſt comme la foudre : ſans rien détruire au-dehors, elle pénetre juſqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fondue par ce feu vengeur : il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien : il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même : on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un ſeul inſtant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance, qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télemaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la Royauté.

Ces Rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils : Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux pere, diſoit le fils, c'eſt vous qui m'avez perdu ; c'eſt votre exemple qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de molleſſe & avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me ſuis accoutumé à aimer la flatterie & les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes ; c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice, & qu'ils donnent

de commodités. Je l'ai cru; c'eſt vous qui me l'avez fait croire : & maintenant je ſouffre tant de maux, pour vous avoir imité. A ces reproches, ils ajoutoient les plus affreuſes malédictions & paroiſſoient animés de rage pour s'entredéchirer.

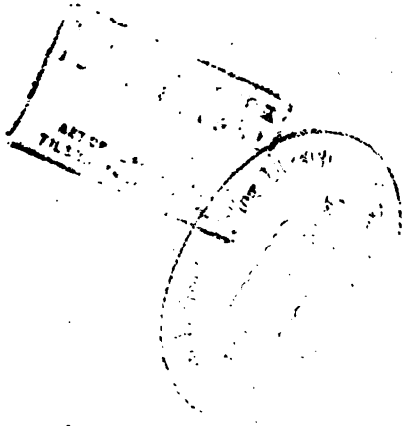
Autour de ces Rois, voltigeoient encore comme des hibous dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyrannique, & la molleſſe lâche qui redouble tous les maux qu'on ſouffre, ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces Rois ſévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les loix, étoient imputés aux Rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix regnent par leur miniſtere. On leur imputoit auſſi tous les déſordres qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureuſement les Rois, qui, au-lieu d'être bons & vigilants paſteurs des peuples, n'avoient ſongé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorants.

Mais ce qui conſterna davantage Télemaque, ce fut de voir dans cet abyme de ténebres & de maux, un grand nombre de Rois, qui ayant paſſé ſur la terre pour des Rois aſſez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laiſſés gouverner par des hommes méchants & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiſſé faire par leur autorité. La plupart de ces

Rois n'avoient été ni bons, ni méchants, tant leur foibleſſe avoit été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité : ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaiſir à faire du bien.

*Fin du Livre dix-huitieme.*



*Telemaque entre dans les champs Elisées où il est reconnu par Acrise son grand-pere.*

# LIVRE DIX-NEUVIEME.

## SOMMAIRE.

*Télemaque entre dans les Champs Eliſées, où il eſt reconnu par Acriſe, ſon grand-pere, qui l'aſſure qu'Ulyſſe eſt vivant ; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Acriſe lui dépeint la félicité dont jouiſſent les hommes juſtes, ſur-tout les bons Rois, qui, pendant leur vie, ont ſervi les Dieux & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les Héros qui ont ſeulement excellé dans l'art de faire la guerre, ſont beaucoup moins heureux dans un lieu ſéparé. Il donne des inſtructions à Télemaque ; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.*

LORSQUE Télemaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé, comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine : il comprit par ce ſoulagement, les malheurs de ceux qui y étoient renfermés ſans eſpérance d'en ſortir jamais : il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureuſement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! diſoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pieges, tant de difficultés de connoître la vérité pour ſe défendre contre les autres & contre ſoi-même ; enfin, tant de tourments horribles dans les enfers, après avoir été ſi envié, ſi agité, ſi traverſé dans une vie courte ! O inſenſé celui qui cherche à régner ! Heureux celui qui ſe borne à

une condition privée & paiſible, où la vertu lui eſt moins difficile.

En faiſant ces réflexions, il ſe troubloit au-dedans de lui-même ; il frémit & tomba dans une conſternation qui lui fit ſentir quelque choſe du déſeſpoir de ces malheureux qu'il venoit de conſidérer : mais à meſure qu'il s'éloignoit de ce triſte ſéjour des ténebres, de l'horreur, & du déſeſpoir, ſon courage commença peu-à-peu à renaître ; il reſpiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiere du ſéjour des Héros.

C'eſt dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient juſqu'alors gouverné les hommes : ils étoient ſéparés du reſte des juſtes. Comme les méchants Princes ſouffroient dans le Tartare des ſupplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, auſſi les bons Rois jouiſſoient dans les Champs Eliſées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reſte des hommes qui avoient aimé la vertu ſur la terre.

Télemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriférants, ſur des gazons toujours renaiſſants & fleuris ; mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arroſoient ces beaux lieux, & y faiſoient ſentir une délicieuſe fraîcheur : un nombre infini d'oiſeaux faiſoient réſonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout enſemble les fleurs du printemps qui naiſſoient ſous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne reſſentit les ardeurs de la canicule : là, jamais les noirs aquilons n'oſerent ſouffler, ni faire ſentir les rigueurs de l'hyver. Ni la guerre altérée de ſang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuſe, & qui porte des viperes entortillées dans ſon ſein & autour de ſes bras, ni les jalouſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains deſirs, n'approchoient jamais de cet heureux

ſéjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnue; une lumiere pure & douce ſe répand autour des corps de ces hommes juſtes, & les environne de ſes rayons comme d'un vêtement. Cette lumiere n'eſt point ſemblable à la lumiere ſombre qui éclaire les yeux des miſérables mortels, & qui n'eſt que ténebres; c'eſt plutôt une gloire céleſte qu'une lumiere : elle pénetre plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du ſoleil ne pénetrent le plus pur cryſtal; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, porte dans le fond de l'ame je ne ſais quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule (*a*) que les hommes bienheureux ſont nourris; elle ſort d'eux, & elle y entre : elle les pénetre, & s'incorpore à eux, comme les aliments s'incorporent à nous; ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie : ils ſont plongés dans cet abyme de délices comme les poiſſons dans la mer; ils ne veulent plus rien : ils ont tout ſans rien avoir; car le goût de lumiere pure appaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs deſirs ſont raſſaſiés, & leur plénitude les éleve au-deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent ſur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors : ils ſont tels que les Dieux, qui, raſſaſiés de nectar & d'ambroiſie, ne daigneroient

(*a*) C'eſt dans les Livres ſaints que M. de Cambray a puiſé ces nobles idées qui expriment ſi bien le bonheur des juſtes. Il ne faut pas être ſurpris ſi la deſcription l'emporte ſur celles des Poëtes Grecs & Latins. L'Ecriture offre, à qui l'entend, les modeles les plus achevés de poéſie & d'éloquence. Les Grecs ne ſont point inventeurs de ces Arts. Ils n'ont fait que donner des regles qui ne formeront jamais ni Poëtes, ni Orateurs.

pas ſe nourrir de viandes groſſieres qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes qui coûtent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, ſeroient renverſées de leurs fondements poſés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus; ſeulement ils ont pitié des miſeres qui accablent les hommes vivants dans le monde: mais c'eſt une pitié douce & paiſible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté: c'eſt un goût ſublime de la vérité & de la vertu, qui les tranſporte; ils ſont ſans interruption à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mere qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joie qui échappe bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant, elle eſt toujours nouvelle pour eux; ils ont le tranſport de l'ivreſſe, ſans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent: ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons;

bons ; ils admirent le ſecours des Dieux, qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſais quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce raviſſement divin, les ſiecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; & cependant mille & mille ſiecles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entiere. Ils regnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable ; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſérable ; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télemaque, qui cherchoit ſon pere, & qui avoit eſpéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les Champs Eliſées ; il comprit qu'il y a peu de Rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les

bons Rois ſont très-rares ; & la plupart ſont ſi méchants, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi, après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Télemaque, ne voyant point ſon pere Ulyſſe parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, ſon grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſſembloit point à celles des hommes que le poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort ; c'étoit un mêlange de tout ce que la vieilleſſe a de grave, avec toutes les graces de la jeuneſſe ; car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les Champs Eliſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & regardoit Télemaque avec complaiſance, comme une perſonne qui lui étoit fort chere. Télemaque, qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon fils ! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître ; je ſuis Arceſius (a), pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe, mon petit-fils, partît pour aller au ſiege de Troye : alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances ; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te ſoutiennent dans

(b) L'Auteur ne laiſſe rien échapper dans les anciens, dont il ne profite. On voit qu'il avoit ici en vue la rencontre d'Enée avec Anchiſe dans les Champs Eliſées, au ſixieme Livre de l'Enéide.

cette entrepriſe. O heureux enfant! les Dieux t'aiment, & te préparent une gloire égale à celle de ton pere! O heureux moi-même de te revoir! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'iſle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouiſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſi-tôt ſechée qu'écloſe: tu te verras changer inſenſiblement; les graces riantes, les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joie s'évanouiront comme un beau ſonge: il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir. La vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs, viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joie, te dégoûter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il ſe hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité, n'eſt pas loin de toi; & le préſent qui s'enfuit eſt déja bien loin, puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent; mais ſoutiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix. Tu reverras

enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la Royauté eſt trompeuſe ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices : mais de près, tout eſt épineux. Un particulier peut, ſans déshonneur, mener une vie douce & obſcure. Un Roi ne peut, ſans ſe déshonorer, préférer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes (a) ſont d'une conſéquence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiecles. Il doit réprimer l'audace des méchants, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien pour ſoi-même ; il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe ; arme-toi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flatteurs.

En diſant ces paroles, Arcéſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Télemaque un viſage plein de compaſſion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtrueuſe tyrannie. Quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs, & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ſes enfants, c'eſt une ſervitude accablante qui demande un courage & une

(a) Il ne faut point être ſurpris de voir revenir les mêmes traits de morale. Tout eſt conſacré à l'inſtruction du Prince, & c'eſt dans ce point de vue qu'il faut enviſager ce Poëme.

patience héroïque. Auſſi eſt-il certain que ceux qui ont régné avec une ſincere vertu, poſſedent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complete.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Télemaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſtérité. Ces ſages paroles étoient comme une flamme ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télemaque; il ſe ſentoit ému & embraſé : je ne ſais quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecretement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Télemaque commença à reſpirer plus librement; il reconnut dans le viſage d'Arcéſius une grande reſſemblance avec Laërte : il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vu en Ulyſſe ſon pere des traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le ſiege de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur; des larmes douces & mêlées de joie coulerent de ſes yeux; il voulut embraſſer une perſonne ſi chere; pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cettte ombre vaine échappa à ſes empreſſements, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir. Tantôt la bouche altérée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive; tantôt ſes levres s'agitent pour former des paroles que ſa langue engourdie ne peut proférer; ſes mains s'étendent avec effort, & ne prennent rien. Ainſi Télemaque ne peut contenter ſa tendreſſe : il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle,

il ne peut le toucher. Enfin, il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiecle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce ſont des Héros, à la vérité ; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des Rois ſages, juſtes & bienfaiſants.

Parmi ces Héros, tu vois Théſée, qui a le viſage un peu triſte. Il a reſſenti le malheur (*a*) d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hipolyte. Heureux s'il n'eût point été ſi prompt & ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille, appuyé ſur ſa lance, à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris, & qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement régner après Pelée. Ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux (*b*), plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe

(*a*) Rien de ſi commun dans l'Hiſtoire que des Princes gouvernés par leurs Maîtreſſes ; il eſt plus difficile d'en trouver qui ayent eu autant de foible pour leurs femmes.

(*b*) La véritable colere d'Achille n'eſt point reſpectée dans ce Poëme comme dans l'Iliade. Que ſeroit-ce en effet qu'un homme qui pourroit tout, & qui ſe laiſſeroit emporter par ſa colere ?

avant la fin du jour où on l'avoit vue naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrents & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injuſtes amours de Pâris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leurs vengeances, ils ſe ſont appaiſés, & ils ont refuſé aux larmes de Thétis, de laiſſer plus long-temps ſur la terre ce jeune Héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche ? C'eſt Ajax, fils de Télamon, & couſin d'Achille. Tu n'ignores pas, ſans doute, quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes (*a*) à nul autre qu'à lui. Ton pere ne crut pas les lui devoir céder ; les Grecs jugerent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de déſeſpoir ; l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, & il eſt juſte de le plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux ? Tu vois de cet autre côté, Hector qui eût été invincible, ſi le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui paſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils ! je frémis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion des deux freres Atrée & Thyeſte a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Hélas ! combien un

(*a*) Ajax avoit mieux mérité ces armes. Ulyſſe fut mieux les demander. C'eſt alors, dit Ovide, qu'on vit ce que peut l'éloquence ; elle eut plus de force que la valeur.

crime en attire d'autres! Agamemnon, revenant à la tête des Grecs du siege de Troye, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise. Telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois, ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi, ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées (*a*).

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue (*b*), & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines; ces Rois justes étant purifiés par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels; & les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfants. Leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui, ni d'eux-mêmes. Plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte; tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

---

(*a*) Les bons Rois & les Rois conquérants se ressemblent trop peu, pour être confondus dans les Champs Elisées. L'Auteur a grand soin de les séparer; & s'il n'eût craint de démentir la Fable, il auroit laissé dans le Tartare bien des demi-Dieux.

(*b*) Dans l'onzieme Livre de l'Odyssée, Ulysse descendu aux Enfers, adresse ces paroles à l'ombre d'Achille : *Fils de Pélée, les Grecs, pendant que vous étiez sur la terre, vous respectoient comme un Dieu; vous retenez sans doute le même avantage parmi les morts, & vous ne sauriez regretter la vie. J'aimerois mieux vivre esclave d'un pauvre laboureur*, répond Achille, *que de commander à tous les morts.*

Conſidere, mon fils, cet ancien Roi Inachus qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe; les fleurs naiſſent ſous ſes pas. Sa démarche légere reſſemble au vol d'un oiſeau. Il tient dans ſa main une lyre d'ivoire; & dans un tranſport éternel, il chante les merveilles des Dieux. Il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis. L'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eſt ainſi récompenſé, pour avoir aimé le peuple qu'il aſſembla dans l'enceinte de ces nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté, tu peux voir entre ces myrthes, Cécrops Egyptien, qui, le premier, régna dans Athenes, ville conſacrée à la ſage Déeſſe dont elle porte le nom. Cécrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la ſource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſociété. Il fut juſte, humain, compatiſſant : il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ſes enfants euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi dans cette petite vallée Eriſthon, qui inventa l'uſage de l'argent (*a*) pour la monnoie. Il le fit en vue de faciliter le commerce entre les iſles de la Grece; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richeſſes naturelles qui ſont

(*a*) L'or & l'argent ne ſatisfont par eux-mêmes aucun de nos vrais beſoins, & c'eſt pour cela qu'ils ne peuvent être mis au rang des vraies richeſſes : mais c'eſt par ces richeſſes d'imagination qu'on acquiert les véritables. Et voilà ce qui donne à ces métaux tant de crédit ſur l'eſprit & ſur le cœur des hommes.

les véritables : cultivez la terre, pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine : par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfants, plus vous ſerez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fécondité à proportion du nombre de ſes habitants qui ont ſoin de la cultiver. Elle les paye tous libéralement de leur peine, au-lieu qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays. Encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la molleſſe. Le ſage Ericthon diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfants, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuſe ſimplicité qui fait tout le repos & toute la ſûreté de la vie; qu'enfin, elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine, & la ſource de tous les vrais biens. Mais les Dieux me ſont témoins, que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin, quand Ericthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il

ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes juſques à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cérès avoit enſeigné l'art de cultiver les terres, & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le ſemant : mais ils ignoroient la perfection du labourage ; & Triptoleme (*a*) envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle, & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bientôt les moiſſonneurs ardents & infatigables firent tomber ſous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes ſauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons, & à ſe nourrir du pain. Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe. Cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages con-

(*a*) C'eſt lui qui enſeigna l'agriculture aux Athéniens, & c'eſt d'Athenes que cet art ſe répandit dans toute la Grece. Cette tradition étoit ſi conſtante parmi les Grecs, que toutes les villes ſe faiſoient un devoir de Religion d'envoyer à Athenes les prémices de leurs fruits.

ſeils d'Ericthon. Ils mépriſerent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher les plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé, eſt le vrai tréſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement comme ſes peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſants, libres, heureux, & dignes de l'être par une ſolide vertu! Mais, hélas! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils négligent peu-à-peu les vraies, & ils dégénerent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils! tu régneras un jour; alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent, ni oiſifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la molleſſe. Ces deux hommes qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps eſt au-deſſus de l'hyver glacé, & que la lumiere du ſoleil eſt plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, il apperçut que Télemaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, & de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Séſoſtris que Télemaque reconnut dans ce beau

lieu. Il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce ſortoient de ſes yeux, & ceux de Télemaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au-deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus.

Télemaque dit à Arcéſius : Je reconnois, ô mon pere! Séſoſtris, ce grand Roi d'Egypte, que j'y ai vu, il n'y a pas long-temps. Le voilà, répondit Arcéſius, & tu vois par ſon exemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons Rois. Mais il faut que tu ſaches que toute cette félicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſpérité ne lui eût fait oublier les regles de la modération & de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le deſir d'en faire d'autres; il ſe laiſſa ſéduire par la vaine gloire des Conquérants : il ſubjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie. A ſon retour en Egypte, il trouva que ſon frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit altéré par un gouvernement injuſte les meilleures loix du pays. Ainſi ſes grandes conquêtes ne ſervirent qu'à troubler ſon Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcuſable, c'eſt qu'il fut enivré de ſa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus ſuperbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la ſuite, il reconnut ſa faute, & eut honte d'avoir été ſi inhumain. Tel fut le fruit de ſes victoires. Voilà ce que les Conquérants font contre leurs Etats, & contre eux-mêmes, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi, d'ailleurs ſi juſte & ſi bienfaiſant; & c'eſt ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils! dont la bleſſure paroît ſi éclatante? C'eſt un Roi de Carie, nommé Dioclides, qui ſe dévoua pour ſon peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation dont le Roi périroit, ſeroit victorieuſe.

Conſidere cet autre; c'eſt un ſage Légiſlateur, qui ayant donné à ſa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ſes loix pendant ſon abſence. Après quoi il partit, s'exila lui-même de ſa patrie (a), & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger ſon peuple par ce ſerment à garder à jamais des loix ſi utiles.

Cet autre que tu vois eſt Euneſyme, Roi des Pyliens, & un des ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la terre, & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiſer leur colere, en payant par ſa mort pour tant de milliers d'hommes innocents. Les Dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraie Royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Bélus. Il régna en Egypte, & il épouſa Anchinoé, fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux (b), & qui enrichit les terres qu'il arroſe, par ſes inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu ſais l'hiſtoire, & Egyptus, qui donna ſon nom à ce beau Royaume. Bélus ſe croyoit plus

(a) Le Prince régnoit dans ſon exil bien mieux encore que s'il eût été ſur le trône. Il n'avoit point abandonné ſon peuple, il le conduiſoit par ſes loix que ſon abſence forçoit d'obſerver. C'eſt de Licurgue, qu'on rapporte une action ſi généreuſe.

(b) On ſait que les Anciens ne connoiſſoient point la ſource du Nil; & c'eſt pour ſe conformer à leurs idées, qu'un célebre Sculpteur repréſente ce Dieu, la tête couverte d'un voile.

riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; & c'eſt la vie qu'on traîne miſérablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort; les noms ſeulement ſont changés. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il eſt temps d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de ſang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie! Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor: pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiecles.

Il dit; & auſſi-tôt il conduiſit Télemaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut ſortir du ténébreux empire de Pluton. Télemaque, les larmes aux yeux, le quitta ſans pouvoir l'embraſſer; & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

*Fin du Livre dix-neuvieme.*

# LIVRE VINGTIEME.

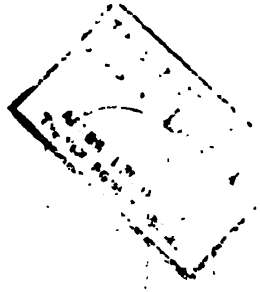
## SOMMAIRE.

*Dans une assemblée de Chefs, Télemaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse, laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acanté, avoit entrepris de l'empoisonner. L'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télemaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste; & ce Roi qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctete survient; & dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, & obligé à se retirer du combat. Télemaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste, relevé, veut surprendre Télemaque: celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.*

CEPENDANT les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte, qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Aupuliens Peucetes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne, & celui qui la commandoit; de maniere que les Lucaniens avoient moins

Liv. 20

*Telemaque après avoir donné la vie à Adraste, est obligé de le tuer pour sauver la sienne.*



moins d'autorité effective que lui dans Venuſe; & les Apuliens, qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Venuſe, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuſe, nommé Démophante, avoit offert ſecretement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre & de bouche dans un château voiſin de Venuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Venuſe étoit priſe. Philoctete & Neſtor avoient déja opiné qu'il falloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les Chefs, entraînés par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment: mais Télemaque, à ſon retour, fit les derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Venuſe, vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux-Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends comme vous, que ſi vous preniez Venuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du château, où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblés; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr, que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude (a)? Sera-t-il dit

(a) Dans une guerre ouverte, les intelligences n'ont jamais

que tant de Rois, ligués pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entiere, ſoutenue de tant de colonies Grecques, & des Héros revenus du ſiege de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte, que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Venuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompue par l'argent d'Adraſte ; je le crois comme vous : mais cette garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens ; elle n'a point refuſé de leur obéir ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrés dans Venuſe ; le traité ſubſiſte ; votre ſerment n'eſt pas oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer ? Ne ſera-t-on fidele & religieux pour les ſerments, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchés de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre ſerment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous, &

été regardées comme une contravention au droit des gens. Mais les alliés ne pouvoient s'en ſervir en cette occaſion, ſans contrevenir à la foi des Traités, & les raiſons de Télemaque ſont victorieuſes. Qui ſe déclare ennemi de la foi publique, ſemble ſe déclarer ennemi du genre humain, & l'on ne peut ſe fier à lui que quand la force l'a mis hors d'état de manquer à ſa parole.

de vous déteſter ? Qui pourra déſormais dans les néceſſités les plus preſſantes ſe fier à vous ? Quelle ſûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſinceres, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ſerment ? Eh ! ne ſaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télemaque, un intérêt encore plus preſſant, qui doit vous frapper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité & quelque prévoyance ſur vos intérêts : c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles, toute l'aſſemblée émue lui demandoit, comment il oſoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété & de la confiance, qui eſt la bonne foi ? Après que vous aurez poſé pour maxime, qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en ſerez-

vous? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin, & de violer la foi donnée? Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer; vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes, vous juſtifierez ſes perfidies. O Rois ſages & magnanimes! ô vous qui commandez avec tant d'expérience ſur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance, & par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abattre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté & ſa mauvaiſe foi.

Lorſque Télemaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de ſes levres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'aſſemblée. Chacun penſoit, non à lui, ni aux graces de ſes pa-

roles (a), mais à la force de la vérité qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement. L'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin, on entendit un murmure ſourd qui ſe répandoit peu-à-peu dans l'aſſemblée. Les uns regardoient les autres, & n'oſoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentiments. Enfin, le grave Neſtor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler ; & Minerve qui a tant de fois inſpiré votre pere, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe, je ne conſidere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu : ſans elle, les plus grands avantages ſont de vraies pertes ; ſans elle, on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colere des Dieux. Laiſſons donc Venuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit ; & toute l'aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles : mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le Conſeil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge, nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres Chefs de l'armée : ſur-

(a) C'eſt l'idée qu'avoit M. de Cambray de l'éloquence. Il la vouloit ſi ſimple, ſi dénuée d'ornements, qu'elle fît oublier l'Orateur. Auſſi préféroit-il Démoſthene à Cicéron, parce que celui-ci fait paroître ſon art, & que l'autre le cache.

tout, il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télemaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télemaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine, avec amitié, ce malheureux, qui avoit vu Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit les aventures de ce Héros. Il le nourriſſoit, & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraſte: mais c'étoit nourrir & rechauffer dans ſon ſein une vipere venimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre tranſfuge, nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte, pour lui apprendre l'état du camp des alliés, & pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit, le lendemain, les principaux Rois avec Télemaque, dans un feſtin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris, avoua ſa trahiſon. On ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis: mais Acante, profondément diſſimulé & intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des Rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute ſacrifier Acante à la ſûreté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir: la vie d'un ſeul homme n'eſt rien, quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux qui repréſentent les Dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare! répondit Télemaque. Quoi! vous êtes ſi prodigues du ſang humain! O vous qui êtes établis les Paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc les loups cruels, & non pas les paſteurs; du moins vous n'êtes paſ-

teurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au-lieu de le conduire dans les pâturages! Selon vous, on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé; un ſoupçon mérite la mort : les innocents ſont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes.

Télémaque diſoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit : Pour moi, je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là; j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois moi-même périr injuſtement dans le doute. Mais écoutez, ô vous! qui étant établis Rois, c'eſt-à-dire Juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence, & modération; laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſi-tôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion; il le preſſe ſur une infinité de circonſtances. Il fait ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte, comme un transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, ou non : mais le viſage & la voix d'Acante demeurerent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de ſon cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embarraſſé. Télemaque, dont les yeux étoient toujours attachés ſur lui, l'apperçut; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecretement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec

Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourments les plus cruels. Si, au contraire, vous avouez dès à préſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une iſle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout; & Télemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des iſles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien, d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrir d'égorger dans ſa tente le Roi Adraſte (*a*). Il le pouvoit; car on eſt maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la ſienne. Cet homme ne reſpiroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme qu'il aimoit éperduement, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences ſecretes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe par pluſieurs Capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir beſoin que les Rois alliés attaquaſſent en même-temps le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble, il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi. Auſſi-tôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Télemaque, comme pour lui

(*a*) Le Médecin Pirrhus trama la même trahiſon contre ſon Maître, & offrit à Fabricius de le délivrer d'un ennemi ſi redoutable. Mais le généreux Romain en avertit Pirrhus par cette Lettre.

» Vous n'êtes pas plus heureux dans le choix de vos amis, que dans celui de vos ennemis. Nous vous renvoyons la Lettre qui nous a été écrite par un de vos domeſtiques; notre valeur mettra fin à une guerre que nous ne voulons pas terminer par une perfidie ».

demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervé des traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, notre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejetter. Dès que nous l'aurons autoriſée par notre exemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous; dès ce moment, qui d'entre nous ſera en ſûreté? Adraſte pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire retomber ſur les Rois alliés. La guerre ne ſera plus une guerre; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage : on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinats. Nous en reſſentirions nous-mêmes les funeſtes ſuites, & nous le mériterions, puiſque nous aurions autoriſé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte. J'avoue que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Heſpérie & toute la Grece, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être eſtimés. Nous nous devons à nous-mêmes : enfin, nous devons aux Dieux juſtes cette horreur de la perfidie.

Auſſi-tôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la généroſité de ſes ennemis; car les méchants ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraſte admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'oſoit le louer. Cette action noble des alliés lui rappelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies & de toutes ſes cruautés. Il cherchoit à rabaiſſer la généroſité de ſes ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus (a) s'endur-

(a) Pirrhus fut plus généreux qu'Adraſte. Il renvoya aux Romains les priſonniers qu'il avoit faits, ſans demander aucune rançon.

ciſſent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraſte qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit preſſant de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes, & il ſe hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient, dans un chemin ſemé de roſes, que le jeune Télemaque, prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil (*a*), & mit en mouvement tous les Officiers. Son caſque couvert de crins flottants, brilloit déja ſur ſa tête, & ſa cuiraſſe ſur ſon dos éblouiſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre ſa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit ; & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînés par une force ſupérieure qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main ; ſon action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conſeils ; mais actif, prévoyant, atténtif aux beſoins les plus éloi-

(*a*) Il n'appartient qu'aux ames intrépides de ſe livrer au ſommeil la veille d'une bataille. On fut obligé d'éveiller Alexandre le jour de la bataille d'Arbelle, qui devoit décider de ſa fortune & de ſa gloire.

gnés, arrangeant toutes les choſes à propos, ne s'embarraſſant de rien, & n'embarraſſant point les autres; excuſant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par-tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs; il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familiérement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vues, Il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir; mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès (a); car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflammé par les premiers rayons du Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement: c'étoit un bruit confus, ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abymes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne

(a) Que penſer de la coutume barbare des Ottomans, qui puniſſent de mort la levée d'un ſiege ou la perte d'une bataille? Eſperent-ils élever un Général à l'intrépidité, en lui inſpirant la terreur & la crainte?

étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux épics qui couvrent les ſillons fertiles dans le temps des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiere, qui déroboit peu-à-peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Télemaque levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles :

O Jupiter! pere des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le ſang des hommes. Nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoiqu'il ſoit cruel, perfide & ſacrilege. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heſpérie & abattre le Tyran, ce ſera votre puiſſance & la ſageſſe de Minerve votre fille, qui nous donnera la victoire; la gloire vous en ſera due. C'eſt vous qui, la balance en main, réglez le ſort des combats; nous combattons pour vous; & puiſque vous êtes Juge, Adraſte eſt plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cauſe eſt victorieuſe avant la fin du jour, le ſang d'une hécatombe entiere ruiſſelera ſur vos autels.

Il dit; & à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux & écumants dans les rangs les plus preſſés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien, couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé, comme Hercule, d'une maſſue énorme (a);

(a) On accuſe les combats d'Homere d'être languiſſans par les généalogies, les deſcriptions des armes des combattants, & tant d'autres circonſtances qui les varient. Il ne faut d'autre apologie pour le modele, que les graces de l'imitateur.

ſa force & ſa taille le rendoient ſemblable aux Géants. Dès qu'il vit Télemaque, il mépriſa ſa jeuneſſe & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En diſant ces paroles, il leva ſa maſſue noueuſe, peſante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire, chacun craint le coup de ſa chûte; elle menace la tête du fils d'Ulyſſe; mais il ſe détourne du coup, & ſe lance ſur Périandre, avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſue, en tombant, briſe la roue d'un char auprès de celui de Télemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge. Le ſang qui coule à gros bouillons de ſa large plaie, étouffe ſa voix: ſes chevaux fougueux, ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flottants ſur leur cou, l'emportent çà & là. Il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermés à la lumiere, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Télemaque eut pitié de lui; il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda, comme une marque de ſa victoire, la peau du lion avec ſa maſſue.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée: mais en le cherchant, il précipite dans les enfers une foule de combattants: Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers, ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide; Démoléon, qui, dans la Sicile, avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du Ceſte; Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus; Ménecrate qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte; Hyppocoon Salapien, qui imitoit l'adreſſe & de la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval; le fameux chaſ-

ſeur Eurimede, toujours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Apennin, & qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fleches; Nicoſtrate, vainqueur d'un Géant, qui vomiſſoit le feu dans les rochers du Mont-Gargan; Eléante, qui devoit épouſer la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris : elle avoit été promiſe par ſon pere à celui qui la délivreroit d'un ſerpent ailé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un Oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, ſe dévoua pour tuer le monſtre: il réuſſit; mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé ſe préparant à un doux hyménée attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſements les bois & les montagnes qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le Ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour (*a*), les Dieux, touchés de ſes regrets, & par les prieres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon pere : mais l'eau de cette fontaine eſt encore amere; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ces triſtes bords.

(*a*) A l'horreur des combats, l'Auteur fait allier toutes ces agréables peintures que les Métamorphoſes d'Ovide lui fourniſſent. L'imagination du Lecteur eſt toujours captivée par de nouveaux objets.

Cependant Adraſte, qui apprit que Télemaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe & d'une audace extraordinaires, auxquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient, dans le combat, faire périr Télemaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télemaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattants. Il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang : mais au-lieu de Télemaque, il trouve le vieil Neſtor, qui, d'une main tremblante (*a*), jettoit au haſard quelques traits inutiles. Adraſte, dans ſa fureur, veut le percer; mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combattants; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourants, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars, avec les Furies infernales, vêtues de ro-

(*a*) C'eſt ce que Virgile appelle *Telumque imbelle ſine ictu*, en parlant d'un javelot que lance le Roi Priam. L'Auteur s'eſt ſouvent plaint de la pauvreté de notre Langue; ſans doute qu'il ſentoit qu'elle n'avoit pas de quoi étaler toutes les richeſſes qu'il voyoit dans ſon imagination. Mais quand on rapproche ſes expreſſions de celles des Anciens, on penſe plus favorablement ſur notre Langue.

bes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinités ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fureur brutale. La ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans ſes mains les flêches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte, n'ayant pu atteindre le divin Vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſiere. Déja il avoit abattu Euſilas, ſi léger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qui devançoit dans ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ſes pieds étoient tombés Entiphron, plus beau qu'Hylas, auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte; Ptérelas, qui avoit ſuivi Neſtor au ſiege de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force; Ariſtogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs, avoit reçu ſecretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes. En effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvements, qu'il échappoit aux mains les plus fortes : mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile, & ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillants Capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épics dorés pendant la moiſſon tombent ſous la faulx tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il s'expoſoit inutilement. Sa vieilleſſe; l'avoit quitté : il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui, de ſon côté, ſoutenoit

ſoutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon pere : mais le moment fatal étoit venu où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor, combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber : mais il l'évita ; & pendant que Piſiſtrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang ; ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déja preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alcée, ſon Gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, & n'eut le temps que de le mener entre les bras de ſon pere. Là il voulut parler & donner les dernieres marques de ſa tendreſſe : mais en ouvrant la bouche, il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils : il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumiere. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été pere & d'avoir vécu ſi long-temps (a) ! Hélas ! cruelles deſtinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier ſiege de Troye ? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume : maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante. Je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de ſentiment que pour

(a) Ce Héros, affoibli par la vieilleſſe, ne pouvoit faire dans cette action qu'un perſonnage bien froid, ſi l'Auteur ne l'eût animé par la douleur. Les regrets conviennent mieux dans la bouche de Neſtor, que les armes dans ſes mains.

la triſteſſe. O mon fils! ô mon fils! ô mon cher fils Piſiſtrate! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me conſoler. Je ne t'ai plus, rien ne me conſolera; tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate, ô chers enfants! je crois que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux; la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux? Qui recueillera mes cendres? O cher Piſiſtrate! tu es mort, comme ton frere, en homme de courage; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En diſant ces paroles, il voulut ſe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit; mais on arrêta ſa main, & on lui arracha le corps de ſon fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa tente, où ayant un peu repris ſes forces, il voulut retourner au combat; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraſte & Philoctete ſe cherchoient; leurs yeux étoient étincelants comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à ſe déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arroſe le Cayſtre. Les menaces, la fureur guerriere, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par-tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattants les regardent avec effroi. Déja ils ſe voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fleches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ſes mains, & dont les bleſſures ſont irrémédiables. Mais Mars qui favoriſoit le cruel & intrépide Adraſte, ne put ſouffrir qu'il périt ſitôt; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adraſte étoit encore dû à la juſtice des Dieux, pour punir les hommes & pour verſer leur ſang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il eſt bleſſé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au ſiege de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la fleche contre Amphimaque ; il lui perça le cœur. Auſſi-tôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténebres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les roſes dont l'Aurore naiſſante ſeme l'horiſon, ſe flétrit ; une pâleur affreuſe ternit ſes joues. Ce viſage ſi tendre & ſi délicat, tout-à-coup ſe défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combattants gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang où il ſe rouloit, & ſes cheveux auſſi beaux que ceux d'Apollon traînés dans la pouſſiere. Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat ; il perdoit ſon ſang & ſes forces ; ſon ancienne bleſſure même, dans l'effort du combat, ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs ; car les enfants d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglants qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Oébaliens, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abattu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter (*a*), ni retarder ſa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'eſt un torrent, qui ayant ſurmonté ſes bords, entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les Bergers, & les Villages.

(*a*) Il étoit néceſſaire qu'Adraſte ſe ſignalât par de grands exploits, afin que le principal Héros devînt une reſſource unique & néceſſaire. Sans Télemaque, Adraſte étoit vainqueur.

Télemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſent les vaſtes campagnes (a), les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télemaque gémit, l'indignation paroît dans ſes yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu longtemps avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoutenir les ſiens; il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiere. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſais quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens; il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſais combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ſes genoux tremblants commencerent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit : une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres; ſa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole; ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant, paroiſſoient ſortir de ſa tête : on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies; tous ſes mouvements étoient convulſifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'ima-

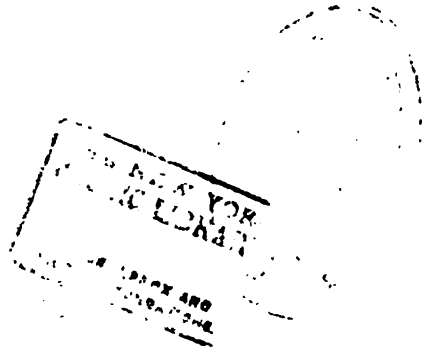
(a) Ceux qui ſe ſont plaints de la multitude des comparaiſons d'Homere, ne les trouveront pas ici moins fréquentes. Mais le ſentiment les défend contre les regles & les principes dont on ſe ſert pour les combattre.

gine les voir irrités, & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abyme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper. L'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur; ſon audace ſe diſſipoit comme la lumiere du jour diſparoît quand le ſoleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraſte, trop long-temps ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment; l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniere heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin; l'horreur, les cuiſants remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir marchent avec lui. A peine voit-il Télemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flammes qui ſortent du noir Phlégeton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui, dans un ſonge affreux, ouvre la bouche, & fait des efforts pour parler: mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée, Adraſte lance ſon dard contre Télemaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des Dieux, ſe couvre de ſon bouclier: il ſemble que la victoire le couvrant de ſes aîles, tient déja une couronne ſuſpendue au-deſſus de ſa tête; le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît ſage & meſuré au milieu des plus grands périls; le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée, pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télemaque voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage. Mais tout-à-coup Télemaque, prompt comme la foudre que la main du Pere des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi; il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe; & comme un cruel aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent la campagne, il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive, & le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

*Fin du Livre vingtieme.*



*Polydamas est choisi pour Roi des Dauniens par l'avis de Telemaque.*

# LIVRE VINGT-UNIEME.

## SOMMAIRE.

*Adraſte étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en ſigne de paix, & leur demandent un Roi de leur nation. Neſtor, inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des Chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager le Pays des vaincus, & céder à Télemaque le terroir d'Arpi. Bien-loin d'accepter cette offre, Télemaque fait voir que l'intérêt commun des alliés eſt de choiſir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laiſſer leurs terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſéparent pour s'en retourner chacun dans ſon pays.*

A PEINE Adraſte fut-il mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, ſe réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliés, en ſigne de paix & de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraſte, que ſon pere avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un eſclave, complice de ſes infamies & de ſes cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir pour ſon propre intérêt. Il le tua par-derriere, pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliés, eſpérant une grande récompenſe d'un crime

qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir. Télemaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ſes larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune Prince. Plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous ſes ſentiments de vertu; & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblés demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nation, qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Télemaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui faiſoit trembler tant de peuples: ſemblable à ces terreins qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſappe peu-à-peu par-deſſous; long-temps on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondements; rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle: cependant tous les ſoutiens ſont détruits peu-à-peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrein s'abaiſſe & ouvre un abyme. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds. La fraude (a)

(a) La plupart des ſucceſſeurs d'Alexandre ne firent que ſe

& l'inhumanité ſappent peu-à-peu tous les plus ſolides fondements de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint; on tremble devant elle, juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus; elle tombe de ſon propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'aſſemblerent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi ineſpérée, & les deux armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce conſeil, parce que la douleur, jointe à la vieilleſſe, avoit flétri ſon cœur, comme la pluie abat & fait languir le ſoir une fleur qui étoit le matin, pendant la naiſſance de l'aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines; l'eſpérance, qui eſt la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amere à cet infortuné vieillard; la lumiere même lui étoit odieuſe; ſon ame ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient en vain; ſon cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs aliments. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémiſſements & des ſanglots. De temps en temps, on l'entendoit dire : O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Piſiſtrate! mon fils, tu m'appelles! Je te ſuis, Pi-

montrer ſur le trône. L'Hiſtoire n'a conſervé que le ſouvenir de leurs crimes & de leur chûte.

ſiſtrate, tu me rendras la mort douce : ô mon cher fils ! je ne deſire plus pour tout bien que de te revoir ſur les rives du Styx. Puis il paſſoit des heures entieres ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant, levant les mains & les yeux noyés de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes aſſemblés attendoient Télemaque qui étoit auprès du corps de Piſiſtrate. Il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfums exquis, & verſoit des larmes ameres. O mon cher compagnon ! lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſpérie. Je te dois mille & mille ſoins (*a*); je t'aimois, tu m'aimois auſſi : j'ai connu ta valeur, elle auroit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait mourir avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle de ton pere. Oui, ta ſageſſe & ton éloquence dans un âge mûr auroient été ſemblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois; ces manieres naïves de raconter, cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irrités, cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon. Ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs, comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas ! tant de biens que nous

(*a*) Cet épiſode des funérailles de Piſiſtrate, tient le Lecteur attaché par le ſentiment. La douleur de l'ami eſt caractériſée par des traits qui n'ont rien de commun avec la douleur du pere. Tout contribue à la gloire de Télemaque, en faiſant voir combien il eſt ſenſible aux charmes de l'amitié.

poſſédions il y a quelques heures, nous ſont enlevés pour jamais. Piſiſtrate, que j'ai embraſſé ce matin, n'eſt plus; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles, Télemaque fit laver la plaie ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui, ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à ſa racine ni à la terre, mere féconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein : il languit, ſa verdure s'efface; il ne peut plus ſe ſoutenir, il tombe; ſes rameaux qui cachoient le ciel, traînent ſur la pouſſiere, flêtris & deſſechés; il n'eſt plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proie à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déja la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſés & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoit lentement. Le corps eſt bientôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or; & Télemaque, qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le Gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour ſon pere; mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Enſuite Télemaque entra dans l'aſſemblée des Rois ligués, où chacun garda le ſilence pour l'écouter; dès qu'on l'apperçut : il en rougit; & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent ſa honte. Il auroit voulu ſe pouvoir cacher : ce fut la premiere fois qu'il parut embarraſſé & incertain. Enfin, il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime (*a*), ſur-tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu : mais c'eſt que je crains de les aimer trop. Elles corrompent les hommes, elle les rempliſſent d'eux-mêmes, elle les rendent vains & préſomptueux. Il faut les mériter & les fuir : les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchants de tous les hommes, qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe font le plus louer par des flatteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au ciel; & par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant : mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il

(*a*) Il ſuffit d'être homme pour aimer les louanges; il faut être ſage pour les craindre.

avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres : il eſt l'ami des Dieux, & le vrai Héros de notre âge. Il eſt au-deſſus de l'humanité; mais tout cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt humain, il eſt bon, il eſt ami fidele & tendre; il eſt compatiſſant, libéral, bienfaiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer. Il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence & de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage (*a*), voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays comme une terre conquiſe. On offrit à Télemaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux préſents de Bacchus, & les fruits toujours verds de l'olivier conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius, & par la co-

(*a*) L'admiration qu'on a pour les vertus des Héros, n'eſt qu'un hommage forcé, auquel le cœur n'a nulle part, quand ils ne le gagnent pas par leur bonté.

lere de Neptune ; ni votre mere, que ſes amants poſſedent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du Ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours ; mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amants déſeſpérés, que Télemaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes, ni de délices ; qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérés, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles (*a*), inquiets, injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire, on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vraies regles pour leur propre bien, on eſt moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que de la peine, qui eſt infinie, & on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, & d'enlever ceux du voiſin ; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné,

(*a*) Vous n'avez point le loiſir d'être Roi, ſi vous n'avez point le loiſir de m'entendre, dit à Philippe une femme que ce Prince refuſoit d'écouter.

né, ajoutoit Télemaque, j'ai appris par les loix & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les Villes & les Royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque ; quoiqu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y regne avec juſtice, piété & courage ; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux que mon pere échappe à la fureur des vagues, y puiſſe régner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long-temps ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions, pour ſavoir modérer celles de tout un peuple !

Enſuite Télemaque dit : Ecoutez, ô Princes aſſemblés ici ! ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un Roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné : ils vous devront la paix & la proſpérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe, & le Roi & le peuple ſeront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire vous voulez partager leurs pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, pouſſé au déſeſpoir, recommencera la guerre ; il combattra juſtement pour ſa liberté ; & les Dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſpérités ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtés à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous ſerez téméraires

dans vos entrepriſes : vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples floriſſants qui devoient faire la loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis : ils ſont le jouet des nations qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes & inhumains. De plus, conſidérez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe ; & c'eſt vous-mêmes que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle. Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira : voici comment.

Conſidérez que cette entrepriſe vous déſunira tous : comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun : chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance ; nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres, pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits enfants ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte & modéré, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocents qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus deſirables que la folle vanité d'une conquête

injuſte? O Princes! ô Rois! vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & vous déplaire, en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Télemaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, & que tous les Princes étonnés & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui: on voit aiſément qu'il a long-temps ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes, ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption: mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit; mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſi-tôt il a préſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Heſpérie, & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois aſſemblés.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi:

O vous Paſteurs des peuples (a)! qui êtes ſans

(a) C'eſt le nom que les anciens Poëtes donnoient aux

doute aſſemblés ici pour défendre la patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes loix, écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs! Je ſuis Diomede, Roi d'Etolie, qui bleſſai Vénus au ſiege de Troye. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'Univers. Neptune, qui ne peut rien refuſer à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute eſpérance de revoir mon Royaume, ma famille, & cette douce lumiere du pays où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher ſur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur-tout Jupiter qui a ſoin des étrangers : ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes pays quelque coin de terre infertile, quelques déſerts, quelques ſables ou quelques rochers eſcarpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis ſeront les nôtres, nous entrerons dans tous vos intérêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainſi, Télemaque ayant les yeux attachés ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les différentes paſſions. Quand Diomede commença à parler de ſes longs mal-

---

Rois, & ils exprimoient par ce ſeul titre tous les devoirs de la Royauté.

heurs, il eſpéra que cet homme majeſtueux ſeroit ſon pere. Auſſi-tôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le viſage de Télemaque ſe flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſouffle cruel. Enſuite les paroles de Diomede qui ſe plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon pere & par lui. Des larmes mêlées de douleur & de joie coulerent de ſes joues, & il ſe jetta tout-à-coup ſur Diomede pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhéſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les Oracles de l'Erebe ne ſont pas trompeurs, il vit encore : mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque, ni lui. Jugez par mes malheurs, de la compaſſion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a d'être malheureux (*a*), c'eſt qu'on ſait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede ! (car malgré les miſeres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combats,) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille ! vous procurer quelques ſecours. Ces Princes que vous voyez, ſont humains; ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide, ſans l'humanité. Le malheur ajoute un nou-

(*a*) C'eſt la traduction de ce vers de Virgile :

*Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.*

Ce que dit Télemaque, eſt une imitation du diſcours de Didon aux compagnons d'Enée, dans le premier Livre de l'Enéïde.

veau luſtre à la gloire des grands hommes ; il leur manque quelque choſe, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté ; la vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler, puiſque les Dieux vous menent à nous ; c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout ému. Ils s'embraſſoient comme s'ils avoient été long-temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe ! diſoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grace de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentiments, & la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctete embraſſa le grand fils de Tidée ; ils ſe racontoient leurs triſtes aventures ; enſuite Philoctete lui dit : Sans doute, vous ſerez bien-aiſe de revoir le ſage Neſtor ; il vient de perdre Piſiſtrate, le dernier de ſes enfants ; il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes, qui le mene vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur. Ils allerent auſſi-tôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Diomede, tant la triſteſſe abattoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur : mais peu-à-peu la préſence de cet ami appaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, & d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois aſſem-

blés avec Télemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télemaque leur conſeilloit de donner à Diomede le pays d'Arpi, & de choiſir pour Roi des Dauniens Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine, qu'Adraſte, par jalouſie, n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès dont il eſpéroit d'avoir ſeul toute la gloire. Polydamas l'avoit ſouvent averti en particulier qu'il expoſoit trop ſa vie & le ſalut de ſon Etat dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ſes voiſins : mais les hommes qui haïſſent la vérité, haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont touchés, ni de leur ſincérité, ni de leur zele, ni de leur déſintéreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils. En ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toujours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit ſi long-temps menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide qui prévoit toujours les inconvénients. Polydamas lui étoit inſupportable; il l'éloigna de toutes les charges; il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes. Il devint ſage à ſes dépens; il ſe réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu-à-peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus ſecretes, qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes; enfin, à ſe paſſer des hommes. Il de-

meura au pied du Mont Gargan, dans un déſert, où un rocher en demi-voûte lui ſervoit de toît. Un ruiſſeau qui tomboit de la montagne, appaiſoit ſa ſoif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ; il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains (*a*) : la terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien. Il avoit non-ſeulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition inſenſée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patients, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chûte irrémédiable : car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes, & la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſolue, ſont les avants-coureurs du renverſement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voilà l'homme que Télemaque propoſa pour faire régner. Il y avoit déja quelque temps qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu; car Télemaque, ſelon les conſeils de Mentor, ne ceſſoit de s'informer par-tout des qualités bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi conſidérable, non-ſeulement dans les nations alliées qui ſervoient en cette guerre,

(*a*) C'eſt dans une pareille ſituation qu'étoit Abdolonyme, lorſqu'Alexandre le mit ſur le trône de Didon. Rien ne m'a manqué quand je n'ai rien poſſédé, dit le nouveau Roi, en penſant aux douceurs de ſa premiere condition.

mais encore chez les ennemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'examiner par-tout les hommes (*a*) qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les Princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, diſoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il ſait la faire, eſt redoutable à ſes voiſins. Polydamas eſt un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télemaque leur répondit : Polydamas, il eſt vrai, ſait la guerre, mais il aime la paix ; & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultés de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience : il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entrepriſes d'Adraſte ; il en a prévu les ſuites funeſtes. Un Prince foible & ignorant eſt plus à craindre pour vous (*b*), qu'un homme qui connoîtra & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & ſans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un Miniſtre flatteur, inquiet & ambitieux. Ainſi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire ; vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui ; car il ne pourra jamais être ſûr de lui-même ; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le faſſiez périr, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus

(*a*) C'eſt de toutes les ſciences la plus inſtructive, & peut-être la plus difficile. Il faut encore plus de pénétration pour connoître les autres, que pour ſe connoître ſoi-même.

(*b*) Un Prince qui a de la fermeté, n'a que ſes ſeuls défauts. Le Prince foible réunit les défauts de tous ceux qui le conduiſent.

# LIVRE VINGT-DEUXIEME.

## SOMMAIRE.

*Télemaque, arrivant à Salente, eſt ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, & de trouver ſi peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propoſe pour modele, la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télemaque ouvre enſuite ſon cœur à Mentor, ſur ſon inclination d'épouſer Antiope, fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'aſſure que les Dieux la lui deſtinent : mais que préſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénelope des pourſuites de ſes prétendants.*

LE jeune fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſpéroit que ſon pere ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & déſerte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligents; il reconnut l'ouvrage & la ſageſſe de Mentor (*a*). Enſuite entrant dans la ville,

(*a*) Le changement n'étonne point le Lecteur, qui ſait que Minerve préſidoit à ce grand ouvrage. L'Auteur ne fait jamais entrer le merveilleux aux dépens du vraiſemblable.

*Telemaque arrivant à Salante trouve le luxe de la Ville reformé et la Campagne bien cultivée.*

il remarqua qu'il y avoit moins d'artiſans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télemaque en fut choqué ; car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe : mais d'autres penſées occuperent auſſi-tôt ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Auſſi-tôt ſon cœur fut ému de joie & de tendreſſe : malgré tous les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; & à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à ſe reprocher.

D'abord Idoménée embraſſa Télemaque comme ſon propre fils ; enſuite Télemaque ſe jetta au cou de Mentor, & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit : Je ſuis content de vous : vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont ſervi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomption dangereuſe. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perdue dans les bons ſuccès. Ce qui vous reſte à faire, c'eſt de louer les Dieux (*a*), & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choſes : mais avouez la vérité, ce n'eſt guere vous par qui elles ont été faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venues comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence ? Ne ſentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre

(*a*) Cette maxime renferme tous les devoirs d'un homme qui n'eſt redevable qu'à ſon mérite, d'une grande proſpérité.

homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes, & suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télemaque écoutoit aussi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & lui disoit : Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison. Est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les bâtiments qu'on y fait, sont moins vastes & moins ornés ; les arts languissent, la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télemaque ; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, & les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & stérile ; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête : c'est le nombre du peuple & l'abondance des aliments, qui forment la vraie force & la vraie richesse d'un Royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays ;

tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon Royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches en les jettant dans le faſte & dans la molleſſe : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouiſſant cachoit une foibleſſe & une miſere qui euſſent bientôt renverſé ſon Empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine & au mépris de la vie, par l'amour des bonnes loix, ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télemaque! qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte preſque jamais aucun remede. La premiere, eſt une autorité injuſte & trop violente dans les Rois; la ſeconde, eſt le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés abſolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout: mais à force de tout pouvoir, ils ſapent le fondement de leur puiſſance; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maxime de

gouvernement. Chacun à l'envi les flatte : ils n'ont plus de peuples ; il ne leur reſte que des eſclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? qui donnera des bornes au torrent ? Tout cede, les Sages s'enfuyent, ſe cachent, & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente, qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat ſans reſſource : rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche : mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher ? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur. Par cette autorité ſi flatteuſe, il avoit été renverſé de ſon trône, mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyés ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes : encore a-t-il fallu des eſpeces de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal preſque incurable, eſt le luxe. Comme la trop grande autorité empoiſonne les Rois, le luxe empoiſonne toute une Nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches ; comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, ſans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des néceſſités de la vie, les choſes ſuperflues ; ce ſont tous les jours de nouvelles néceſſités qu'on invente ; & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle le bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres, eſt loué comme une vertu ; il répand ſa contagion juſqu'aux derniers de la lie du peuple : les proches parents du Roi veulent imiter ſa magnificence, les

Grands

Grands, celle des parents du Roi; les gens médiocres veulent égaler les Grands : car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice ? Les petits veulent paſſer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faſte, & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes; les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre (*a*), ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête des premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation ſe ruine; toutes les conditions ſe confondent : la paſſion d'acquérir du bien pour ſoutenir une vaine dépenſe, corrompt les ames les plus pures : il n'eſt plus queſtion que d'être riche; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux; inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la patrie, ſacrifiez tous vos intérêts : vous êtes mépriſé, ſi vos talents ne ſont relevés par le faſte. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir. Ils dépenſent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir : mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un Roi philoſophe, qui ſache, par l'exemple de ſa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les Sages, qui ſeront bien-aiſes d'être autoriſés dans une honnête frugalité ?

Télemaque écoutant ce diſcours, étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil;

(*a*) Quel eſt le Sage qui oſera ſe ſoulever contre les uſages de ſa nation ? C'eſt beaucoup pour lui de les condamner : & s'il s'érige en réformateur, il a tout à craindre pour ſa réputation.

il ſentoit la vérité de ces paroles, & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant ſculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, en ſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie & du mouvement. Télemaque ne répondit rien : mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la ville ; enſuite il diſoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus ſage de tous les Rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple : j'avoue même que ce que vous avez fait ici, eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le haſard & la force ont beaucoup de part au ſuccès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos ſoldats : mais tout votre ouvrage ne vient que d'une ſeule tête : il a fallu que vous ayez travaillé ſeul contre un Roi & contre tout ſon peuple, pour les corriger. Ces ſuccès ſont toujours funeſtes & odieux : ici tout eſt l'ouvrage d'une ſageſſe céleſte, tout eſt doux, tout eſt pur, tout eſt aimable, tout marque une autorité qui eſt au-deſſus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en eſpérer une ſolide, en ravageant la terre, & en répandant le ſang humain ! Mentor montra ſur ſon viſage une joie ſenſible de voir Télemaque ſi déſabuſé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit ſi naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquiſe.

Enſuite Mentor ajouta : Il eſt vrai que tout ce que vous voyez ici eſt bon & louable : mais ſachez qu'on pourroit faire des choſes encore meilleures. Idoménée modere ſes paſſions, & s'applique à gouverner ſon peuple : mais il ne laiſſe pas de faire encore bien des fautes, qui ſont les ſuites malheu-

reuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre long-temps. Il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions preſque incurables. Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télemaque ! vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſéductions d'une trop grande proſpérité.

Idoménée, continuoit Mentor, eſt ſage & éclairé; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas aſſez le gros de ſes affaires pour former des plans. L'habileté d'un Roi qui eſt au-deſſus des hommes, ne conſiſte pas à faire tout par-lui-même : c'eſt une vanité groſſiere que d'eſpérer d'en venir à bout, ou de vouloir perſuader au monde qu'on en eſt capable. Un Roi doit gouverner, en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui : il ne faut pas qu'il faſſe le détail ; car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui : il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner (*a*), que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talents, les gens qui gouvernent : il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de places,

(*a*) Les maximes de Mentor ſont autoriſées par l'expérience. Qui eſt-ce qui a jamais gouverné plus glorieuſement que Louis XIV, ſécondé par deux Miniſtres qui poſſédoient la ſcience du détail ? Leur gloire ne diminuoit en rien celle du grand Prince qui les employoit ; & l'on voyoit dans le gouvernement cette parfaite harmonie que Mentor vante ſi fort à Télemaque.

& les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſume le temps & la liberté d'eſprit, néceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre & repoſé : il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes. Un eſprit épuiſé par le détail, eſt comme la lie du vin, qui n'a plus de force, ni de délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail, ſont toujours déterminés par le préſent, ſans étendre leurs vues ſur un avenir éloigné : ils ſont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils ſont : & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur eſprit ; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette regle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en compoſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre & à la proportion des ornements de ſon édifice. Dans le temps qu'il fait un ſallon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour, ni au portail ; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer

avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage ; c'est un caractere d'esprit court & subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télemaque ! le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon ; mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi, ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien, fait tout faire ; qui pense, qui invente, qui pénetre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sons cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hasard.

Croyez-vous, Télemaque, qu'un grand peintre travaille assiduement depuis le matin jusqu'au soir, pour expédier plus promptement ses ouvrages ? Non, cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit

plus de génie : il faut que tout ſe faſſe irréguliérement & par ſaillies, ſuivant que ſon goût le mene & que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon temps à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux ? Non, c'eſt l'occupation de ſes éleves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie, & de la paſſion à ſes figures; il a dans ſa tête les penſées & les ſentiments des Héros qu'il veut repréſenter; il ſe tranſporte dans les ſiecles & dans toutes les circonſtances où ils ont été. A cette eſpece d'enthouſiaſme, il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne ; que tout ſoit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télemaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de penſées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penſer, de former de grands projets, & de choiſir les hommes propres à exécuter ſous lui.

Télemaque lui répondit : Il me ſemble que je comprends tout ce que vous me dites : mais ſi les choſes alloient ainſi, un Roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor; ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toujours comme à tâtons; c'eſt un haſard quand ils ne ſe trompent pas. Ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plutôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui

ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir. Ils reconnoiſſent du moins en gros ſi les gens dont ils ſe ſervent, ſont des inſtruments propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs, comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablants, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vue le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'ils avancent vers la fin principale. S'ils ſont trompés, du moins ils ne le ſont guere dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au-deſſus des petites jalouſies qui marquent un eſprit borné & une ame baſſe : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires (*a*), puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux quand on n'eſt trompé que dans les choſes médiocres; les grandes ne laiſſent pas de s'acheminer, & c'eſt la ſeule choſe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer ſévérement la tromperie quand on la découvre : mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choſes que nul autre ne peut faire ſous lui : il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des choſes importantes.

Enfin, Mentor dit à Télemaque : Les Dieux vous

(*a*) Le plus grand de tous les abus, dit un Auteur célebre, c'eſt de vouloir les réformer tous. Il eſt des maux néceſſaires qu'on tolere dans un ſage gouvernement.

aiment, & vous préparent un regne plein de ſageſſe. Tout ce que vous voyez ici, eſt fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre inſtruction. Tous les ſages établiſſements que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ſerez un jour à Itaque, ſi vous répondez par vos vertus à votre haute deſtinée. Il eſt temps que nous ſongions à partir d'ici. Idoménée tient un vaiſſeau prêt pour notre retour.

Auſſi-tôt Télemaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je paſſe : mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'iſle de Calypſo. J'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé ; le temps & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même : mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable ; ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion. Que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle ! Si jamais les Dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pere depuis que ſa mere eſt morte ; ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au

ſon des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de graces. Quand il la mene avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes Nymphes ; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vue offrir des ſacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage ? Enfin, quand on la voit avec une troupe de filles tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux-arts. Elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux : elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture, par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir. J'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume : mais enfin, je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon pere de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet

attachement eſt différent de la paſſion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télemaque ! je conviens de cette difference. Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle ſait ſe taire, & agit de ſuite ſans empreſſement ; elle eſt à toute heure occupée ; elle ne s'embaraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos. Le bon ordre de la maiſon de ſon pere eſt ſa gloire (*a*) ; elle en eſt plus ornée que de ſa beauté. Quoiqu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner, ( choſes qui font haïr preſque toutes les femmes ) elle s'eſt rendue aimable à toute la maiſon. C'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un ſeul regard, elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon pere ſe repoſe ſur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du ſoleil ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télemaque ; Antiope eſt un tréſor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornements : ſon imagination, quoique vive, eſt retenue ; elle ne parle que pour la néceſſité ; & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves coulent de ſes levres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit. Peu s'en faut qu'elle ne ſupprime

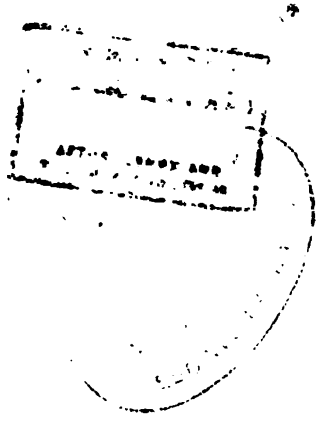
(*a*) Il ne manquoit plus à Télemaque, que la gloire ſi rare d'être ſage dans ſes amours. Le portrait d'Antiope eſt fait d'après les principes établis par l'Auteur dans ſon Traité de l'Education des filles.

ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement : à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télemaque ! d'un jour que ſon pere la fit venir ? Elle parut les yeux baiſſés couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves. D'abord elle entra dans ſa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux ; & ſans faire ſentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentiments de juſtice & de compaſſion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainſi Antiope, ſans prendre aucune autorité, & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télemaque, votre amour pour elle eſt juſte ; les Dieux vous la deſtinent, vous l'aimez d'un amour raiſonnable, il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentimens : mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettés, & auroit ceſſé de vous eſtimer. Elle ne ſe promettra jamais à perſonne : elle ſe laiſſera donner par ſon pere ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé comme moi qu'elle ſe montre encore moins, & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour ? Elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous : c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi réſervée. Allons,

Télemaque, allons vers Ithaque ; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or. Fût-elle bergere dans la froide Algide, au-lieu qu'elle eſt fille d'un Roi de Salente, vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

*Fin du Livre vingt-deuxieme.*



Liv. 23

Gravé par Tardieu resident à Malines

Telemaque dans une partie de chasse, délivre Antiope d'un Sanglier, dont il lui presente la hure.

# LIVRE VINGT-TROISIEME.

## SOMMAIRE.

*Idoménée, craignant le départ de ſes deux Hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra régler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour remmener Télemaque. Idoménée eſſaye encore de les retenir, en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier, ſans Télemaque qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du Roi ſon pere. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, & s'embarque pour ſa patrie.*

IDOMÉNÉE, qui craignoit le départ de Télemaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophanes, Prêtre de Jupiter Conſervateur, & Héliodore, Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées ? laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, & qui ſont inſpirés pour être les Interpretes des Dieux. Employez ſeulement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité,

ni prévention : contentez-vous d'appuyer la déciſion quand elle ſera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être ſoumis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler (a). La Religion vient des Dieux, elle eſt audeſſus des Rois. Si les Rois ſe mêlent de la Religion, au-lieu de la protéger, ils la mettent en ſervitude. Les Rois ſont ſi puiſſants, & les autres hommes ſont ſi foibles, que tout ſera en péril d'être altéré au gré des Rois, ſi on les fait entrer dans les queſtions qui regardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Enſuite Idoménée ſe plaignit de l'embarras où il étoit, ſur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le preſſoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Juriſprudence, & à interpréter les Loix : mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particulieres ; elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique Juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui ſont ſous vous, deviendroient inutiles : vous ſeriez accablé ; & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puiſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras : renvoyez les affaires des particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager ;

(a) Il n'eſt point de perſonnage plus étranger à un Prince que celui de Docteur. Les Portugais augurerent mal du regne de Sébaſtien, quand ils virent ce jeune Prince argumenter avec force à toutes les theſes qu'on ſoutenoit à Lisbonne, & mettre ſa gloire à primer dans de tels combats.

vous ferez alors les véritables fonctions de Roi.

On me preſſe encore, diſoit Idoménée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée qui m'ont ſuivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpece de récompenſe, en épouſant certaines filles riches : je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établiſſements. Il eſt vrai, répondoit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres & aux meres la liberté & la conſolation de choiſir leurs gendres, & par conſequent leurs héritiers ? Ce ſeroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux eſclavage. Vous vous rendriez reſponſable de tous les malheurs domeſtiques de vos citoyens. Les mariages ont aſſez d'épines, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fideles à récompenſer (*a*), donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnés à leur condition & à leurs ſervices. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes ſur les fonds deſtinés à votre dépenſe : mais ne payez jamais vos dettes, en ſacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sibarites, diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions ſur nous. Il n'eſt pas

(*a*) Un Prince qui eſt libéral aux dépens d'autrui, ſe rend odieux par ſes bienfaits.

juſte, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cauſe : mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée ? Il ne faut croire, pourſuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voiſin, qui ne ſoit ſuſpect d'aucun côté. Tels ſont les Sipentiens : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais ſuis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre ? Ne ſuis-je pas un Roi ? Un Souverain eſt-il obligé à ſe ſoumettre à des étrangers ſur l'étendue de ſa domination ? Mentor reprit ainſi le diſcours : Puiſque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit eſt bon. D'un autre côté, les Sibarites ne relâchent rien ; ils ſoutiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentiments, il faut qu'un arbitre choiſi par les parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide. Il n'y a point de milieu : ſi vous entriez dans une République où il n'y eût ni Magiſtrats, ni Juges, & où chaque famille ſe crût en droit de faire juſtice à elle-même par violence ſur toutes ſes prétentions contre ſes voiſins, vous déploreriez (*a*) le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la république univerſelle, ſi chaque peuple qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même

(*a*) Telle étoit la barbarie de notre nation dans les premiers temps de la Monarchie. Les guerres entre les Seigneurs ne faiſoient de tout le Royaume qu'un vaſte champ de bataille, & il eſt extraordinaire qu'un Auteur ſenſé ſemble regretter une telle forme de gouvernement.

ſoi-même ſur toutes ſes prétentions contre les autres peuples voiſins ? Un particulier qui poſſede un champ, comme l'héritage de ſes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix, & par le jugement des Magiſtrats. Il ſeroit très-ſévérement puni comme ſéditieux, s'il vouloit conſerver par la force ce que la Juſtice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoutenir leurs prétentions, ſans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité ? La Juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée & plus inviolable pour les Rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés ? Seroit-on injuſte & raviſſeur quand on ne prend que quelques arpents de terre ? Sera-t-on juſte, ſera-t-on héros, quand on prend les Provinces ? Si on ſe prévient, ſi on ſe flatte, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flatter & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'Etat ? Se croira-t-on ſoi-même dans une matiere où l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi ? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des cas où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes ? L'erreur d'un Roi qui ſe flatte ſur ſes prétentions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiecles les plus reculés. Un Roi qui aſſemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occaſions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération : il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée : l'arbitre choiſi eſt un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déci-

ſions : mais on a pour lui une grande déférence ; il ne prononce pas une ſentence en Juge ſouverain ; mais il fait des propoſitions ; & on ſacrifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les ſoins qu'un Roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux. Idoménée, touché de ce diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télemaque aimoit Antiope, & il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vue, il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins ; elle le fit pour ne déſobéir pas à ſon pere, mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéiſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte : mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télemaque ; elle s'en défendit avec reſpect, & ſon pere n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe ; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés ſur lui, jouiſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble ; mais Télemaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché ; mais la raiſon étoit en lui au-deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Télemaque, qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'iſle de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence ; dès qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matiere.

Le Roi ne pouvant par cette voie réuſſir dans ſon deſſein, prit enfin la réſolution de faire une grande chaſſe, dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre de ſon pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domptoit pour les combats; elle le conduit ſans peine: une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut ſe laſſer de la voir. En la voyant, il oublie tous ſes malheurs paſſés. Télemaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon adreſſe & de toutes ſes graces. Les chiens pourſuivoient un ſanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon. Ses longues ſoies étoient dures & hériſſées comme des dards; ſes yeux étincelants étoient pleins de ſang & de feu; ſon ſouffle ſe faiſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon antre, pour appaiſer les tempêtes; ſes défenſes longues & crochues comme la faux tranchante des moiſſonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui oſoient en approcher, étoient déchirés. Les plus hardis chaſſeurs en le pourſuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope, légere à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-deſſus de l'épaule; le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux: il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſi-tôt le cheval d'Antiope, malgré ſa fierté, frémit & recule: le ſanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancele, & eſt abattu. Antiope ſe voit par terre, hors

d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contre elle : mais Télemaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déja deſcendu de cheval plus prompt que les éclairs. Il ſe jette entre le cheval abattu, & le ſanglier qui revient pour venger ſon ſang ; il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télemaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs : il la préſente à Antiope ; elle en rougit. Elle conſulte des yeux ſon pere, qui, après avoir été ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télemaque : Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit : elle baiſſa les yeux ; & Télemaque qui vit ſon embarras, n'oſa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulyſſe, d'avoir conſervé une vie ſi précieuſe ! Mais plus heureux encore, s'il pouvoit paſſer la ſienne auprès de vous ! Antiope, ſans lui répondre (*a*), rentra bruſquement dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis ſa fille à Télemaque : mais il eſpéra d'enflammer davantage ſa paſſion en le laiſſant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le

(*a*) Les mœurs du ſiecle s'accordent ſi peu avec la retenue d'Antiope, qu'on trouvera ſans doute quelque choſe de ſauvage dans ſon caractere. Mais l'Auteur étoit perſuadé qu'une jeune perſonne n'eſt vertueuſe qu'autant qu'elle craint d'expoſer ſa vertu.

desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même : mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télemaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il pressa Idoménée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor qui régloit tous les moments de la vie de Télemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télemaque : mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison. Là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissements, & en versant des larmes ; il oublioit le soin de se nourrir. Le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines ; il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la seve coule pour sa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal. Il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, & des bran-

ches ſeches. Tel parut Idoménée dans ſa douleur.

Télemaque attendri n'oſoit lui parler; il craignoit le jour du départ, il cherchoit des prétextes pour le retarder; & il ſeroit demeuré long-temps dans cette incertitude, ſi Mentor ne lui eût dit: Je ſuis bien-aiſe de vous voir ſi changé; vous étiez né dur & hautain; votre cœur ne ſe laiſſoit toucher que de vos commodités & de vos intérêts: mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres. Sans cette compaſſion, on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes: mais il ne faut pas la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire conſentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une converſation ſi fâcheuſe: mais je ne veux point que la mauvaiſe honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & ſenſible. Il faut craindre d'affliger les hommes ſans néceſſité: il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut, le coup qu'il eſt impoſſible de leur épargner entiérement. C'eſt pour chercher cet adouciſſement, répondit Télemaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit auſſi-tôt: Vous vous trompez, mon cher Télemaque; vous êtes né comme les enfants des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout ſe faſſe à leur mode, & que toute la nature obéiſſe à leurs volontés, mais qui n'ont pas la force de réſiſter à perſonne en face. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'eſt

pour leur propre commodité. Ils ne veulent point voir autour d'eux des viſages triſtes & mécontents. Les peines & les miſeres des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne ſoient pas ſous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce diſcours les importune & les attriſte. Pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien; & pendant qu'ils ſont dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puiſſe interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétentions & aux paſſions injuſtes d'un homme importun? ils en donnent toujours la commiſſion à une autre perſonne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les graces les plus injuſtes: ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir. On les preſſe, on les importune, on les accable, & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encenſe pour s'inſinuer; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin, on leur impoſe le joug; ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouer, mais ils le portent toute leur vie. Ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le ſont toujours: ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoutien, rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télemaque! que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne

ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez, parlez vous-même à Idoménée; apprenez dans cette occaſion à être tendre & ferme tout enſemble : montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la néceſſité de votre départ.

Télemaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée; il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit pas le courage de la ſurmonter; il héſitoit, il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer : mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc-là, diſoit Mentor en ſouriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Heſpérie, & ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit être après lui l'oracle de la Grece? Il n'oſe dire à Idomémée qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon pere. O peuple d'Ithaque! combien ſeriez-vous malheureux un jour, ſi vous aviez un Roi que la mauvaiſe honte domine, & qui ſacrifie les plus grands intérêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites choſes? Voyez, Télemaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires! Vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, & vous craignez la triſteſſe d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les Princes qui ont fait les plus grandes actions. Après avoir paru des Héros dans la guerre, ils ſe montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres ſe ſoutiennent avec vigueur.

Télemaque, ſentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans

s'écouter ſoi-même : mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit aſſis, les yeux baiſſés, languiſſants, & abattus de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre. Ils n'oſoient ſe regarder ; ils s'entendoient ſans ſe rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le ſilence : ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin, Idoménée, preſſé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi ſert de rechercher la vertu, ſi elle récompenſe ſi mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foibleſſe, on m'abandonne : hé bien, je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je ſuis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télemaque ? Votre pere n'eſt plus, vous le cherchez inutilement, Ithaque eſt en proie à vos ennemis ; ils vous feront périr ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épouſé votre mere ; demeurez ici : vous ſerez mon gendre & mon héritier ; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir abſolu, ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi, n'endurciſſez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprends combien les Dieux me ſont cruels ; je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crete, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin, Télemaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne ſuis point à moi, les deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant

né pour être Roi, je ne ſuis point deſtiné à une vie douce & tranquille, ni à ſuivre mes inclinations. Votre Royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon pere : mais je dois préférer ce que les Dieux me deſtinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux ſi j'avois Antiope pour épouſe ſans eſpérance de votre Royaume ; mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce ſoit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'eſt-ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les Alliés ? Il eſt temps que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reſte ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie aſſurée : il ne me reſte qu'un homme ſage & vertueux, qui eſt le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même ſi je puis y renoncer, & conſentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt ; arrachez-moi la vie, la vie n'eſt rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Télemaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, & ſa timidité diſparoiſſoit. Idoménée ne ſavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ſes regards & par ſes geſtes, de faire pitié. Dans ce moment, il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point : nous vous quittons ; mais la ſageſſe qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous ; croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour ſau-

ver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égarements. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toujours dans ſon cœur. Ecoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux : mais ſi la flatterie qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſés, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager, & pour n'abuſer jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui : les Dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télemaque; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée, il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télemaque à ſon pere & à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance de l'amitié que vous m'avez témoignée ?

A ces mots, Idoménée fut tout-à-coup changé; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il reſtoit ſeulement en lui une

douleur douce & paiſible ; c'étoit plutôt une triſteſſe & un ſentiment tendre, qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencerent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager ! Du moins ſouvenez-vous d'Idoménée, quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laiſſé un Roi malheureux, qui n'eſpere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée pour inſtruire les hommes foibles & ignorants;) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble ; il ne me reſte plus rien au monde, que le ſouvenir de vous avoir poſſédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix ! jours trop rapidement écoulés ! vous ne reviendrez jamais, jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embraſſa Philoclès qui l'arroſa de ſes larmes ſans pouvoir parler. Télemaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idoménée : mais Idoménée, prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Télemaque ; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelots : on tend les cordages, on leve les voiles; le vent favorable ſe leve. Télemaque & Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du Roi, qui les tient long-temps ſerrés entre ſes bras, & qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il peut.

*Fin du Livre vingt-troiſieme.*

# LIVRE VINGT-QUATRIEME.

## SOMMAIRE.

*Pendant leur navigation, Télemaque ſe fait expliquer par Mentor pluſieurs difficultés ſur la maniere de bien gouverner les peuples ; entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une iſle, où Ulyſſe venoit d'aborder. Télemaque l'y voit, & lui parle ſans le reconnoître : mais après l'avoir vu embarquer, il ſent un trouble ſecret, dont il ne peut concevoir la cauſe. Mentor la lui explique, le conſole, l'aſſure qu'il rejoindra bientôt ſon pere, & éprouve ſa piété & ſa patience, en retardant ſon départ pour faire un ſacrifice à Minerve. Enfin, la Déeſſe Minerve, cachée ſous la figure de Mentor, reprend ſa forme, & ſe fait connoître. Elle donne à Télemaque ſes dernieres inſtructions, & diſparoît. Après quoi Télemaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulyſſe ſon pere chez le fidele Eumée.*

DÉJA les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre ſemble s'enfuir, & le Pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacés, & les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été ſi ſouvent écraſés par la foudre.

*Telemaque arrive à Itaque et retrouve Ulisse son pere chez le fidele Eumée.*

Pendant cette navigation, Télemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissoient comme un songe ; mais peu-à-peu elles se démêlent dans mon esprit, & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premieres lueurs de l'aurore ; mais qui ensuite semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumiere qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différents caracteres d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talents : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes, pour les connoître ; & pour les connoître, il en faut voir & traiter avec eux (*a*). Les Rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télemaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir, & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualités des hommes, avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long-temps étudié leurs caracteres ; vous apprendrez insensible-

(*a*) Que penser de ces Princes orientaux, qui, pour se rendre plus respectables, s'emprisonnent en quelque maniere dans leurs palais, d'où ils ne sortent que pour recevoir une espece d'adoration ! Veulent-ils être les idoles plutôt que les Rois de leurs peuples ?

ment comment ils ſont faits, & ce qu'il eſt permis d'en attendre. Qui eſt-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes? C'eſt la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poéſie. Qui eſt-ce qui vous a acquis le diſcernement ſur la muſique? C'eſt la même application à obſerver les bons muſiciens. Comment peut-on eſpérer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les connoît pas? & comment les connoîtra-t-on, ſi l'on ne vit pas avec eux? Ce n'eſt pas vivre avec eux, que de les voir en public, où l'on ne dit, de part & d'autre, que des choſes indifférentes & préparées avec art: il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſources ſecretes qui y ſont, de les tâter de tous côtés, de les ſoulager pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & le ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que des beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité: en un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe; pour juger, il faut avoir tout de même des principes conſtants, auxquels tous nos jugements ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer

poſer en gouvernant les hommes : ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi (*a*); car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux; autrement on marche à tâtons & au haſard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnues; il ne peut faire que naufrage.

Souvent les Princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraie vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes : la vraie vertu a pour eux quelque choſe d'âpre; elle leur paroît trop auſtere & indépendante : elle les effraye & les aigrit : ils ſe tournent vers la flatterie; dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincérité, ni de vertu; dès-lors ils courent après un vain fantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu ſur la terre; car les bons connoiſſent bien les méchants, mais les méchants ne connoiſſent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne ſavent que ſe défier de tout le monde également : ils ſe cachent, ils ſe renferment, ils ſont jaloux ſur les moindres choſes; ils craignent les hommes, & ſe font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiere, ils n'oſent paroître dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laiſſent pas de l'être; car la curioſité maligne de leurs ſujets pénetre & devine tout; mais ils ne

(*a*) Le paſteur n'eſt que pour les troupeaux, le maître n'eſt que pour les diſciples, dit Platon; & il en conclut que le Roi ne doit être que pour les peuples.

connoiſſent perſonne. Les gens intéreſſés qui les obſedent, ſont ravis de les voir inacceſſibles. Un Roi inacceſſible aux hommes, l'eſt auſſi à la vérité. On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de Rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage & farouche, où craignant ſans ceſſe d'être trompés, ils le ſont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions & tous leurs préjugés. Les bons mêmes ont leurs défauts & leurs préventions. De plus, on eſt à la merci des rapporteurs : nation baſſe & maligne, qui ſe nourrit de venin, qui empoiſonne les choſes innocentes, qui groſſit les petites, qui invente le mal plutôt que de ceſſer de nuire, qui ſe joue pour ſon intérêt de la défiance & de l'indigne curioſité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoiſſez-donc, ô mon cher Télemaque ! connoiſſez les hommes ; examinez-les, faites-les parler les uns ſur les autres, éprouvez-les peu-à-peu : ne vous livrez à aucun ; profitez de vos expériences, lorſque vous aurez été trompé dans vos jugements ; car vous ſerez trompé quelquefois : apprenez par-là à ne juger promptement de perſonne, ni en bien, ni en mal. Les méchants ſont trop profonds pour ne ſurprendre pas les bons par leurs déguiſements : mais vos erreurs paſſées vous inſtruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talents & de la vertu dans un homme, ſervez-vous-en avec confiance ; car les honnêtes gens veulent qu'on ſente leur droiture ; ils aiment mieux de l'eſtime & de la confiance, que des tréſors ; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir ſans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'eſt plus, parce que ſon maître lui a donné trop d'autorité & de richeſſes. Quiconque eſt aſſez

aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis, d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujets.

Mais faut-il, diſoit Télemaque, ſe ſervir des méchants quand ils ſont habiles, comme je l'ai oui dire tant de fois? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux qui ſont déja en autorité; ils ont des emplois importants qu'on ne leur peut ôter; ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes qu'on a beſoin de ménager: il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un temps: mais il faut auſſi avoir en vue de les rendre peu-à-peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite malgré vous par votre ſecret; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſageres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs paſſions mêmes à vous être fideles; car vous ne les tiendrez que par-là; mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecretes. Ayez toujours un reſſort prêt, pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur, ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paiſible, réglé, conduit par des hommes ſages & droits, dont vous êtes ſûr, peu-à-peu les méchants dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inuti-

les (*a*). Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants : mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité; il faut néanmoins relever peu-à-peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Après tout, c'eſt un mal, que le bien ſe faſſe par les méchants; & quoique le mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu-à-peu à le faire ceſſer. Un Prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre & la juſtice, parviendra avec le temps à ſe paſſer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera aſſez de bons qui auront une habileté ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une nation; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la miſere & l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de degré en

(*a*) C'eſt un des plus grands avantages de la paix; en affermiſſant un Prince ſur ſon trône, elle le met en état d'uſer librement de ſon ſceptre : mais dans les guerres civiles, dit Homere, les honneurs ſont pour les méchants.

degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers! Vous exercerez leurs talents, vous éprouverez l'étendue de leur esprit, & la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télemaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite Isle déserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même-temps les vents se turent, les doux zéphyrs mêmes semblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau; l'effort des rameurs déja fatigués étoit inutile; il fallut aborder en cette Isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatients que les Salentins de continuer leur navigation. Télemaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussi-tôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse, Roi d'Ithaque, dans la maison du Roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu : il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Télemaque; mais ensuite il lui répondit : Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité : mais il n'y est plus, & vous l'y chercheriez inutilement; il est parti

pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſés ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes Dieux Penates. A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Télemaque le regardoit fixement; plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le ſuis, & je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux. Mentor ſouriant, répondit : Voilà à quoi ſervent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes modérés, & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſpérités, ils ſe croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applaniſſent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent ſe jouer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des ſouffrances, ils ne ſavent ce que c'eſt : c'eſt un ſonge pour eux, ils n'ont jamais vu la diſtance du bien & du mal; l'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il eſt comme vous errant ſur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque, lorſque vous le verrez un jour ſouffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, ſera peut-être malheureux par votre ambi-

tion, ou par votre faſte, ou par votre imprudence; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de ſouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Télemaque étoit plongé dans la triſteſſe & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choſes ſont vraies, l'état d'un Roi eſt bien malheureux ; il eſt l'eſclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux : il ſe doit tout entier à eux, il eſt chargé de tous leurs beſoins, il eſt l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende ſages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir, n'eſt pas la ſienne ; il ne peut rien faire ni pour ſa gloire, ni pour ſon plaiſir ; ſon autorité eſt celle des loix, il faut qu'il leur obéiſſe pour en donner l'exemple à ſes ſujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des loix pour les faire régner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir : il eſt l'homme le moins libre & le moins tranquille de ſon Royaume. C'eſt un eſclave qui ſacrifie ſon repos & ſa liberté, pour la liberté & la félicité publiques.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le Roi n'eſt Roi que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un berger de ſon troupeau, ou comme un pere de ſa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télemaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchants par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les loix ? Celle de ſe mettre au-deſſus des loix eſt une gloire fauſſe,

qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris : s'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux ; car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité : s'il eſt bon, il doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télemaque, agité au-dedans par une peine ſecrete, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ſes véritables ſentiments, un eſprit de contradiction & de ſubtilité pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit.

Télemaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi ! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais ; & pour faire du bien à des méchants, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire ? Mentor lui répondit patiemment : Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien : il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait, n'eſt jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui ſont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpece de juſtice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſants, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs : cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent ; ils n'en ſeront que plus méchants, & par conſéquent plus ingrats. C'eſt

leur faire un préſent funeſte : c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats (*a*), vous leur donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu : ſi elle eſt ſolide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi ? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que ſi, au contraire, il travailloit par ſes exemples & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus, ou du moins il trouveroit dans la ſienne & dans l'amitié des Dieux de quoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Télemaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens (*b*), dont le vaiſſeau étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils

---

(*a*) C'eſt la penſée de Socrate, que Xénophon nous a conſervée ; travaillez efficacement à rendre les hommes vertueux, & vous n'aurez jamais à ſouffrir de leur ingratitude, diſoit ce Philoſophe.

(*b*) C'eſt dans l'iſle des Phéaciens qu'Ulyſſe prit un vaiſſeau pour retourner à Ithaque, & ce poëme eſt, pour ainſi dire enchâſſé dans l'Odyſſée. L'Auteur ne pouvoit pas ſuivre plus heureuſement la regle que donne Horace dans ſon Art poétique, ſur le choix de la Fable.

n'avoient point vu Ulyſſe. Le vieillard répondit : Nous venons de notre iſle, qui eſt celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandiſes vers l'Epire. Ulyſſe, comme on vous l'a déja dit, a paſſé dans notre patrie, mais il en eſt parti. Quel eſt, ajouta auſſi-tôt Télemaque, cet homme ſi triſte, qui cherche les lieux les plus déſerts, en attendant que votre vaiſſeau parte ? C'eſt, répondit le vieillard, un étranger qui nous eſt inconnu : mais on dit qu'il ſe nomme Cléomenes ; qu'il eſt né en Phrygie : qu'un oracle avoit prédit à ſa mere avant ſa naiſſance qu'il ſeroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans ſa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colere des Dieux ſe feroit ſentir aux Phrygiens par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parents le donnerent à des matelots qui le porterent dans l'Iſle de Lesbos. Il y fut nourri en ſecret aux dépens de ſa patrie, qui avoit un ſi grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux ſciences & aux beaux-arts : mais on ne put le ſouffrir dans aucun Pays. La prédiction faite ſur lui devint célebre : on le reconnut bientôt par-tout où il alla. Par-tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes : ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui ſoit libre de s'arrêter. Il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignés du ſien : mais à peine eſt-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre ſa naiſſance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure ; ſes talents éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les Lettres, & pour les affaires les plus importantes : il ſe préſente toujours en chaque Pays quelque occaſion

imprévue qui l'entraîne & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur; il le fait craindre & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par-tout, mais rejetté de toutes les terres connues : il n'eſt plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte ni de l'Aſie, ni de la Grece, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repos; il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la Royauté; il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie, car il ſait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La Royauté même pour laquelle il ſouffre, ne lui paroît point deſirable; il court malgré lui après elle par une triſte fatalité de Royaume en Royaume, & elle ſemble fuir devant lui pour ſe jouer de ce malheureux juſqu'à ſa vieilleſſe : funeſte préſent des Dieux qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace, chercher quelque peuple ſauvage & ſans loix, qu'il puiſſe aſſembler, policer, & gouverner pendant quelques années; après quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus floriſſants : il compte alors de ſe retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime paſſionnément. C'eſt un homme ſage & modéré qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui ſait vivre en paix avec eux, ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation, Télemaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flots, qui ve-

noient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment, le Vieillard dit à Télemaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque : on n'entend que des cris confus ſur le rivage, par l'ardeur des mariniers impatients de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque temps au milieu de l'iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de-là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Télemaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouet à une rigoureuſe fortune loin de ſa patrie. Au moins, diſoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adouciſſoit la peine de Télemaque. Enfin, cet homme voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpés avec autant de vîteſſe & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ſes cheveux blonds, paſſe au travers des précipices pour aller percer de ſes flêches les cerfs & les ſangliers. Déja cet inconnu eſt dans le vaiſſeau qui fend l'onde amere, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impreſſion ſecrete de douleur ſaiſit le cœur de Télemaque ; il s'afflige ſans ſavoir pourquoi ; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux que de pleurer. En même-temps il apperçoit ſur le rivage tous les mariniers de Salente couchés ſur l'herbe, & profondément endormis ; ils étoient las & abattus. Le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répan-

dus ſur eux en plein jour par la puiſſance de Minerve. Télemaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été ſi attentifs & diligents à profiter du vent favorable : mais il eſt encore plus occupé à regarder le vaiſſeau Phéacien prêt à diſparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble ſecret tient ſes yeux attachés vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; il eſt tout hors de lui-même, dans un tranſport ſemblable à celui des Menades, lorſqu'elles tiennent le thirſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſés les rives de l'Hebre & les montagnes de Rhodope à Iſmare.

Enfin, il revient un peu de cette eſpece d'enchantement ; ſes larmes recommencerent à couler de ſes yeux ; & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télemaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir : c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe : ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléomenes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſûrement le retour de votre pere dans ſon Royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; déja il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-temps deſirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître. Bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que

le vôtre ; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel, dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels amants de Pénelope. Ulyſſe votre pere eſt le plus ſage de tous les hommes ; ſon cœur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe ; mais il ne la dit que pour le beſoin ; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ? Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point découvrir ? Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant ? Voilà ce qui le rendoit triſte & abattu.

Pendant ce diſcours, Télémaque, attendri & troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les ſanglots l'empêcherent même long-temps de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſais quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître ? Quel eſt donc ce myſtere ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir, comme Tantale, altéré, qu'une eau trompeuſe amuſe, s'enfuyant de ſes levres avides ? Ulyſſe, Ulyſſe, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amants de Pénelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ! O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie,) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycene. Mais

pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant : Voyez, mon cher Télemaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vu votre pere ſans le reconnoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier, pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux ; & cette aſſurance qui devroit vous combler de joie, vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien, ce qu'il a le plus deſiré, dès qu'il le poſſede ; & il eſt ingénieux pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſſede pas encore. C'eſt pour exercer votre patience, que les Dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce temps comme perdu, ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient, pour devenir maître de ſoi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe & une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui qui ne ſait pas attendre & ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe taire ſur un ſecret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour ſe retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main aſſez ferme pour arrêter, quand il le faut, ſes courſiers fougueux ; ils n'obéiſſent plus au frein, ils ſe précipitent ; & l'homme foible auquel ils échappent, eſt briſé dans ſa chûte. Ainſi l'homme impatient eſt entraîné par ſes deſirs indomptés & farouches dans un abyme de malheurs : plus ſa puiſſance eſt grande, plus ſon impatience lui eſt funeſte ; il n'attend rien, il ne

ſe donne le temps de rien meſurer; il force toutes choſes pour ſe contenter; il rompt les branches, pour cueillir le fruit avant qu'il ſoit mûr; il briſe les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moiſſonner quand le ſage laboureur ſeme : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-temps, eſt mal fait, & ne peut avoir de durée, non plus que ſes deſirs volages. Tels ſont les projets inſenſés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes deſirs impatients pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Télemaque, que les Dieux exercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez ſe montrent à vous, & s'enfuyent comme un ſonge léger que le réveil fait diparoître; pour vous apprendre que les choſes mêmes qu'on croit tenir dans ſes mains, échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télemaque à une derniere épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les Matelots pour hâter le départ, Mentor, l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télemaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon; l'encens fume, le ſang des victimes coule. Télemaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puiſſante protection de la Déeſſe. A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme : les rides de ſon front s'effacent, comme

me les ombres diſparoiſſent quand l'Aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'Orient & enflamme tout l'horiſon ; ſes yeux creux & auſteres ſe changent en des yeux bleux d'une couleur céleſte, & pleins d'une flamme divine ; ſa barbe griſe & négligée diſparoît ; des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, ſe montrent aux yeux de Télemaque ébloui ; il reconnoît un viſage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement écloſe au ſoleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe avec une majeſté ſimple & négligée ; une odeur d'ambroiſie ſe répand de ſes cheveux flottants : ſes habits éclatent comme les vives couleurs dont le ſoleil en ſe levant peint les ſombres voûtes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre ; elle coule légérement dans l'air comme un oiſeau le fend de ſes aîles ; elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerrieres. Mars même en ſeroit effrayé. Sa voix eſt douce & modérée, mais forte & inſinuante ; toutes ſes paroles ſont des traits de feu qui percent le cœur de Télemaque, & qui lui font reſſentir je ne ſais quelle douleur délicieuſe : ſur ſon caſque paroît l'oiſeau triſte d'Athènes, & ſur ſa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques, Télemaque reconnoit Minerve.

O Déeſſe, dit-il (*a*), c'eſt donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon pere ? Il vouloit en dire davantage, mais la

(*a*) La mort d'Hector, dans l'Iliade, & celle de Turnus, dans l'Enéide, mettent fin à l'action, ſans terminer la curioſité du Lecteur, qui ſemble n'être point entiérement ſatisfaite. Ici l'on n'attend plus de merveilleux, quand la Déeſſe a diſparu.

voix lui manqua ; ſes levres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accabloit ; & il étoit comme un homme, qui, dans un ſonge, eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui, par l'agitation pénible de ſes levres, ne peut former aucune voix.

Enfin, Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles, les vraies & les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner : vos fautes ne vous ont pas moins été utiles que vos malheurs. Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre pere, les terres & les mers de vos triſtes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas ; il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, & obéiſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets ; donnez-en l'exemple aux autres : il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or : écoutez tout le monde, croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop vous-même ; craignez de vous tromper : mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres, que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand

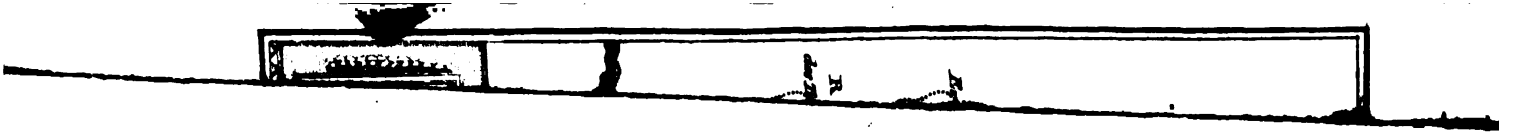
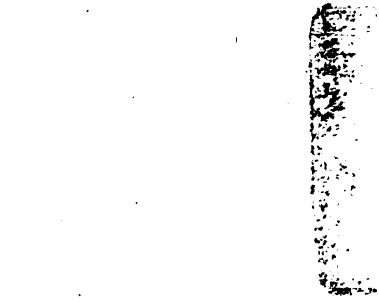
l'amour manque : mais il la faut toujours employer à regret, comme les remedes les plus violents & les plus dangereux. Conſidérez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvénients, & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la molleſſe, le faſte, la profuſion : mettez votre gloire dans la ſimplicité ; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornements de votre perſonne & de votre palais ; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur : n'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiecles les plus éloignés : les maux qu'ils font, ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiecles. Sur-tout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez partout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, & vous trahira, ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes : elle donne des inclinations & des averſions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons : elle obſcurcit tous les talents, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi ; craignez les Dieux, ô Télemaque ! cette crainte

eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les purs plaiſirs, la vraie liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe ! mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toujours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt temps que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſevre les enfants lorſqu'il eſt temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments ſolides.

A peine la Déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Télemaque ſoupirant, étonné, & hors de lui-même, ſe proſterna à terre, levant les mains au Ciel; puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſon pere chez le fidele Eumée.

*FIN.*



NEW YORK
PUBLIC